

# RÉSURRECTION

CAHIERS MENSUELS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉS



Collection complète  
1917-1918







# RÉSURRECTION

CAHIERS MENSUELS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉS



RESURRECTION  
DE CLEMENT PANSAERS

Si la littérature demeure depuis quelque temps déjà le lieu de profondes mutations interrogeant sinon son existence au moins sa fonction, sa morphologie et pour tout dire, son enjeu, la responsabilité en revient à quelques jeunes écrivains des années 1920 à avoir fait collectivement éclater au grand jour la crise intellectuelle engendrée par le passage d'une société établie à une société qui se cherche. Il apparaît aujourd'hui de plus en plus clairement que quelles que soient les *passerelles* libertaires ouvertes à toute une génération d'écrivains par ses expérimentations, le surréalisme sous l'impulsion d'André Breton n'en a pas moins occulté, en les canalisant à un niveau esthétique, quelques forces vives qui le précédaient, à Zurich, à Berlin et chez quelques individus isolés dès 1916.

Observée avec le recul, la subversion déclenchée par quelques personnages intransigeants réunis en un anti-mouvement baptisé Dada réside pour l'essentiel dans le violent effondrement des modèles culturels sous l'impact d'un désir infini. Ainsi la dénonciation de la *beauté* de l'œuvre d'art dont le caractère ornemental permettait sa consommation et sa neutralisation par la bourgeoisie. Il s'agissait non pas tant d'anéantir l'art et la littérature que l'idée qu'on s'en était faite, de rendre notamment par des procédés polémiques sa fonction critique à l'art, de rendre enfin à l'acte créateur sa fonction première qui est de vaincre la mort.

La mort, ou sa traduction en termes sociaux, l'aliénation de l'individu dans une société déjà pressentie comme *totalitaire* avant Adorno ou Marcuse par les dadaïstes et leurs précurseurs. C'est cette prémonition qui à notre sens détermine à la fois la confusion et la précision des attaques portées par le monde intellectuel contre l'inertie et les systèmes en l'espace de quelques années.

La réédition que nous donnons ici témoigne de ce climat d'incertitude et d'espoir chez les auteurs expressionnistes traduits par Pansaers comme dans la facette para-dadaïste de son œuvre. *Résurrection* montre un moment profondément évolutif de l'histoire de la littérature, avec ce que ces moments contiennent à la fois d'attirant et de peu enchanteur.

Les positions dadaïstes auxquelles Pansaers adhère par lettre à Tzara en 1919 forment un niveau de lecture de ses écrits, fussent-ils antérieurs à cette adhésion : *J'y adhérerai parce que mon évolution s'était accomplie d'une façon similaire*. Précédées en certains points par les futuristes, les idées véhiculées par Dada flottaient en l'air et sans doute les collaborateurs de *Résurrection* y furent-ils aussi sensibles que son animateur.

*Résurrection* n'était pas seule au cœur de cette renaissance artistique et intellectuelle. Retenons *Maintenant* ou *J'étais cigare* (publiée dès 1912 par Arthur Cravan, un précurseur dont il y aurait beaucoup à dire), *Sic* (Pierre Albert-Birot, 1916) et *Nord-Sud* (Pierre Reverdy, 1917) toutes deux largement ouvertes à Apollinaire, les *Feuilles Libres* (1918) et les plus célèbres d'entre elles : *391* (publiée par Picabia à partir de 1917 à Barcelone, New York, Zurich et Paris), *Dada* (dont Tzara entame l'édition la même année à Zurich) et *Littérature* (animée en 1919 par Aragon, Breton et Soupault à Paris).

De La Hulpe où il vit en sa maison à l'Orée, en lisière de la forêt de Soignes non loin de l'ancienne demeure du mystique flamand Ruysbroeck, Pansaers s'active. Six numéros de *Résurrection* paraîtront en 1917 et 1918. Dès les premières livraisons, il définit la tendance de la revue en publiant des unanimistes tels que

Vildrac<sup>1</sup> et Jouve, des expressionnistes allemands qu'il traduit, Franz Werfel, Stadler, Wedeking, Hasenclever ainsi que de nombreux bois gravés de Roger Parent, Fernand Wesly, Thévenet.

Parmi ces bois, ceux de Pansaers dissimulé sous le pseudonyme de Guy Boscart (Boschaert étant le nom d'une propriété voisine) rappellent la dynamique futuriste pour les premiers tandis que les suivants évoquent à la fois le caractère contrasté et émotif (mais non anguleux) de l'expressionnisme et l'influence plastique de la sculpture noire.

A leur sujet, Pansaers écrira avec une modestie sinon pansaerienne au moins dadaïste : *Des artistes me priaient de les présenter à Guy Boscart, à leur avis le premier dessinateur de Belgique ! Ils exagéraient mais c'était gai, follement, comme l'année précédente, quand j'exhibais aux peintres, sculpteurs et autres artistes, mes terre-cuites et qu'ils criaient au scandale, à la police, prêts à se battre parce que ce n'était pas de l'art<sup>2</sup> !*

Parmi les collaborateurs, ajoutons le jeune alsacien Iwan Goll (Isaac Lang), le seul à se réclamer lui-même de l'expressionnisme dont il donna cette définition : *Il s'agit d'une coloration particulière de l'âme que les techniciens littéraires n'ont pas encore réussi à analyser. Par conséquent, elle n'a pas de nom. Aujourd'hui l'expressionnisme est dans l'air* et en annoncera la mort à point nommé en 1921 dans la revue *Zenit* de Belgrade. Goll était étudiant en droit à Lausanne et écrivit un long poème sur le creusement du *Canal de Panama* (1912), exaltation fraternelle de la technique moderne, publié par Pinthus dans son anthologie *Le Soulèvement*. Par la suite, libéré de l'expressionnisme, Goll fut mis en musique par Kurt Weill (*Le Nouvel Orphée*, 1923) et entama une carrière plus connue.

Wedekind fut traduit par Pansaers qui choisit deux scènes très représentatives d'un *mystère moderne en cinq actes, Françoise*, dénonçant et l'institution fami-

1. Sait-on qu'Ezra Pound (que Pansaers connut à Paris en 1921 et dont il écrivit « je commence où il finit » et « nous travaillons à élargir la signification de Dada ») célébra la poésie de Vildrac, de Jules Romains comme la meilleure en France ? Cf. Ezra Pound, *Selected Prose*, Londres, Faber and Faber, 1973.

2. Dans *Dada sa naissance sa vie sa mort*, numéro 16 de *Ça Ira* (novembre 1921) réuni par Pansaers.

liale et le mariage. *Wedekind*, écrit Pansaers dans une note In Memoriam, *lègue aux ans à venir une expertise fameuse de l'humanité, qui, en moi allume une fête poignante. Françoise fournira une vague appréciation de l'acuité de vision de l'auteur ainsi que de sa manière géniale de solenniser un sujet de conversation rouillé banalement entre tant de mains de tisserands de la scène. Wedekind*, en effet, fut le grand dramaturge du début du siècle. Son *Esprit de la Terre* (1895, dont Jessner tira un film en 1922) et *La Boîte de Pandore* (1904) fournirent les livrets de l'opéra d'Alban Berg, *Lulu*, traduit plus tard par Jouve.

Pierre Jean Jouve lui, avait déjà publié un recueil *Vous êtes des hommes* (1915) et terminait des histoires d'hôpital sous le titre *Hôtel-Dieu* (1918). Il vivait dans l'entourage pacifiste (René Arcos, Masereel, Guilbeaux, éditeur de *L'Assiette au Beurre*) du socialiste Romain Rolland qui publia sans succès un appel à l'élite européenne en 1914 dans le *Journal de Genève*. C'est à cet homme-là, l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, que Pansaers dédia son étude sur la jeune littérature allemande.

A Prague, Franz Werfel était ami de Brod et de Kafka. Avec Max Brod, il réalisa une anthologie expressionniste *Arkadia* aux éditions Rowohlt-Wolff Verlag. Kafka avait écrit (*Journal intime*, 23 décembre 1911) : *Toute la matinée d'hier ma tête a été comme remplie de brouillard par les poèmes de Werfel. Pendant un moment, j'ai craint que l'enthousiasme ne me mène tout droit à la divagation.*

Werfel se trouvait incontestablement la vedette principale d'anthologies qui représentèrent le mieux l'expressionnisme aux yeux du public allemand comme *Crépuscule de l'Humanité* dont le succès fut constant : vingt mille exemplaires vendus en 1922 et plus encore d'une édition courante en 1959<sup>3</sup>.

Stadler estimait la poésie de Werfel fondée sur *l'expérience nouvelle et la plus intense du monde qu'ont proclamée Whitman et Verhaeren*. Maître de conférences à Bruxelles dès 1911, après des études en diverses villes d'Europe, Stadler fut vraisemblablement avec Carl Sternheim l'initiateur de Pansaers à la *littérature jeune allemande*, objet d'une longue étude dans les deux premiers cahiers de

3. *L'expressionnisme dans les arts*, John Willet, Hachette, Paris, 1970.

*Résurrection*. Stadler avait traduit Francis Jammes et collaboré à *Die Aktion*, la revue expressionniste et politique de Pfemfert.

*Un mécène très riche m'avait engagé à l'ombre d'un château*. Ainsi Pansaers évoque-t-il Carl Sternheim<sup>4</sup> dont il fut durant la guerre à la fois le secrétaire et le précepteur de ses enfants. On menait effectivement grande vie chez Sternheim. Avec Franz Blei, auteur d'un *Sur Wedekind, Sternheim et le Théâtre*, Sternheim avait publié de 1908 à 1910 le magazine munichois *Hyperion*. Sternheim, auteur d'un *Cycle héroïque de la Vie bourgeoise*, dénonça aussi l'embourgeoisement du monde ouvrier et fut souvent comparé à Labiche, l'auteur du *Chapeau de Paille d'Italie*.

Le développement de cette relation fut à la source de nombreux ennuis pour Pansaers. La guerre terminée, il fut victime de nombreuses perquisitions et surveillances de la police secrète. A la libération, la population, bourgmestre en tête, le molesta violemment, qui voulut y voir une forme de collaboration avec l'ennemi, nonobstant la francophilie connue de Carl Sternheim, ainsi que les vellétés pacifistes et internationalistes dont les textes expressionnistes de *Résurrection* formaient souvent écho.

*Le Départ* de Stadler dénonçait le militarisme prussien, Hasenclever rendait hommage à Jean Jaurès. Cette caractéristique emphatique était telle qu'à quelques exceptions près les poèmes expressionnistes, portés à leur paroxysme, ne peuvent plus transmettre que des vérités ancrées dans leur époque, bien souvent hors de propos aujourd'hui.

Pinthus en donne l'explication quand dans son avant-propos au *Crépuscule de l'Humanité*, il exhorte *l'Humanité future à ne pas condamner ces damnés ardents à qui il ne restait plus rien que leur espoir en l'Homme et leur foi en l'utopie*.

A l'exclusion de son aspect graphique à nouveau en vogue, l'expressionnisme revêt donc un intérêt plutôt historique, celui d'un moment évolutif de la littérature dont l'importance apparaît surtout dans son prolongement.

Le dadaïsme berlinois en effet lié au mouvement révolutionnaire de Rosa Luxembourg, dénoncera-t-il l'expressionnisme par la bouche de Huelsenbeck :

4. Dans un texte autobiographique entre la lettre et le journal intime resté inédit.

*Sous prétexte d'une vie intérieure, les expressionnistes de la littérature et de la peinture se sont rassemblés dans une génération qui demande dès aujourd'hui l'appréciation de l'histoire, de la littérature et de l'art et pose sa candidature pour une approbation bourgeoise honorable<sup>5</sup>.*

Pansaers lui-même partagera plus tard de telles options qui constituent une forme de condamnation de son activité antérieure, celle de *Résurrection*, en faveur des expressionnistes.

Du moins est-ce ce qui apparaît dans un texte qui attaque non sans ironie Dada Berlin : *Le Sturm à Berlin est l'usine de l'expressionnisme. Il y a là une école de poésie, une école de musique, une école de peinture et de sculpture, une école de déclamation et de mimique, et des écoles, et des cours encore. On y fabrique systématiquement des artistes expressionnistes infailibles.*

*C'est la folie intégrale de systématiser. Même Huelsenbeck — qui fut à Genève le co-inventeur du mot Dada — en son almanach 1920 finit par discipliner en un système, lourd comme la bière de Munich, le mouvement Dada.*

*Le plus intéressant est peut-être Carl Einstein, qui partit de Faustroll pour écrire, en un jet lumineux de farce quelque peu gauloise, son Bébuquin<sup>6</sup>.*

Pansaers ne renie pas à Paris le choix qui l'engagea le plus profondément dans *Résurrection*. Et il est significatif que Carl Einstein se situe aussi bien en marge de l'expressionnisme que de Dada, comme Pansaers restera en marge d'un post-expressionnisme et finalement de Dada si l'on veut bien voir qu'à l'inverse de ses écrits, ceux de ses amis dadaïstes (avec cette nuance légèrement péjorative qu'acquiert dadaïsme en regard de Dada) parisiens, Picabia, Tzara, Ribemont-Dessaignes ébauchaient déjà en germes l'esthétique surréaliste. Moins heureux que d'autres, Pansaers fut plus authentiquement Dada, poursuivant une recherche propre amorcée dans *Résurrection*.

5. *Manifeste dadaïste*, par Huelsenbeck et Hausmann notamment en 1918, in *Hausmann* par J. F. Bory, Paris, L'Herne, 1972.

6. Dans *Paysage à la pyromancie — Allemagne 1920 — 1921*, in *Revue de l'Époque* (Marcello-Fabri), n° 19, juillet 1921, p. 1279.

Situons d'abord Einstein qui éclaire un aspect de Pansaers en 1917, le côté jarryesque parfois même wildien, l'autre relevant de la découverte de la philosophie taoïste de Tchouang-Tseu.

Einstein, par ailleurs frère du physicien, était particulièrement connu en Allemagne pour son ouvrage sur la sculpture noire, *Negerplastik*, qui dut vivement séduire Pansaers<sup>7</sup>.

Cependant, c'est *Bébuquin* (1912) qui parut dans *Résurrection*, traduit par Clément Pansaers. Il le qualifiera sans qu'il nous faille préciser plus amplement de *Jarry de l'Allemagne, esprit infiniment délicat*<sup>8</sup>.

On sait que Pansaers tenait Jarry en la plus haute estime, lui qui écrivit notamment dans *Ça Ira ! : L'événement de la saison qui s'ouvre ? La réédition d'Ubu Roi. Parlant littérature d'avant-garde, on cite volontiers comme précurseurs Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, même Jules Laforgue, laissant à l'ombre Alfred Jarry*.

*Alors que le Père Ubu, le Surmâle, le Docteur Faustroll, plutôt que de nous apparaître comme une curiosité, fut-elle même corsée, résumant avec une puissance extraordinaire, toute notre vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain.*

*Pour ne tirer qu'une seule comparaison : le meilleur de Charlie Chaplin ne dépasse pas le Père Ubu. Mais peut-être trouve-t-on la bouffonnerie extravagante, brutale, outrancière, trop peu conforme à l'esprit soi-disant classique de la littérature française<sup>9</sup> ! Einstein avait vécu en France et connu personnellement Apollinaire, Gide avant la guerre et révélé ces derniers à son retour en Allemagne outre Jarry et Claudel.*

Par contre, certains découvriront sans doute avec surprise dans *Résurrection*

7. Cf. Tzara : *Je me suis intéressé très tôt à l'art africain, depuis 1916, j'ai toujours été attiré par le peuple noir qui incarnait au temps de Dada encore, une sorte d'explosion de la liberté sur un plan très proche de la nature. J'ai même adapté de la poésie noire. In Les Ecrivains en personne, Madeleine Chapsal, UGE, 10/18, Paris, 1973.*

8. Lettre du 5 janvier 1920 à Pierre Albert-Birot, in *Temps Mêlés*, n° 81-82, mai 1966, Verviers.

9. *La Vie à Paris*, in *Ça Ira !*, n° 17, mars 1922, p. 134.

des poèmes de René Verboom, d'autant plus précieux que rares en sont les poèmes publiés, la plupart ayant été détruits par leur auteur. Dans l'histoire marginale des Lettres belges, Verboom a tracé discrètement sa *Courbe ardente* (1922) pour mourir à l'asile. Son ami le peintre Amand Vereecke a laissé quelques notes<sup>10</sup> sur la vie aventureuse et désespérée de ce solitaire intégral, disciple de Gérard de Nerval, de Novalis et des romantiques allemands.

Des contes aussi de Michel de Ghelderode, alors âgé de dix-huit ans, et d'après un témoignage aussi féroce qu'injuste datant de 1958<sup>11</sup>, bien loin de pardonner à Pansaers d'avoir publié ses premiers contes : *Achevons le portrait : un peu familiale et annonçant l'écrivain clochard du demi-siècle, un peu professeur dégommé, un peu prophète d'estaminet : un type en creux, négatif, subodorant les vieux bouquins, les philosophes germaniques surtout, un déplaisant coco. Mais j'en étais un autre. Pas d'amitié. Impossible l'amitié.. Son aspect devait, par après, m'inspirer le personnage de Nekrozotar, ce misérable qui, parti acheter un sauret, ne revint plus, et s'en alla vivre dans un tombeau désaffecté, préoccupé de comètes et rêvant de la fin du monde.*

Michel de Ghelderode, René Verboom, Paul Windfohr, Ravache, Robert Giffin, Jean-Jacques Gailliard, Josse Albert, Pansaers les rencontrait soit qu'ils vissent à La Hulpe, soit au cours de réunions dans les cafés littéraires de l'époque, le *Diable au Corps* ou le *Compas*, à l'angle de la rue Fossé-aux-Loups et de la Montagne-aux-Herbes-Potagères.

*Les jeunes de Bruxelles, écrit-il, — peintres, poètes — sur leur pèlerinage vers La Belle Nature venaient se reposer dans ma bien sentimentale Maison à l'Orée — C'étaient des sous-Cézanne, des sous-Van Gogh et les plus avancés des pseudo-cubistes de la nature ainsi que des Walt Withmaniens à la bonté humaine<sup>12a</sup>.*

Si l'on a pu parler de renaissance, sans doute ce terme ne s'applique-t-il aussi idéalement qu'à Clément Pansaers. Outre le titre suffisamment explicite de la revue,

10. *La tête qui tourne*, Amand Vereecke, André de Rache, éditeur, Bruxelles, 1969.

11. *Introduction aux Œuvres complètes de Clément Pansaers*, in *Temps Mêlés*, n° 31-33, mars 1958.

12a et b. *Sur un aveugle mur blanc*, Transédition, Bruxelles, 1972.

il a lui-même donné le récit circonstancié de cette naissance dans un texte envoyé à Picabia : *C'est en 1916 après six mois de méditation sur un aveugle mur blanc — que je saisis le véritable sens de la vie — je répète que je suis donc né en 1916 — j'avais compris que dans la vie n'est intéressante que La Fantaisie chevauchant le hasard*<sup>13b</sup>.

Cette renaissance s'accompagne d'une découverte essentielle, celle de la philosophie du Tao par les écrits de Tchouang-Tseu, contemporain d'Aristote<sup>13</sup>.

L'influence taoïste sous-tend à des degrés divers toute l'œuvre de Pansaers, des *Méditations de Carême* à *Point d'orgue programmatique pour jeune ourang-outang* dans sa multiplicité même.

René Guénon dans sa définition du taoïsme précise dans quel sens : *Ce n'est point à l'action extérieure que le taoïsme accorde de l'importance ; il la tient en somme pour indifférente en elle-même, et il enseigne expressément la doctrine du non-agir. Le non-agir n'est point l'inertie, il est au contraire la plénitude de l'activité, mais c'est une action transcendante et tout intérieure, non-manifestée, en union avec le Principe, donc au-delà de toutes les distinctions et de toutes les apparences que le vulgaire prend à tort pour la réalité même, alors qu'elles n'en sont qu'un reflet plus ou moins lointain*<sup>14</sup>.

Ainsi faut-il comprendre l'*Apologie de la Paresse* (rédigée en 1917, publiée en 1921) mais aussi les *Méditations de Carême* et le *Novénaire de l'Attente*, les deux longs poèmes que Pansaers publie dans *Résurrection*, parmi ses textes de la plus belle eau, visant à une destruction alchimique des schémas de pensée et des mécanismes d'appréhension du réel.

13. Fait curieux, cette découverte taoïste influencera aussi vivement Michel Seuphor, alias Fernand Berckelaers, à l'époque animateur de la revue *Het Overzicht* à Anvers en 1921. Il découvrait simultanément le mouvement *De Stijl* et la plastique pure de Mondrian. *C'est dans la pensée chinoise, dans Lao-Tzeu mais plus encore dans Tchouang-Tzeu que dès ma jeunesse j'ai puisé la liberté de mon esprit et en même temps une certaine réserve qui la sous-tend.* (lettre du 10-10-72 à l'auteur).

14. *Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme*, René Guénon, Gallimard, Les Essais, 1973, p. 114.

Pansaers retient un univers de dispersion spirituel et sensoriel ou les mouvements et rythmes de lents éclatements de la conscience. Métamorphoses, destruction et restructuration de l'image au cœur du chaos, le poème cristallise une réalité en cendres.

Il est bien tentant ici de citer Jouve en considérant que sa définition de la poésie en reflète une apparence que Pansaers prolongera par la révélation taoïste : *Or la Poésie est une pensée — un état psychique — d'agglutination ; c'est-à-dire que des tendances, des images, des échos de souvenir vague, des nostalgies, des espérances y apparaissent en même temps et comme collés ensemble, provenant de hauteurs tout à fait différentes. Ou encore la Poésie ressemble à certains rêves, parfaitement absurdes d'apparence, et qui s'éclairent brusquement si on les déroule à l'envers*<sup>15</sup>.

De ses textes, Pansaers écrira : *J'y démontrai que la fantaisie détruit radicalement la logique en ligne droite des vieux philosophes et comme succédané la psychologie donnant comme résultat la destruction de toute la littérature, Anatole France, Bourget, etc. Les mots dans le délayage ont perdu tout sens — puisque à sens multiples — la syntaxe est rédigée par les grammairiens d'après les auteurs donc rien de fixe et ma syntaxe ne correspond pas à celle des autres.*

Le *Novénaire de l'Attente* en outre est un chant d'amour et, partant, d'inquiétude rédigé quelques mois avant la naissance de son fils auquel il le dédie : *A toi, fils, ce cantique de tes neuf lunes pleines, 1916-1917*. Le poète met à nu une sincérité très émouvante, confiant ses appréhensions à cet être encore abstrait comme à un miroir. Parmi les autres célébrations de cette naissance prochaine sont encore parvenues jusqu'à nous quelques statuettes en terre-cuite représentant une *Femme souffrante* et une *Maternité*.

Cet attachement très vif à son fils ne sera jamais démenti : il apparaît dans les lettres au Docteur Schuermans (*je médite le suicide mais alors mon gosse chante*) et lors de son installation définitive avec son fils à Paris en mai 1921. Paraissant

15. *Apologie du Poète*, Pierre Jean Jouve, GLM, 1947.

un an avant le *S'il vous plaît* de Breton et Soupault, *Les Saltimbanques* ou *Comédie du Polyèdre* sont un autre texte-clef, la seule création théâtrale de Pansaers.

Elle a ceci de particulier qu'il a usé du mode théâtral comme d'un système pris à son propre jeu, le dialogue y servant une forme d'humour absurde et babélien : un agrégé-ès-folies, un responsable, un bandit, un théosophe, un polyèdre, un illuminé, un xylographe, etc... ne semblent doués de parole que pour mettre en évidence l'incommunication qui les sépare. Quelques aphorismes<sup>16</sup>, quelques répliques se font toutefois épisodiquement écho.

Il nous a toujours paru surprenant que Pansaers n'ait pas proposé des passages de cette comédie à une soirée Dada. Sans doute ses préoccupations étaient-elles alors différentes, mais on peut supposer aussi que Pansaers ait préféré taire à Paris le temps de ses options expressionnistes et la publication de *Résurrection*<sup>17</sup>.

Dans ses premières lettres de 1919 à Tzara<sup>18</sup> en effet, Pansaers n'évoque pas *Résurrection*.

De même Tzara avait-il écrit quelques poèmes à rapprocher du symbolisme en Roumanie<sup>19</sup>, dont il ne fut plus question à Zurich ou à Paris<sup>20</sup>.

Enfin, Pansaers publie aussi ses bulletins politiques, d'une étonnante actualité<sup>21</sup>, réclamant le fédéralisme à deux (*la question des langues, tolérée comme une distraction à l'inertie, est trop élémentaire pour ne pas en solutionner comme une simple opération*) tout en soulignant la brûlante question de Bruxelles et le chômage en Wallonie. Ce choix fédéraliste l'entraîne à mentionner *Namur* sur la couverture de *Résurrection*, en guise de protestation également contre le déclin intellectuel de la Belgique francophone.

16. *L'aphorisme est un cataplasme de consolation in Le Pan Pan au Cul du Nu Nègre*, AIO, 1920.

17. Si l'on excepte le texte *Sur un aveugle mur blanc* (Transédition) destiné au seul Picabia (Fonds Doucet).

18. Lettres à Tzara, Picabia et Van Essche (Transédition).

19. Publiés par S. Fauchereau dans *Dada au cube* (Tzara, Pansaers, Joostens), *Phantomas*, 1974, n° 125-127.

20. *Chronique zurichoise*, Tristan Tzara, Transédition, Bruxelles, 1974.

21. Moins étonnante si l'on considère que la politique belge se fonde essentiellement sur quelques valeurs sûres telles que l'attentisme, la temporisation et l'incompétence

En d'autres bulletins, il proclame son soutien à la révolution russe et dénonce l'impérialisme des grandes puissances. C'est dire que Résurrection n'est pas seulement la revue d'un moment de l'histoire et de la littérature mais aussi une approche infiniment détaillée d'un poète — et non des moindres — à re-découvrir.

Son œuvre s'offre non seulement en tant que repère dans l'avant-garde historique mais comme le lieu de nouveaux départs possibles.

Marc Dachy.

2<sup>e</sup> année.  
Le n° 1,50 fr.

N° 1.  
Abonnement: 12 frs l'an.

# RÉSURRECTION

CAHIERS MENSUELS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉS



Guy Boscart

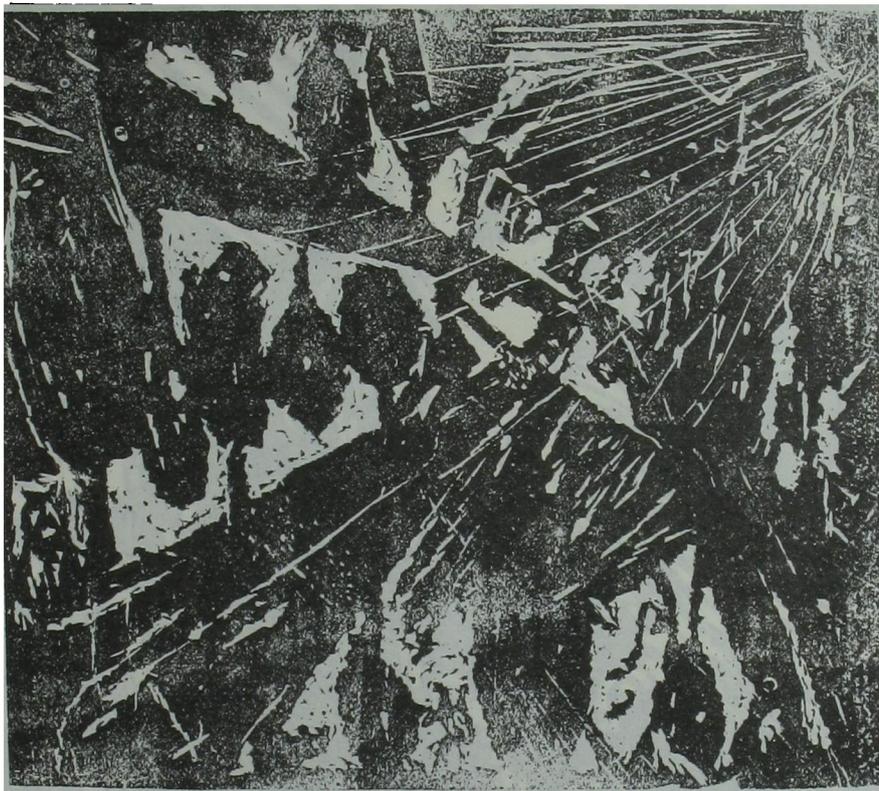
NAMUR  
1917





— Jan 1907





**Guy Boscart**

**La maison à la Drève**



**Roger Parent.**

**Tentation.**

## AUTOUR DE LA LITTÉRATURE

### JEUNE ALLEMANDE

A ROMAIN ROLLAND.

— « Faute d'art, les lourdes races du Nord font la morale. » — Ainsi André Suarès. — « L'art est une volupté qui se délivre et qui se multiplie à l'infini en se goûtant. Il vient de la chair et se fait esprit. »

— « La volupté enchaîne les chairs pesantes du Nord ; il faut un Dieu pour les arracher à la sorcellerie de Circé et les tirer de l'île. Elles n'ont jamais compris l'innocent péché de la vie au soleil, depuis l'Ionie jusqu'à l'Espagne. La France, qui est un équilibre entre toutes les forces, au point d'avoir fait un art égal de la volupté et de la morale, leur est encore plus incompréhensible. Ils vitupèrent contre Naples et contre Bysance, contre l'Athènes d'Aristophane et contre Paris... » —

Seulement, l'auteur n'est pas exclusiviste à outrance et condamne son propre aphorisme en ajoutant — « Shakespeare, né catholique, et mort dans le rêve de Prospéro, ne fait jamais de morale. Il se contente de donner à tout objet de la vie la forme de l'art et l'innocence de la beauté. » —

J'aime beaucoup Suarès. Ce qu'il dit est limpide, si limpide, tout soleil et air qu'il éblouit, entraîne. On n'éprouve pas le besoin de vérifier si c'est de l'eau cou-lante ou stagnante, on flotte, et le bien-être est volupté... Il atténue, lui-même, son a-priorisme, puisqu'il ajoute : — Toute la race nourrit son avarice. L'excès de la race lui fait un droit de ses propres excès. » — Et plus loin — « L'esprit aussi a ses races. » — J'ajoute, sans crainte de contradiction, — ces races de l'esprit sont des sans-patrie à la patrie déserte, au figuré, comme, à la lettre, les Juifs.

Les peuples méditerranéens vitupèrent volontiers contre ceux du nord, sans examen préalable, par habitude pour le moins. Stendhal, le grand pondéré, et Renan sortent de ce concert. D'Annunzio, par snobisme, parle le langage de Vasari. Maeterlinck a trouvé toute son originalité chez Ruysbroec, Novalis, Hebbel. La France connaît ceux-ci. Elle ignore le Molière du nord, le danois Holberg. La France littéraire d'avant-hier a vécu de Nietzsche. Celle d'hier tendait à rompre avec « le soleil depuis l'Ionie jusqu'à l'Espagne. » A côté de l'innocente volupté méditerranéenne, il y a, par exemple, celle du Nil — plus chaude, plus printannièrement chaude, plus profonde, éminemment plus émouvante. C'est là, que fut écrit l'évangile du nord européen. Ici, la brume refroidit la chaleur originelle. Une croûte de froideur enveloppa le noyau ardent. L'ardeur est enchaînée, oui. Mais voici que récemment cette croûte a été crevée et l'éruption a été pareille à l'éruption d'un volcan !

Au delà des frontières, on ignore encore cet événement. « Qu'importe l'origine.

Il faut croire au miracle. » Par simple habitude on attend toujours de la morale. Cette fois-ci, on attend en vain. Nietzsche est mort.

Les enquêteurs de la « Grande Revue », peu avant les événements de 1914, se sont contentés de s'adresser à Richard Dehmel, pour savoir ce que l'Allemagne pensait de la France. Sciemment au inconsciemment, ils ont induit en erreur.

Henri Guilbeaux a donné une anthologie de la littérature allemande. Il s'est, malheureusement, arrêté aux naturalistes, précisément à la morale, dont parle Suarès, et juste à l'évènement, que je viens de mentionner.

Mais quoi ? Novalis, déjà, parlait de trop de morale. La subtilité de cette nature artiste est arrivée bien trop tôt. On l'a lu, on l'a expliqué, on ne l'a compris que depuis quelques années. Franz Blei a expliqué Novalis, et expliqué au monde la réelle conscience artistique de la jeune Allemagne littéraire.

Mais ouvrons la littérature française. Montaigne, Montesquieu, Pascal, Voltaire, Rousseau sont de parfaits moralistes. Montfort a fait le même reproche à André Gide. Celui-ci cita Brunetière : « L'on peut dire de tous nos grands écrivains qu'ils sont des moralistes. » Oui. Il y a aussi moralisateur. Mais en l'occurrence ne s'agit-il pas ici également et simplement d'observation morale. Je sais bien qu'à chaque vertu correspond un vice, — et que chaque vice, sous un certain angle, peut s'appeler vertu. Oscar Wilde, à peu près en ce sens, a dit : « Une vérité en art est celle dont le contraire est vrai aussi. » Et le sens du mot — morale — comme de tout concept d'ailleurs, est si large et si varié, que je crains de mal comprendre Suarès.

Ce n'est pas seulement le propre du fabuliste que de dire ! O mûdos dêloi...

La morale est un moyen — l'art est un but. La morale est spéciale, théorie, ligne, théorème, inconnu, négative. L'art est générale, pratique, forme, solution, positive.



L'instinct est conscience, qui distingue, choisit, trie. Le factice est rejetée comme l'ivraie. La préférence n'admet que le substantiel. A cette faculté de compréhension, la vie individuelle n'a d'intérêt que par le côté général humain, qu'elle comprend. Ce n'est pas tant l'homme type qui intéresse. Le type, lui-même, présente quelque chose d'irréel. Il est trouvé par des yeux regardant à travers une loupe aux lentilles convexes. C'est un homme extraordinaire. Et l'extraordinaire est au-dessus ou au-dessous de la réalité. C'est le cas du débutant, romantique, de commencer au particulier. On pourrait aussi bien dénommer cela le grotesque. Par rapport au grand art, c'est banal. Emile Zola, sous cet angle, et à un certain degré, est le grand banal. Balzac s'élève déjà au-dessus de celui-là, mais reste, en général, le mozaïste du grotesque. Le vrai poète de la vie de Paris à cette période, est Guy de Maupassant. Les élèves de Zola ont su créer autant que le maître sans atteindre Maupassant.

L'élément originel, éternel, dans l'œuvre d'art réside en la vie contemporaine, dénudée de tout le factice, l'arbitraire qui l'environne et le vêtit. Octave Mirbeau — de l'Abbé Jules —, Anatole France — de La Rôtisserie de la reine Pédauque — sont plus éloignés de la vie réelle qu'André Gide de — La Porte étroite — ou — Les souterrains du Vatican. — J. K. Huysmans, Stendhal sont arrivés à équilibrer la vie de leur temps en son essence. Flaubert, souvent encore, exagère plus qu'eux. Charles-Louis-Philippe et Jules Renard, chacun à sa façon, avaient trouvé la route des grands maîtres.

Oscar Wilde, à côté de son « Mensonge de l'art, a écrit — L'éventail de Lady Windermeer, mais surtout son « Réquiem ». Nietzsche est le poète du grotesque en plein, l'esprit secondaire en folie. La musique de Wagner, et celle de Richard Strauss — qui en est la succédanée — est une expression à peu près analogue. C'est la bave à la bouche, les joues gonflées, le front en sueur, que les instruments, à force de doublement et de dédoublement, arrivent à émettre la sensation d'art. Claude Debussy aboutit, au même résultat par la délicate simplicité.

La France digère tout ce qui se rapporte à l'art, par la simplicité. Taine simplifie Hegel et en fait une chose toute neuve. Nietzsche a influencé la France littéraire d'il y a vingt ans. Jules Laforgue en est mort, après l'avoir digéré, transformé, transfiguré. L'Allemagne a nié Nietzsche et tous les Allemands, à de rares exceptions près, ont conservé quelque chose de son « Uebermensch ».

L'équilibre a des personnages que tout le monde coudoie. — emploie des moyens que tout le monde connaît. C'est l'œuvre du grand artiste. De la sorte, il devient l'historien, le seul vrai, de son époque. L'historien par profession — plus que jamais le monde a pu apprécier la façon d'écrire l'histoire — induit en erreur, fatalement. La seule histoire, digne de foi, du XVI<sup>e</sup> siècle flamand, n'est pas celle des chroniqueurs, des Carel van Mander, mais se lit, en toute sûreté, dans les tableaux de Breughel, de Bosch. Goethe, comme Rembrandt, nous ont laissé des mascarades maquillées. En « Wilhelm Meister », le poète se rapproche le plus de la vérité, et ainsi de Molière, l'artiste infiniment plus réel que Corneille et Racine.

Charles Baudelaire travaille l'équilibre par sonnet. Ses successeurs ressemblent au peintre, qui calcule ses décorations au mètre carré.

La complexité de la vie réelle complique étrangement le métier artistique. La vérité fondamentale est facilement contrôlée. Chacun, voyant la vie à sa façon, critique plus sévèrement. L'irréel se contente d'apparences, alors que les apparences se dissipent devant la réalité. L'irréel est d'un pas du mystère — les deux contentent tout le monde. Mais les deux aussi, se meuvent dans le domaine du doute. Il faut cependant la certitude, comme à la place de l'hésitation, la sûreté. Dire mystère, c'est parler d'invisible. Ceci conduit au délire. Le mystique s'aveugle. La cécité naît du mystère ; le fataliste en est dupe autant que le rêveur, qui se berce d'illusions. La raison naît de la vue. La raison, seule, aboutit à l'équilibre. Au pays de l'irréel une chose est vraie en tous les tons de la gamme picturale comme musicale. Demain exigera qu'une chose soit ou noire, ou blanche, mais pas les deux à la fois.

L'artiste se place moins volontiers au-dessus des illusions, qu'au-dessus de la vie. Pourquoi n'est-il pas le centre de la vie ? La psychologie des masses aussi parle d'illusions. Mais masse est synonyme d'hommes mitoyens. La force ne se laisse pas dérouter par la volonté collective, car la guide. Du moment qu'une personnalité se laisse entraîner au courant général, cette personnalité n'existe plus.

Chacun voit la vie à sa façon. A l'artiste d'imposer sa vision à celui qui ne découvre pas la réalité. Chaque génération s'arrête à démêler une apparence — y arrive par un moyen spécial et propre. Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Théophile Gautier le font comme Novalis — déduction faite du mysticisme. — Soyez évidents et l'humanité y trouvera encore suffisamment de pâture à son instinct de merveilleux, d'extraordinaire. L'homme se croit si volontiers autre qu'il ne l'est. Novalis appelait la poésie « la réalité absolue, d'autant plus vraie que plus poétique ». Beaucoup de ce qu'on désigne sous le vocable de vie, n'est pas vécu. A l'artiste de démêler la vie réelle.

\* \* \*

La beauté, comme la vérité est fluante. Nous n'appartenons plus au siècle des Titans. Les spectres existent, mais sous une nouvelle forme. Suarès voit, sans aucun doute, ceux de Shakespeare, autrement que Shakespeare même. L'enfer de Dante et les danses macabres ne nous satisfont pas plus que la théorie de divinités aux frontons helléniques. Homère n'est pas plus près de nous parce que Schröder l'a traduit. Une visite aux abîmes contemporains se fera autrement qu'une excursion aux catacombes du christianisme romain.

Pour éprouver une impression de beauté devant quelque œuvre d'art des siècles passés, il faut, avant tout, se familiariser au milieu, au moment, qui présida à l'écllosion de cette œuvre. Nous saisissons d'emblée la beauté, qui a quelque secret rapport avec notre vie éphémère. Oui. Ainsi la beauté est éphémère comme la vie. Je crois que Laforgue a déjà parlé en ce sens.

Mais c'est du pragmatisme. Une beauté peut devenir incompréhensible, après un certain temps, à la mentalité du jour. Pour ce moment, cette beauté n'est plus belle; elle n'existe plus. Suivez les interprétations d'une sonate de Beethoven. La mentalité allemande, pas plus que l'italienne, d'aujourd'hui, correspond encore adéquatement à celle de Beethoven. L'italienne diffère de l'allemande. Le virtuose italien interprète avec toute la miévrerie de son tempérament, et nous montre un Beethoven, qui n'est pas le Beethoven de son temps. Celui-ci, toujours, est présent, cristallisé toutefois à travers le prisme du tempérament. Un interprète, qui cherche à connaître et à se remettre dans le temps et dans l'atmosphère de Beethoven ne nous impressionne pas d'avantage. La musique grégorienne, exécutée, aujourd'hui, rigoureusement d'après les règles anciennes ne satisfait pas, pour les mêmes motifs.

La beauté reste belle dans le temps, pour autant qu'elle corresponde à la sensibilité du temps. Dans l'évolution de la sensibilité, il arrive un moment qu'une beauté devient l'antipode de l'expression du jour et, dès lors, n'apparaît plus comme belle. Ils ne sont pas sincères ceux qui disent que l'art grec est éternellement beau. Une beauté ancienne réapparaît, est de nouveau ressentie, du moment que la mentalité du temps se rapproche de cette expression.

Nous avons cependant l'intuition d'un élément pérennel, éternel, dans l'œuvre, qu'on peut appeler intrinsèque, abstrait, et dont les nerfs capillaires se cachent, peut-être, dans les papilles de l'ordre ; — mais qui reste la pierre d'achoppement de tout système esthétique.

Chaque idée, chaque volition comprend une gamme de nuances — comme en musique, chaque ton est fondamental d'une gamme, dont chaque son, également, exprime une nuance. A travers la pérennité des civilisations, jusque et y compris la période présente des massacres effroyables et formidables, la vérité a été greffée sur l'utilité. On a déterminé les vibrations de la notion — vérité — au moyen du diapason — utilité. — En musique aussi les sons des instruments ont été déterminés par pure convention. C'est ainsi que la gamme orientale, qui est construite sur d'autres bases — différences d'intervalles et sommes de vibrations — n'est pas transposable dans la gamme occidentale.

La vérité de chaque philosophie a pour base une utilité convenue. C'est ainsi que Franz Blei a pu écrire que « chaque philosophie n'a de la valeur que pour les philosophes. » Platon, St Thomas d'Aquin, Kant, Schopenhauer, Bergson ont d'abord fixé un fondement d'utilité capable de soutenir leur temple réciproque de la vérité. Il est à remarquer que les philosophes allemands ont précédé les mouvements

artistiques en leur pays. Nietzsche, autant que Wagner, a découvert la pulsation de son art chez Schopenhauer. En France, la philosophie suit l'évolution artistique. Bergson est le chroniqueur du symbolisme et de l'impressionisme. Spencer commente l'utilité de l'américanisme. A travers tous ces systèmes, nous flairons la vérité sans que celle-ci tombe franchement sous nos sens.

\* \* \*

Depuis que Voltaire exhorta de mentir, l'humanité n'a cessé de s'identifier au mensonge. La présente catastrophe européenne en est, peut-être, le spasme. Quoiqu'il arrive, demain éprouvera une nécessité impérieuse de vérité. Les temps de l'anneau au nez, des mors aux dents, et des paisibles menées de la bête humaine impassible, se consomment. A l'heure qu'il est, la conscience du monde exige la parole. Dans une société organisée comme la nôtre, l'égoïsme, la jouissance individuelle mène à la ruine, aux hécatombes. Strindberg, Tolstoï ne sont pas plus moralistes que Bernard Shaw, et pas moins annonceurs d'une vie nouvelle que Christ et J. J. Rousseau.

\* \* \*

Dans le domaine de l'expression poétique, le rythme du nombre, de la césure et de la rime, ne satisfait plus le poète. N'est-ce d'ailleurs pas absurde que de vouloir enchaîner dans la gaine versifiée à la Boileau, la vie volatile. Verlaine, sur ce rythme a fait de la musique. Ernest Dowson, Guido Gezelle aussi. Mais qu'est-ce que Rimbaud a fait ? qui prit la rime en horreur. Moréas est l'impeccable du nombre. Mais à la démarche on ne distingue pas nécessairement l'identité. La forme est nature morte, pas toujours vie. Le sublime des natures mortes de Stéphane Mallarmé ne réside nullement en la forme. Encore que certains écrivains se sont crus

poète, par le seul emploi du nombre.

Louis Laloy, dans la « Grande Revue (1914) écrit de l'œuvre de Paul Claudel — « Nous ne savons s'il faut parler de prose poétique, de vers libres ou de poèmes en prose, et toutes ces périphrases sont inexactes en effet. » —

Pour arriver à cette forme — qui est aussi celle de Jammes, Paul Fort, Rivière, Jaloux, des naturistes. — de Bouhéliier et Montfort —, des « unanimistes » — Jules Romain, Georges Duhamel, Charles Vildrac — le combat — commencé vers 1880 — mené par Viellé Griffin, Kahn, Verhaeren — a duré vingt ans.

La même évolution s'est produite dans la poésie allemande. Comme l'école de 1880 en Hollande, comme celle de 1890 en Flandre, Hofmannsthal, Stephan George — subjectivistes quant à la sensation, s'écartent encore moins volontiers de la gaine du nombre. Longtemps encore le sonnet prévaut chez les autres.

Insensiblement les rimes intérieures, les allitérations influent le rythme, qui devient organique. L'image, le souffle tend à remplacer la rime quand Dauthendey et Rilke se lèvent. Rudolf Alexander Schröder, tout en se tournant vers la beauté grecque, pour réagir contre le naturalisme — et s'apparentant de la sorte quelque peu à Moréas — délaisse cependant complètement la mesure du nombre. Ce qui distingue ses Deutsche Oden », son « Unmut » de la prose, ne consiste qu'en une simple disposition typographique. Le poète n'est plus tout-à-fait subjectif, pas encore complètement objectif. Ses chants restent des mélodies, écrites en ligne horizontale. Avec Rilke et après lui Werfel, Stadler, l'objectivisme a remplacé le subjectivisme; d'un monde spécial, on est descendu en un monde général. La polyphonie du vers a remplacé la mélodie.

La toute dernière expression s'efforce d'atteindre — comme en musique — le maximum d'impression et d'expression en ligne verticale — en condensant tout en un mot. Ainsi Kurd Adler († juillet 1916) en un de ses derniers poèmes :

... « Des maisons trépassées lamentent.

« Eclat, fracas, rage.

Maintes jours je cherche autour de moi la splendeur longtemps perdue. »

La mesure crée un rythme. Le rythme grec est le nombre en proportion. Le nombre et la rime peuvent fort bien convenir aux poètes, qui s'amuse le dos au feu, le ventre à table. Déjà Goethe a parlé dans ce sens du poète enfant et du poète conscient. Le mysticisme pré-moyenâgeux, du temps de Martianus Capella, aussi, fut tout nombre, mais sans la proportion. Le rythme des cathédrales, comme au pays du Nil, découla du symbole.

L'égyptien est aussi intimement apparenté à l'Europe occidentale que le grec puisse l'être aux pays méditerranéens. L'origine de ce lien ? Mais le Judaïsme s'est enivré des idées du peuple du Nil, durant l'exil. Le Hébreu n'avait jamais dansé avant le veau d'or. Le psalmiste ne craignit pas de plagier la poésie du fellah. Christ est le frère en dieu du pharaon. Le premier se proclama le fils de Dieu, comme le second le fut par hiératisme. Les évangélistes sont venus au moment que l'Égypte se mourait. C'était comme la vie en automne. Le dernier effort de l'âme égyptienne, du sang, de la conscience, du cerveau égyptiens bouillait à Alexandrie. Et c'est là, à la table de Plotin, que l'Évangile s'est écrit, imbu de ce suprême effort, fortifié des effluves pourpres et violets de ce sang, qui alla se régénérer sur un autre sol.

Mais chaque tempérament exige impérieusement un rythme personnel.

Il y a des poètes récepteurs pareils aux antennes de la radiotélégraphie sur un navire en pleine mer.

Le radiotélégraphiste, la nuit, que les passagers dorment, annote et prépare le « canard » du lendemain contenant des nouvelles du jour. C'est merveilleux ! oui : car une de ces merveilles servant à distraire agréablement. Dans ce sens, le poète rime des vers au jour le jour et, l'on fait, au dîner, de la musique. C'est agréable, mais c'est de la musique sédative.

Reste le sublime de la poésie, que seul le poète conscient découvre. Cette poésie qui, avec la force du simoun au désert, avec la fougue de l'ouragan en mer, secoue l'humanité entière ; qui prophétise et montre la vie glorieuse à vivre. Ce poète est pareil alors à l'antenne transmetteuse sur le navire en pleine mer, dans la nuit de navrance, lançant l'alarme, le S. O. S. de détresse, qui annonce au monde le cataclysme ou la délivrance.

En France, n'est-ce pas Rimbaud, Flaubert qui, les premiers, ont aboli définitivement la distinction entre la prose et le vers, en tant qu'expression poétique ? chez Richard Dehmel l'idée, souvent, préférerait la prose à l'expression rimée. On connaît la littérature allemande jusqu'à la génération de Dehmel. Les portes se ferment sur l'éclosion de la plénitude et de l'abondance. Mais les nouvelles cloches sonnent. Bientôt le soleil percera la brume et l'œil découvrira les sanctuaires où se célèbrent, avec enthousiasme et frénésie, la beauté nouvelle.

\* \* \*

La civilisation est à la convention, ce que la convention est au mensonge. Ah ! la néfaste habitude ! On vit, on procrée, on se meurt, on pose les plus grands actes de la vie par habitude. Le poète fait des vers, cherche des rimes, par pure habitude.

Est-ce une nécessité absolue qu'aussi l'artiste soit le fils de son père ? Faut-il que l'humanité devienne de plus en plus un amalgame de tares et d'atavismes ? Pourquoi ne pas se justifier devant soi-même, si inconsciemment on justifie déjà tellement le passé ? Existe-t-il un évangile, qui prescrit qu'à notre vie de demain président infailliblement les souvenirs et les impressions de notre vie antérieure ? Vivre de souvenirs, uniquement, n'est que trop se mourir et se survivre. Qu'est-ce qu'y a entre la mère et l'enfant ? Il ne devrait y avoir que le sein et le lait, ce qui est déjà énorme. Chez la mère une jouissance, chez l'enfant l'assimilation avec les substances nutritives, de tares tant spirituelles que corporelles, en un mot, l'assimilation du passé. Mais le passé, toujours, est néfaste. Toute une vie est souvent insuffisante à détruire complètement en soi, ce passé, la vraie déchéance. Le monde occidental s'engourdit au passé. Il est vrai que la stérilité aussi s'enorgueille du sien. C'est, en effet, une manière de se consoler.

La moindre pensée se rapporte à une pensée grecque ou romaine. On n'aime pas le restant du monde, — peut-être plus beau en ses richesses, uniquement parce qu'on s'accroche plus difficilement à ce passé-là. La beauté, toutefois, comme la vie est toujours en formation et devenante. Louis Bertrand, dans « La Grèce du Soleil et des paysages » — et Ruyters, en ses « Paysages », se sont révoltés contre l'idolâtrie conventionnelle de la beauté grecque.

Parce que Pascal a parlé des divertissements, les poètes n'ont plus osé se

réjouir. « La stupide humanité a besoin de fêtes », ajoute Laforgue. Ce fut la période du culte spleenitique, qu'en poésie Baudelaire innova par ses « Fleurs du Mal ». Après lui vinrent Leconte de Lisle, Verlaine, Mallarmé. Tous maudissaient leur destin. Vers 1888, le pessimisme triompha — en un fatalisme, poussé jusqu'à la virtuosité, jusqu'au snobisme. Imbu de la philosophie shopenhauérienne et nietzschéenne, on finit par croire que pour être poète, et pour faire de la poésie, il fallait cultiver son spleen. Dès lors, la longue phalange des petits poètes miaulaient leurs strophes pleurnicheuses. Ce fut le poncif de la tristesse. Jusqu'avant la guerre la caste existait encore, de ceux qui n'ont jamais souffert, ou incidemment, mais qui saignaient volontiers et volontairement leur cœur.

L'Allemagne n'a pas fait exception.

*A suivre.*

Clément PANSAERS.

## DÉFI

A PAUL WINDFHOR.

J'ai senti tout mon sang écumer dans mes veines  
Et j'ai gravi, ce soir, des escarpements d'or  
Pour dominer le monde avec un cœur plus fort  
Et pour mieux écraser la bassesse et la haine.

En découvrant mon front bardé de volonté,  
J'ai déployé mon torse nu comme un bestiaire  
Et j'ai sculpté de mes deux mains larges et fières  
Ma Force dans l'Orgueil et la Fraternité.

Heureux de ma puissance, heureux de ma clarté,  
Faisant bondir ma Vie ainsi qu'une lionne,  
J'irai tout droit sans que mon âme se questionne  
Lever au ciel les écussons de la Beauté.

Mon âme est grandiose et libre comme un dieu,  
J'ai soupesé mes poings comme le fit Hercule  
Et j'ai courbé mon front sur le monde — où pullule  
L'horreur — pour y planter l'audace de mes yeux.

RAOUL RAVACHE.

## PLUIE

A MOI-MÊME.

Juin se fane et meurt sous un ciel poitrinaire,  
la pluie s'additionne à la pluie sur la terre,  
et l'eau si délicate, si molle et si légère,  
est, depuis ce matin, du silence qu'on voit se nouer à la terre.

L'eau étouffe les sons et grignote les lignes,  
l'eau froide et funéraire abolit l'horizon,  
et l'eau muette et lâche vous coud dans sa prison  
où l'eau triste vous observe avec ses yeux de verre.

Été, mon cœur conduit les obsèques de ta lumière.  
Le soleil doit murir mon âme comme un fruit.  
Un bruit mat et sournois s'enfonce dans la terre.  
La terre pousse un cri. Trois fruits sont tombés  
[dans les gazons pourris.

Trois fruits verts sont tombés. Ma plume est laconique.  
Mon âme a de ces vers qui tombent sans soleil  
et la pluie qui descend comme un profond sommeil  
creuse dans ma raison des tombeaux ironiques.

## POÉSIE

A CLÉMENT PANSAERS.

Nous t'adorons. Tu es le crépuscule de l'immortalité.  
Tu es le masque d'un dieu, ô Poésie,  
qui manœuvre les mondes soumis par l'eurythmie.  
Tu es trop belle pour ne pas être surhumaine,  
ô Poésie, et tu es bonne et tu rouilles la haine  
et de tes deux mains graves tu diadèmes  
de clémence lucide tous ceux qui t'ont gravie  
pour prosterner leur âme magnifiée  
devant ton front taillé dans la pure apogée

Impulsion étoilée, ô Poésie, tu m'as créé  
du cœur à la pensée puisque je crée  
à ton image souriante, infinie,  
les figures suprêmes et lumineuses de la vie  
Tu es venue, ô Poésie, très doucement par les chemins  
de l'inconnu pour ébaucher ma conscience et mon destin ;  
tu es venue apprivoiser les loups de mes instincts ;  
ô Poésie, tu es venue, éblouissante et nue, les métamorphoser  
ces instincts méfiants, ces instincts qui tenaient  
farouchement mon âme entre leurs dents serrées  
Et qui lachent leur proie pour un de tes baisers.

Poésie, vierge folle, qu'as-tu donc sur les lèvres ?  
Ton baiser asservit nos tempes à son vertige.  
Nous le buvons, lèvres à lèvres, et nous sommes ivres  
des nostalgies prodigieuses nées du contact avec ton être.  
Ah ! sa splendeur géante nous écrase  
à deux genoux devant ton front immarcescible —  
mais d'un élan physique ajouté à l'extase  
nous enfonçons jusqu'à ton ciel lointain et accessible  
D'immenses tours de rêves conquises sur la vie.

. . . . .

A TOI.

J'ai le désir de ton corps vierge  
aux lignes frêles et j'ai le désir  
de te fondre dans mes bras où viendra mourir —  
comme une eau pure aux bords des berges —  
ta pudeur blanche.

Mon sang est en voyage vers la conquête  
de ton corps souple où perlent  
deux seins menus et sensuels —  
J'ai le désir de ta forme complète  
parce que mon rêve est moulé sur elle  
et que mon cœur est rythmé sur tes gestes.

RENÉ VERBOOM.

## LE DÉPART.

*Une fois déjà, des fanfares ont ensanglanté mon cœur impatient,  
Que, se cabrant comme un cheval, il mordit furieux la bride.  
Alors une marche de tambour batta l'alarme par toutes routes,  
Et la plus éclatante musique de la terre nous salua d'une grêle de balles,  
Quand, soudain, la vie s'arrêta. Des chemins menèrent par de vieux arbres.  
Des abris tentèrent. Il fut doux, tarder et s'échapper.  
Déchainer le corps de la réalité comme du poudreux équipement,  
Voluptueusement s'aliter aux dunes des molles heures de rêve.  
Mais un matin par l'air brumeux roula l'écho de signaux,  
Perçant, strident, sifflant comme un coup d'épée. Ce fut comme si dans  
l'obscurité soudain des lumières rayonnassent.  
Ce fut comme. si à travers l'aube de bivac, des coups de trompettes sonnassent  
Les dormeurs bondissent et démontent les tentes et attèlent les chevaux.  
Je fus dans les rangs inséré, qui poussèrent dans le matin, en feu du casque  
à l'étrier, —  
En avant, le combat dans le regard et le sang, à rênes retenues.  
Peut-être qu'au soir des marches triomphales nous enchantent,  
Peut-être que nous soyons étendus, quelque part sous les cadavres.  
Mais avant d'enlever et avant de sombrer,  
Nos yeux se boiront, au monde et au soleil, ivres et incandescents.*

ERNEST STADLER (+ 1914)  
(traduit par C. P.)

## AU LECTEUR.

*O homme, mon seul désir est de t'être apparenté !  
Que tu sois nègre, acrobate, ou repose insouciant encore sous l'aile maternelle,  
Que ta chanson de pucelle résonne au jardin ; que tu amarres ton radeau,  
                  au crépuscule,  
Que tu sois soldat, ou aviateur, plein d'endurance et de courage.*

*Enfant, portais-tu également un fusil à verte bandouillère ?  
Lorsqu'il se déchargea, un bouchon, y ficelé, partit du canon.  
Homme mien, quand je chante le souvenir,  
Ne sois pas dur, et dissous-toi, avec moi, en pleurs !*

*Car j'ai passé par tous les destins. Je sais  
Le sentiment de harpistes solitaires en des chapelles de cœur,  
Le sentiment de timides gouvernantes au sein de familles étrangères,  
Le sentiment de débutants, qui se placent, tremblant devant le trou du souffleur.  
Je vécus dans la forêt, eus un emploi au chemin de fer,  
Fus courbé sur des livres de caisse, servois des clients impatients.  
Chauffeur, je fus devant des chaudières, le visage de flammes lèché,  
Et coolie, je mangeai des déchets et des restes de cuisine.*

*Ainsi je t'appartiens, à toi et à tous !  
Daigne, veux-tu, ne pas me repousser !  
O, si un jour put arriver,  
Que, frère, nous nous tombions entre les bras, nous !*

FRANZ WERFEL,  
(traduit par C. P.)

## LES DEUX BUVEURS.

Ils sont attablés sous prétexte de boire :  
Ils sont accoudés amplement tous les deux ;  
Ils joignent leurs paroles et joignent leurs yeux  
Et font rire leurs joues, leurs voix et leurs yeux  
Par dessus la table  
En se racontant de bonnes histoires.

Ils sont heureux, vraiment en ce moment,  
Ils sont vraiment heureux d'être ensemble ;  
Et cependant !...

Et cependant,  
S'il leur faut demain franchir une porte  
Où l'on ne peut pas être deux de front  
Où il faut que l'un passe après l'autre,  
Devant cette porte ils s'arrêteront  
Ayant un pli mauvais sur le front  
Ayant un œil mauvais pour s'épier  
Ayant un œil oblique vers la porte.

Tels des chiens avec un os entre eux  
Un os qu'à voix sourde ils s'interdisent,  
Tels ils seront demain ou ce soir  
Ces deux-là qui s'aiment sous prétexte de boire.

— Cela est bien vrai et triste aussi  
Mais ce n'est pas cela qu'il faut dire !  
Il faut dire ainsi :

Ces deux hommes-là qui se rient  
Ils pourraient se battre sans raison  
Ils pourraient éveiller les mille raisons  
Qu'ils ont de se battre ;  
Oh elles existent, elles attendent !  
Ils n'auraient qu'à choisir  
Ils n'auraient qu'à prendre !

Mais non :

Il y a au fond de leur vieux cœur  
Un besoin secret d'embrassade et de liesse  
Et pour cet instant de détente que laisse  
La mégère vie à leur pauvre vieux cœur,  
Les voilà qui se rient avec leurs yeux,  
Les voilà qui se tapent sur les épaules,  
Les voilà sans méfiance l'un pour l'autre,  
Les voilà qui veulent s'offrir à boire  
En se racontant de bonnes histoires.

CHARLES VILDRAC.

## MÉDITATIONS DE CARÊME

### L'INTERRÈGNE

Le rite décoratif du vent décrit des coupoles :  
    en hémicycle tombent les feuilles et les fruits mûrs.  
Chue sous la poussière oiseuse de la vulgarisation,  
    choyée en des cartonnages considérés comme notoires,  
la désuétude, estropiée, est secouée et hoquée.  
Le vent scande des divagations  
— profitables aux dépositaires de hantises  
    et d'incantations :  
    réticences d'extatiques mystères contradictoires.  
Cérémonieusement — en œuvre d'art —  
    je participe à l'enterrement du vulgaire  
— qui filoute encore en sa chute propice.  
Par une colonne vibrante  
— d'essences aromatiques incorruptibles —  
je monte — planer au-dessus des ambiances —  
    discerner l'interrègne...

Les allégories blêmes — les allusions blafardes  
    stagnent, intuitives.  
Le loisir probe étiquète les futilités.  
Propice, le vent amplifie la stridence,  
    — piétine la parade publique,

— paraphe, sonore, le balayage des carillons symphoniques.  
Les pantins se revêtent d'un masque  
— filé de scories de visions véritables.  
Le camelot, candide, éteint la fête foraine, effondrée.  
Les platanes changent de chemise.  
Le monde est en-dessous de la flottaison.  
La terre, lasse, a besoin de se modifier.  
Obstruée de faux - semblants  
et d'autres parrainages gratuits —  
déjà la voirie surgit désencombrée, commode.  
La foule vote une volonté :  
— le ventre se défère à face et pile.  
Malgré les feux de bengale à travers la nébuleuse  
— sorti des conventions et des habitudes ;  
solitaire, car son propre époux comme sa propre épouse —  
l'immobilité coupe la continuité,  
trompette le silence paisible du parfait équilibre.

Le stable instigue l'instable.  
Les arbres grésillent comme les feuilles mortes  
et les feuilles ne jonchent encore le sol.  
— Les poules ne pondent plus, mais muent. —  
Le chatolement de la verroterie des frênes  
charme la lassitude.  
Le nouveau-né se berce entre la mort et la vie  
cependant qu'il sourit au monde —

et la vie multicolore scintille  
 esquissée en son sourire passionné.  
 Eh ! cet état d'équilibre...  
 — Du véronal au désillusionné  
     pour atteindre cette illusion effarante ! —  
 Le silence guide la crise.  
 La lumière s'embrouille, exquise.  
 L'indécision traîne la trame.  
 Inquiète la vérité d'hier s'obscurcit  
 et s'extravasant, s'évanouit  
     dans la grisaille féconde.  
 Un embryon archaïque et occulte  
     s'intronise sans malentendu.  
 Le brouillard, soucieux, se recueille.  
 — Les lièvres, les lapins s'y abreuvent —  
 L'inconscient déchiffre, candide, l'indéchiffrable.  
 La guenille de la somnolence se consume.  
 Gisements épars du pur, qui s'affine, extranéisé.  
 Scrupuleusement, le cérémonial se dresse.  
 Les cultes fictifs  
     — prostitués sur des ritournelles d'orgue —  
     surannés s'éteignent.  
 La merveille —, qui s'annonce —  
     crée un nouveau ministère.  
 Eh ! vérité indubitable, spéculation fatidique ...

Ton « miserere » est insolent  
— ton deuil déchiqueté bizarre.  
— Il bruine des adieux ! —  
La sourdine de tes réminiscences  
illustre brutalement les mirages authentiques  
— par intervalles discordants.  
La déception, crispée, t'étouffe,  
— toi, la drogue assoupissante, impitoyablement.  
L'engouement, ahuri, renie ton dévergondage.  
— Les foules enfilées se réveillent :  
Au battement irréfutable du vent dans les boyaux,  
se remémorent leur indentité.  
  
— L'épéire rajuste sa toile —  
Les végétations divagent dans leur rêve.  
La brume s'étage, ostensiblement.  
Les feuillages désertent les branches, monotones,  
flottent au hasard.  
Le silence vespéral défriche  
des provocations contradictoires.  
La voie lactée déploie un catafalque livide.  
Les étoiles illuminent les neumes  
d'un « réquiem » oublié.  
— Ombre lucide —  
Dans la futaie luit la fatalité anonyme  
— génératrice du tumulte d'équilibre.

— L'isolateur défectueux  
— Contamination de la denrée —  
Eh ! vérité d'hier — vautreée en ta vanité :  
— In paradiso te ducant angeli —

Transfiguration circonvolutoire.  
Le faon tette la chevrette.  
L'anon boit le lait de l'ânesse.  
Le nouveau-né pend au sein de la nourrice.  
Les réveillés revêtent leur habit d'habitudes.  
Les tziganes bazardent leurs violes et guitares  
La saison des whisky-soda révolue —  
le tavernier jette les pailles-sucettes.  
— Eh vérité d'hier — valeur en banque périmée !  
La tragédie de comique devient d'un bouffe gâcheux.  
L'orchestre sédentaire joue un songe sédatif.  
La chimère, trépignant, monte le tréteau,  
— débite une fiction éblouissante.  
— Troubles transitoires — Orgiaque dissolution.  
L'euphonique passion, polymorphe,  
frissonne, latente.  
Chisme sacrilège de l'orthodoxie caduque  
La certitude sonne faux  
dans le charme des à peu près vénérables.

Etrange système d'osmose.  
Des préludes préventifs s'éparpillent  
aux façades endolories  
L'indicible, sur la route,  
exalte les intervalles suprêmes.  
La mystification individuelle  
— dans l'orchestre collectif —  
répète la farce dominicale.  
A la bruyère, les abeilles bourdonnent  
des combinaisons canoniques  
à l'arcane incubatoire.  
La suprématie soulève la lucidité.  
L'individu confronte sa figuration effective  
aux facettes de la foule.  
Le médiocre se métamorphose  
en mystères minuscules.  
La crédulité affirme le faste allégorique.  
La petite midinette exhibe sa petite chimère.  
La cocotte abandonnée hume  
— le long du trottoir —  
les odeurs des cuisines-caves.  
Aux terrasses, la demie mondaine ruinée  
se crée des relations nouvelles.  
Les pinçons deviennent moins sauvages  
— la libéralité des champs fait faillite —  
Eh ! le mutisme mélodieux

du nourrisson, que la bonne berce.

Une forme gazée enveloppe la lune pleine.

En chape liturgique,

elle affirme les illusoires feux d'artifice.

Les corbeaux applaudissent l'étiollement.

Les poules d'eau pratiquent des fouilles,

exhument l'improbable.

Les vers luisants, sur la berge,

pointent une lucur sommaire.

Les éperviers voraces,

estropient les tourterelles.

Les arbres insciemment crient à l'évidence

du gâchis...

Le soleil matinal absorbe le brouillard,

inspecte les hêtraies roussies.

La nuit monumentale se liquéfie

s'écoulant par les feuilles d'herbe.

Le hochequeue se rince la gorge

à une feuille de trèfle humide.

Les canards sauvages désertent l'étang

en clubs discordants.

— Evadés des monastères,

les moines cherchent d'autres prébendes.

Eh ! Faillie — voici le liquidateur.

Il revient d'un long voyage.  
Il porte le monde entier  
    et toutes les races en lui.  
— Chef d'orchestre virtuose —  
    enturbanné de conventions,  
    doucement doux ! —  
Il est si bon — le Croisé —  
    au retour de Terre Sainte.  
Que tes doigts effeuillent la fraîcheur  
Trilles de baisers — Arpèges de caresses.  
    Enthousiasme délirant.  
Il désire embrasser  
    les masses innombrables  
    — passionnément !

CLÉMENT PANSAERS.

## TRISTESSE.

Ah vraiment, c'est triste...

PAUL VERLAINE.

Il faudrait des lamentations publiques,  
Des mouvements dont la sincérité puisse arracher les cœurs,  
Des mâles bonnes volontés et de longs courages,

Il faudrait une foule en pleurs attachée à mes chants,  
Il faudrait la jeunesse et l'éloquence et la fraternité,  
Il faudrait la réciprocité d'un homme et des hommes !

Car ils ont trop profondément oublié la terre  
Et la douceur des beaux enfants mis au monde,  
Car ils ont déchaîné ce qui devait être à jamais prisonnier.

Car vraiment c'est trop universellement injuste et triste  
Pour ceux dont le regard est probe, ô doux Maître,  
Pour ceux qui veulent savoir le sens et la destination.

Toi qui nous annonças la désolation des fleuves,  
Et la ville maudite où la foi n'a point de sommeil,  
La virulence de l'argent, le malheur des bouges,

Prévoyais-tu qu'un soir sombre d'été,  
Parvenues au sommet de la violence et des richesses,  
Les cités ouvriraient l'ère de la consommation ?

Je t'écris dans le temps des forces, non des rêves,  
Je t'écris car ils ont anéanti ton œuvre,  
Et les œuvres qui sont les sœurs de ton œuvre,  
Et chaque jour ils tuent celui que tu étais.  
La foi solitaire est rompue, la pensée des morts est morte.  
Chaque jour nous voilà prostitués, haineux et ivres,  
Et c'est triste, ô Poète mort.

## JUSTE VENT D'AUTOMNE.

Tu souffles, juste vent d'automne,

Et je t'écoute ainsi que je t'écouterai l'autre année,  
D'une âme emplie de la vérité, vent d'automne !

Je reconnais ta rude course entraînant ciel et feuilles,  
Et qui siffle indéfiniment à travers la maison,  
Mais cette année je t'éprouve autrement, tu es nouveau.

Je suis secoué de frissons, car tu m'as confié  
Sans témoins, à la tombée du crépuscule,  
Ce que tu vois sur les prairies, vent d'automne !

Ce que tu as aéré et transporté  
Un seul et long instant, pendant ton voyage,  
Ce que tu m'apportes, selon ta destinée.

Et je vois dans ton grand courant les millions d'hommes,  
Et je sens la spore qui les dévorait et te dévore  
S'installer dans ma chair pour y vivre indéfiniment.

— Car souviens-toi que tu passais légèrement  
Sur les tas et les rangées de leurs cadavres  
Tenant la terre prisonnière dans leurs bras,  
Et sache qu'ils étaient à quelque degré mes camarades,  
Mes semblables dans le même temps de la vie,  
Dans la même vie belle et légitime.

P.-J. JOUVE.

## POÈMES.

### PLUIES

#### 1

Elle a grossi comme une querelle imprévue. Les branches du platane se cherchent sous le vent. (Les sœurs se prennent par la main, quand le père crie dans la chambre).

Mais la cheminée du toit fume dans l'eau du ciel, comme une petite volonté, ignorante et obstinée.

Sur la table du jardin se pose une feuille verte, dans un silence familial. (Près du journal et de la pipe que personne ne viendra chercher).

L'araignée jaune s'est enfuie au rire des perles rondes, comme une vieille méchante, sous la risée des enfants.

Mais l'escargot avantageux brille, s'étire et se déplace, et va régner en parvenu sur les bêtes du gravier.

La voiture de livraison, abandonnée devant la grille, est toute triste et luisante.

Aux veines du trottoir, le cheval a posé ses deux pieds de devant, comme deux questions ingénues.

Le facteur enjambe le ruisseau, seul dans la rue vide et jaune ; mais la voix en larmes des sonnettes ne s'entend plus des maisons...

Les vitres sont en pleurs comme des enfants battus. Les por-

traits des chambres reculent au fond des cadres éteints. L'armoire s'ouvre avec un long cri, parmi des clartés moribondes. On ne voit plus bien la deuxième fleur du tapis.

Descendre l'escalier hostile ... on le remonte; on a peur; on n'a rien fait ...

Flotter comme un noyé dans la glace profonde.

On se regarde avec pitié;  
Et l'on se recule un peu;  
Et l'on suit son âme des yeux,  
Comme dans la brume un ami  
Qu'on ne peut pas rappeler.

Un rideau s'est écarté; un enfant songe aux carreaux; il pleut minutieusement.

## 2

Voici maintenant qu'elle pleure à travers tous les arbres et sans vouloir s'arrêter. Comme un enfant: on lui a fait une juste réprimande; il s'en va pleurer sur la place, exprès, devant les curieux.

Les arbres sont secoués de si gros chagrins qu'on a envie de leur dire: « Voyons, voyons, il faut se faire un raisonnement ».

Mais cela redouble. Les fenêtres fument de larmes; les cheminées s'emplissent d'eau; les pavés vous repoussent de toutes les mains écartées de la pluie...

Que voulez-vous? On est bon. On se sent un peu responsable.

On a peut-être dit des choses qu'il ne fallait pas dire. On est devant le visage en larmes du monde ... on n'est pas fier.

LUCIEN MARIE.

## BULLETIN POLITIQUE.

### PROLÉGOMÈNES.

*Le cerveau de l'humanité est bouleversé comme un champ de bataille. Des combats acharnés se livrent dans l'intellect de tout individu, qui ose se replier sur lui-même.*

*Les habitudes s'effondrent. Ce que, jusqu'ici, nous avons accepté comme immuable s'ébranle. Le raffinement d'hier nous a abruti. Quoi ? Mais la valeur des concepts comme des vocables change. Au poète, les comparaisons deviennent des pléonasmes. Les mots — pain, beurre —, n'ont jamais atteint la valeur évocative de ce jour. Les commotions psychiques ont changé jusqu'à la signification des mots usuels.*

*Et ce qui ajoute à la confusion, c'est que chacun a vieilli de quatre années sans s'en rendre compte. Encore qu'il ne s'agit pas de mesurer ce temps au moyen de la quantité, car de l'intensité. Il a fallu la guerre de « Cent ans » pour donner naissance au patriolisme ; un siècle de transition encore pour établir définitivement la notion de race. Aujourd'hui annonce pour demain la confraternité des nations.*

*Une autre génération est arrivée à la majorité, détient la parole. Ceux qui, hier encore, tenaient le pouvoir, ne prétendent pas se démettre de leurs fonctions et prendre leur retraite. Beaucoup d'entre les nouveaux venus se craignent encore des intrus. Une sorte d'anarchie règne dans les encéphales. La révolution a forcé l'évolution. Chacun a l'intuition de cet état psychologique, mais n'ose pas encore le disséquer.*

*L'évidence se fait que beaucoup de nos principes sont bâtis sur un fondement de conventions arbitraires, que les événements, de force, ont disloquées. Habités d'essayer notre pensée à celle de notre voisin, la réalité nous dérouté, nous offense. Anxieusement le faible appelle l'ancien énergumène. Cependant de nouvelles habitudes se confirment. Déjà, il est de bon ton de se maquiller un tant soit peu de socialisme et d'internationalisme. Le poète flaire l'inutilité de son jeu de vocables creux, la nullité de sa petite sensibilité devant le sublime effarant de la vie, qui se renouvelle dans les affres de la mort. L'art, tout intellectualiste, doit se retremper dans la vie sociale. Puisque le mensonge a ruiné les politiques, et que la vérité est la balise rédemptrice de l'humanité en détresse, la place du poète est au centre de la vie.*

*Voilà précisément ce qui nous distingue de nos prédécesseurs. La caste des poètes, des artistes d'hier fut tolérée parce que inoffensive. Oui. Je fais leur éloge : — Ils rappellent étrangement le siècle de Louis XIV. Mais comme ceux-ci, ils s'approchent et s'apparentent au troubadour et au « Jongleur » du moyen âge. Mais lorsque Port Royal acclama les « Lettres provinciales », il*

*salua en Pascal le précurseur d'une ère nouvelle. Le XVIII siècle, en effet, délaissa la préciosité du verbe. L'Abbé de Saint-Pierre, Saint-Simon, Montesquieu, Diderot remuent la question économique et ils innovent la littérature sociale de J. J. Rousseau.*

*Comprenez par ce qui précède, pourquoi et comment la politique nous intéresse.*

*Ceux, qui n'ont plus rien à dire, ne l'ont pas difficile à se taire. Cependant que, le flamand ayant résolu le problème de son identité, le wallon a le devoir de se prononcer et de se défendre. Cela peut se faire d'autant plus hardiment que l'Allemagne, quant au sort du pays, s'est prononcé officiellement : ne désire pas annexer la Belgique.*

*Qui, quoi attendre ? M. Jules Destrée ? — qui, en août 1914, dans le « Journal de Charleroi » écrivit : — « Restons ici, serrés les uns contre les autres et décidés à nous aider et à nous encourager les uns les autres ; » — mais qui fut un des premiers à quitter la Belgique et laisser se débrouiller ses électeurs du pays de Charleroi.*

*Eh bien, débrouillons-nous. Erigeons sur l'ancienne Belgique une fédération flamando-wallonne où les vieilles discordes font place à une simple concurrence cordiale de développement intellectuel.*

C. P.

## TABLETTES

*Pour les numéros suivants : poèmes, prose et études de MM. Gibet, René Verboom, P.-J. Jouve, Paul Ruscart, Oct. Steghers, Paul Adler, Einstein, Cl. Pansaers, Georges Duhamel, etc.*

*Planches de Krasnobaïeff, R.-M. Dubois, Brusselmans, Wéry, Roger Parent, Picasso, Matisse, Albert, Derain, Kokoschka, Kandinski, etc.*

*A l'avenir « Résurrection » paraîtra régulièrement le premier du mois.*

*Tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressée à M. Clément Pansaers, directeur de « Résurrection », Chaussée de Bruxelles, La Hulpe.*

DEUXIÈME ANNÉE.  
Le Numéro : fr. 1.50.

N° 2.  
Abonnement : 12 francs.  
Etranger : 15 francs.

# RÉSURRECTION

CAHIERS LITTÉRAIRES MENSUELS ILLUSTRÉS



GUY BOSCARD

*Bois*

NAMUR  
1912



*AUTOUR DE LA LITTÉRATURE*  
*JEUNE ALLEMANDE.*

*(Suite et fin)*

Et l'amour ! — La pente la plus abrupte, si l'on prétend se hisser au-dessus de la banalité journalière, tout en restant humain, et aboutir à une cime...

Marcel Prévost, de Porto Riche sont tout amour. — We are oversexed — a écrit un jour Bernard Shaw. A certains débutants, il semble suffir, pour être artiste, de frôler en dandy les petites femmes ; de rimer quelques vers poudre-de-rizés pour être poète.

Peut-on déduire des théâtres boulevardiers de Paris, que la vie en France se résume en ce qui en fait les recettes ! Cet œdipus-complex n'est pas difficile à démêler. Mais où est la beauté qui exalte ! Je sais bien qu'il existe aussi une beauté navrante, aux yeux vitrifiés, encerclés de Kohl, à la silhouette féline — le bibelot félé destiné à la délectation des zones érogènes. Quelle distance nous sépare-t-il du trottoir de nos villes au mur mosaïque du temps d' " Aphrodite " et de " Bilitis ".

Pierre Louijs, en son introduction à l' " Anthologie de l'amour arabe ", ne juge-t-il pas nécessaire de prévenir le lecteur de tous les préjugés et toutes les habitudes occidentaux. Ricciotto Canudo, dans " L'homme " — Psychologie

musicale des civilisations — décrit en des métaphores superbes la force uranique, à la base de l'origine et de l'évolution des civilisations — l'amour, passion dominant le monde, et réglant la vie.

Il y a, toutefois, amour et amour.

Le premier est synonyme de la satisfaction, la concupiscence de la chair, la consommation de la chaleur animale. Mais n'est-ce pas le vertige, que donne cette chaleur, que l'on aime. Aimer, ainsi, se résume au désir d'étreindre la chose, qui donne ce vertige. Que reste-t-il, en dehors de ce vertige, se le procure-t-on encore quotidiennement, de la vie ?

La vie, à de rares minutes près, tout entière — ce qui fait alors l'objet de l'autre amour — le deuxième.

Quoique " Don Juan " dans la Comédie de Carl Sternheim, en parlant de l'amour, demande " N'y a-t-il rien d'autre au poète que cela ? " — Quoique Paul Ernst a écrit une nouvelle en forme de lettres — genre Valentine de Saint-Point. — Que Rudolf Borchardt adore l' " Amour dans la vallée " de Mérédith, — que R. M. Rilke, Max Brod, René Schickele, Ernst Stadler se rapprochent de l'art de Henri de Regnier et d'Edmond Jaloux — que Else Lasker — Schüler fait penser quelquefois à la dame de harem, de Noailles, — l'artiste allemand, en général, a presque honte de frôler l'amour. Hermann Bahr, sur ce terrain, emploie les termes — " érotique " — et — " schamlos " —. Les deux vocables sont caractéristiques. On a honte d'être amoureux, et quand on l'est on est érotique. L' " Eternisme " — une des dernières expressions littéraires — en son premier manifeste — au cliché quelque peu futuriste, aux tendances confuses encore, — fait entr'autres, l'apologie de la perversité. Peut-être en guise de réaction. Herwarth Walden, August Stramm († 1915), chefs du groupe " Der Sturm " et de l'art expressionniste, montrent par leurs œuvres que ce que j'affirme avec H Bahr, de sa génération n'existe, toutefois, plus aujourd'hui.

Je reviens à Novalis qui, tout en étant mystique, a écrit — " Il n'y a qu'un temple dans le monde, c'est le corps humain. On touche le ciel quand on touche un corps humain. Novalis, précisément, est le premier écrivain, le premier artiste allemand, qui désira être une œuvre d'art — dans le sens d'être des paroles d'Oscar Wilde — " On doit être ou porter une œuvre d'art " .

Novalis est contemporain de Goethe. Le dix-neuvième siècle allemand, b'en révolu, n'a vécu que de Goethe. Un siècle entier a dû passer sur le mystère — Novalis — avant qu'on fut arrivé à en démêler la réalité. Maeterlinck s'est attaché uniquement au mystère. Il n'a pas compris l'homme. L'artiste du XX<sup>e</sup> siècle, inconsciemment ou consciemment l'a réhabilité et choisi comme patron.

De l'Allemagne, la qualité artistique primitive et personnelle est, peut-être, l'art de Tauler — le mysticisme. — Le sens du mot est vague. C'est pourquoi j'ajoute — sous ses nuances multiples, innombrables. Kafka, Einstein, Ehrenstein, von Flesch, dans ce sens, aussi sont mystiques. Le mysticisme est une forme de l'amour. L'accueil enthousiaste que l'Allemagne a réservé à Claudel, Gide, Chesterton en est une preuve. Et Ernst Stadler est une des belles figures de la jeune Allemagne, le Francis Jammes d'Outre-Rhin.

Le mystique est un indiscipliné. Tous les mystiques — sur le terrain religieux — ont transgressé, sous une étrange poussée libertaire, la discipline religieuse — le bon moine Ruysbroec aussi bien que Brentano.

Pour revenir au chapitre de l'amour — le péché au soleil de Suarès — ce n'est pas tant un excès de morale — déjà Novalis parlait de trop de morale — qu'un manque de grâce subtile qu'on constate dans l'art allemand. L'italien a la mièvrerie ; l'allemand la virilité. La langue y est pour quelque chose ; l'atavisme fait le reste. Un Jean Lorrain, à Paris, conserve malgré tout une étrange morbidesse — comme un vin trop vieux ; — à Berlin, il serait fruste, si pas exécrable.

C'est la courtoisie de Chrétien de Troye que Wolfram n'a pas traduit en son *Parcival*.

Quant à ne pas comprendre la France, comme le pense Suarès, il n'en est rien. L'allemand connaît la littérature française aussi bien qu'un français. Du temps de Goethe, déjà, Ludwig Börne en est un exemple frappant. Paul Claudel y a peut-être plus d'admirateurs que Wedekind. Je ne puis pas dire autant de la France.

Aussitôt qu'il s'agit d'amour, l'artiste transporte avec prédilection l'action de ces personnages en France. Tout ce qui vient d'au delà des Vosges est accueilli avec enthousiasme.

En art comme ailleurs, l'Allemagne s'assimile tout. Ce sens d'assimilation prend un air d'américanisme. " Nous vivons, en effet, a écrit quelque part Franz Blei, en un temps d'américanisme. " Cette façon de faire, si elle réussit en matière industrielle, commerciale, économique, tombe souvent à faux en art.

Où il y a beauté, il y a amour. La beauté est partout. Il s'agit de la découvrir. C'est la faculté géniale du tempérament artiste. Mais le grand amoureux a aussi ses préférences. Sternheim se complait à démêler la complexité de la vie humaine autour de lui. Francis Jammes préfère reporter le sien, à la façon naïvement religieuse d'un primitif, sur l'âne. Suarès, d'une volupté marocaine étanche le sien à la Terre luxuriante.

\* \* \*

Et me voici aux atavismes, pourquoi passer sous silence l'habitude du mot sonore, du mot à la mode.

D'un côté, il y a la notion, l'idée, la sensation l'expression ; de l'autre côté, il y a le vocable, l'expression. Chaque notion, chaque sensation s'extériorise au moyen d'une expression correspondante, Mais comme à beaucoup de sujets à



MAX MICHEL

ois

amour a présidé le désir de satisfaire à priori le lecteur ou le spectateur, ainsi, dans le choix de l'expression, l'auteur préfère ne pas mécontenter son monde. On satisfait à la fois la veuve et la jeune fille, l'amant et l'époux, gouvernants et gouvernés — en jonglant dans le vague. La réalité risquant de froisser, on se restreint à l'apparence. Christ choisit les paraboles, afin de ne pas trop scandaliser les pharisiens. Esope, Phèdre, La Fontaine cachèrent la vérité derrière des masques d'animaux.

Racine passa grand-maître du bon ton. Il craint tellement de mécontenter le <sup>17</sup> siècle de Louis XIV, qu'il revêt la tunique gréco-romaine et se fait l'amant d'Esther, la dame juive.

La vérité est au service du caprice de la fantaisie. La " Religieuse " de Diderot fait sourire l'initié. A l'apogée se trouve le rebus des symbolistes, qui contentent toute rêverie. Les réalistes, les naturalistes suivent l'habitude. Ils ne sont réalistes que par le mot d'ordre. Comprenons Dostoiewski, quand il dit — " J'aime avec passion le réalisme dans l'art, le réalisme qui touche, pour ainsi dire, au chimérique... Ce qu'on prend en général pour exceptionnel et presque fantastique n'est pour moi que l'essence même de la réalité. " — Le naturalisme s'est arrêté à l'expression séante. La notion reste apparence ; la réalité toujours tatouée. Le mot propre est devenu vocable à effet. Tout le poème tourne autour du mot sonore.

Pour acquérir une réputation honorable en art comme ailleurs, il suffit de lancer au bon moment le petit axiome à la mode. Le dandysme, le snobisme s'en emparent. Ils cuisinent aussitôt la gloire du jour et la servent au premier salon. Et voilà les thuriféraires enthousiastes devant les virtuoses parasites. C'est aussi facile qu'à une coquette mondaine de lancer une nouvelle coiffure. Il en va ainsi dans le monde politique et dans tout autre monde. Le leader diplomate jette le mot sonore au beau milieu de la masse. Sa corde vocale se tend spasmodique. Sa

gorge pousse les mots sans les articuler. Le prolétaire mécontent n'a rien compris à cette véhémence; cependant qu'il est satisfait et la vie continue. Pour que cela réussisse sans râter, il suffit d'être un peu pêcheur à la ligne et de s'y prendre au moment propice que le poisson mord.

En matière d'art, l'idée, la notion, la sensation, l'impression, tout est subordonné à la sonorité et sa redondance. Si l'idée entre encore en ligne de compte, la sonorité peu courtoise joue de vilaines farces. Dérouté par la consonnance, le poète finit, quelquefois, par dire le contraire de ce qu'il voulait exprimer. La confusion cependant est détestable comme la médiocrité.

Les langues germaniques sont riches en registres sonores. En français, Ronsard a disposé d'un clavier composite, mais sur une langue en formation, pas encore fixée. L'idée, toutefois, porte à l'universalité. Rien que cette expressionnisme risque d'aboutir à un simple sédatif. Dauthendey est un exemple de ce que je veux dire. Il faut, bien entendu, une langue personnelle à chaque tempérament, variant également d'après l'idéal que l'auteur poursuit.

Mais voilà. L'homme, l'artiste et les autres, se crée si volontiers des entraves alors que la plénitude de son énergie devrait être équipée et dirigée droit sur le but à atteindre. Et si peu restent foncièrement eux-mêmes. Le pauvre, dans son envie, de se hisser au niveau du riche, se met, par le fait même, au joug. Et adopter les principes des autres, c'est se défaire de sa personnalité pour revêtir la nullité.

\*  
\*  
\*

Faire de l'art ne peut pas devenir le jouet de tous ceux qui se sentent incapables d'assumer une responsabilité quelconque dans la vie. Le vrai poète — tel le jeune Deubel — se sent inapte à vivre, et les inaptes à vivre ont trouvé un divertissement à leur ennui.

Franz Blei, à la dernière page de la Revue *Hyperion* (1910, 11 12, p. 188)

se plaint de ce que tout allemand écrit " qu'il ait ou qu'il n'ait pas quelque chose à dire ". Mais il se trompe en rejetant cette erreur sur " la démocratisation de l'esprit " en Allemagne. L'art d'écrire n'est pas précisément un bien héréditaire; ni un jouet, un délassement, un sédatif aux fils et aux filles de bonne famille. On peut faire de la littérature comme on fait du turf. Il arrive alors que le poète montre moins la noblesse de ses sensations, la beauté sertissante de ses visions, la nouveauté de ses idées, que la coupe de sa jaquette, le fournisseur de son linge, le luxe de sa chaussure, la marque de ses cigarettes. Le chic qu'il se paie aux bars. Et la critique en sait déduire mathématiquement à combien s'élève la rente et la fortune du poète. Je crois que Sternheim ait écrit sa comédie — le Snob — sous l'impulsion de cette attitude — ainsi que partiellement de la manie du verbe à redondance — le vocable à effet — le mot d'ordre — le "Schlagwort".

A chaque vertu correspond un vice. L'homme le veut ainsi. Inventez aujourd'hui même une vertu nouvelle, que demain déjà un quelconque en présentera le vice contraire. Mais les contraires se touchent, Les antinomies se ressemblent. On finit par confondre et par prendre le vice pour la vertu. C'est l'œuvre du snob. Le snobisme présente le délayage du dandysme baudelairien. Chez Baudelaire c'est une qualité. Le snob essaie de formuler l'imprévu naturel. Il schématise et devient superficiel. Il codifie et donne du cliché et du poncif.

La perversité, l'hypocondrie que le tout dernier mouvement — les éternistes — semblent inaugurer, est, ainsi, préparée de longue main. Déjà Richard Schaukal, et d'autres après lui — Reinhold von Walter, Martin Beradt, etc. — ont joué au parfait mondain pervers.

Une décentralisation du talent s'est opérée. Ce n'est que louable. On n'hérite pas du talent comme on hérite de la fortune. Benedetto Croce, en parlant

de Carducci, d'Annunzio, Fogazzaro et Pascoli, dit que " celui qui combat le socialisme est obligé de renier la culture en son évolution ".

Dans ce même ordre d'idées, on constate beaucoup d'appelés et peu d'élus. C'est le propre du bourgeois d'être aussitôt blasé et de l'artiste de se bercer éternellement d'illusions. Comment se fait-il qu'en général le talent allemand est si vite épuisé. L'Allemagne, d'autre part, ignore l'écrivain à talent, à génie même, qui ne réussit pas, mais qui persévère malgré tout — tel Villiers de l'Isle Adam.

Walt Withman nous révéla la vérité, à l'artiste la dignité. Au paroxysme des apparences, il nous a ramené à la réalité, à l'équilibre de rapport entre la notion et l'expression, la sensation et le vocable.

Franz Werfel, en son " Introduction à une poétique " distingue à son tour entre prose et poésie. Il part d'une simple confusion de termes. " La valeur du vocable *poétique* (il veut dire — versification) est établie par sa valeur d'association. Le sens unique tue le mot *poétique*, comme elle vivifie la prose ".

Différence entre vers et prose ? — oui — ce qui revient à dire entre rythme libre et rythme mesuré.

Le poète Werfel est parti de Walt Withman. Celui-ci prouve le contraire de ce que celui-là désire démontrer ; comme d'ailleurs les poèmes de Werfel mêmes, du moins ceux qui portent l'estampille d'origine withmanienne et qui sont écrits en vers libres. La différence entre ces poèmes et la prose — comme par exemple, celle d'Otokar Brézina, ne réside pas en une différence de force associative du vocable, ni en une différence typographique, ni en une différence de récitation, mais en une distinction de rythme entre le poète tchèque et le poète allemand. Werfel revête volontiers la gaine du nombre, à mesure qu'il se dévête de l'influence étrangère. Il s'annonce grand manufacturier — la grande industrie n'est pas encore venue.

Ses recueils postérieurs au "Weltfreund" (1911), jusqu'en 1915, le prouvent. Encore ne s'agit-il ici que d'une simple question de tempérament. La différence, finalement, entre la prose de Brézina et celle de Sternheim, par exemple, réside en une différence d'objectif que la personnalité, réciproque, s'efforce d'atteindre.

Quant au roman — Dehmel l'a appelé "un produit bâtard, né de la nouvelle et de la biographie". — Ceci ne sont que des paroles. Je crains que l'allemand, Heinrich Mann et quelques autres exceptés, pas plus que le flamand, n'ait jamais su écrire un roman.

. . .

Mais malgré tout, ne vais-je pas, finalement, ressembler quelque peu au néophobe ? Je ne prêche pas aux autres d'abandonner l'enchantement des légendes. Je voudrais cependant en extraire de toutes fines du présent ; l'air est saturé de perles poétiques ; elles tombent, obliques avec la pluie et la neige ; perpendiculaires et concentriques avec la mitraille des obus.

Suarès caresse Shakespeare, pour le prendre aussitôt aux cheveux, le trainer de son île et, bon gré mal gré, le rebaptiser au moyen d'un liquide indéfinissable. Pourquoi devenir professeur quand on est grand poète ! — Triste problème confus des races. Voici la réponse de Ghéon. — "Nous ne formons pas une race, nous français, mais une nation, mais la nation précisément où les races occidentales se fondent, s'équilibrent. Et la France ne se réalise que dans cet équilibre, que dans cette forme".

Il n'y a, en fin de compte, que le présent qui est sapide ; le passé est insipide. Le présent seul est en vie ; le passé est ruines. Ah ! que la vie est merveilleuse... Ernst Stadler l'a bien éprouvé là où il dit, dans "Le départ" :

... " Mais avant d'enlever et avant de sombrer,  
" Nos yeux se boiront, au monde et au soleil,  
Ivres et incandescants. "



GUY BOSCARD

*Bois*

Avant la guerre, le monde semblait ignorer la merveille qu'est la vie. Maintenant que l'humanité s'est avancée jusqu'au bord de la vie, qu'elle a escaladé les cimes, elle s'en rendra un meilleur compte. Ne grimpera-t-elle plus, par terre, sur quatre pattes, la tête baissée, humant les déchets de la vie et la poussière du passé ? Pourquoi ne nous croyons-nous pas enfant toute notre vie — enfant, dans le sens de l'être, qui découvre le pas encore vu des choses et des êtres. A l'enfant, qui vient de naître, un doigt autant que le sein maternel est mystère, qu'il s'évertue de comprendre. Pourquoi, arrivé à un certain âge, nous croyons-nous parfaits, au lieu de continuer à naître dans la vie et ses merveilles ! C'est cependant " le propre de l'artiste de s'enthousiasmer et de se dégoûter d'idéals successifs ".

Dans une préface à " S:hippeliana ", du dessinateur Ottomar Starke — Carl Sternheim, résumant sa vision artistique, dit : " Tout art réel est politique ".

L'idée ainsi condensée est nouvelle. Le XVIII<sup>e</sup> siècle français — Montesquieu, Diderot — fut économique.

Il ne s'agit naturellement pas d'un " procès-verbal " de la vie. L'art de Sternheim est social, mais pas sociologique dans le genre d'Ibsen, tout en écartant encore la tendance morale de celui-ci.

Avec Hebbel et surtout avec Ibsen, le spectateur discute — ce qui amuse celui-ci. Il ne s'agit — pas de faire revivre, mais de vie. Molière, comme Gogol, ne font pas revivre — c'est la vie même — non d'un problème, mais de l'idée de la vérité, que le poète éclaire comme d'un phare, d'un projecteur puissant dans la nuit de la banalité qui embrume la vie. Ecartant toute morale — prêcher une voie est une des forces intellectuelles de l'artiste. — Conscient de sa responsabilité, Sternheim cultive avant tout la dignité en son art.

Malgré nous, part le fait de vivre, nous dépendons de la société ; le poète,

qui s'enferme en sa tour d'ivoire comme le restant des humains. Ainsi tout art est politique — celui de Mereschkowski comme celui de Lafcadio Hearn — par la nécessité des ambiances. Et l'on est de son temps puisqu'on en respire l'air. Vivez à rebours de la vie, soyez anarchiste, simultanériste, pacifiste ; précédez, remontez le courant, encore appartenez-vous à votre époque.

Il n'y a que le tempérament qui classe les personnalités. L'art ne consiste pas tant dans le métier, la forme, que dans l'idée. Celui qui n'a pas de tempérament, peut avoir un style : des vocables il se coud une chemise pour cacher sa banale nudité. Seule, la forme ressemble tout au plus à une panoplie de musée. Il n'y a, en fin de compte, que l'idée, qui parcourt les degrés sur l'échelle des valeurs.

Carl Sternheim et Franz Blei, s'ils ne se trouvent pas à la tête de la littérature jeune allemande, l'ont formée et marquée au front du sceau de leur personnalité — Franz Blei en critique et dilettante — Sternheim avec ses œuvres.

Franz Blei s'apparente singulièrement à Remy de Gourmont. Il donne dans " Le poète et la vie " la meilleure réponse à Suarès — de Gentle Shakespeare. — Blei, également, place l'artiste au même plan que le saint. Il parle de l'art comme Guyau. Il est le parfait dilettante, qui danse, d'un pied vagabond, dans la vie. Ce temps doit être vécu, dit-il, tel qu'il est, en ses multiples et occultes variations de dandysme, esthétisme, etc. — jusqu'à la folie, jusqu'à la caricature. — Les " éternistes " ne disent rien d'autre.

Personne mieux que Blei a compris Oscar Wilde — ce Wilde avant la catastrophe, que Paris fêta comme un paradoxe phénoménal. Après la chute, les beaux esprits seuls l'aimèrent encore, et Blei fut du nombre. Il fait, d'un même enthousiasme, l'apologie de la sublime perversité de Wilde et du beau dandysme de Baudelaire. Il doit avoir senti que l'artiste est, souvent, au marchand, à l'éditeur, ce qu'un cheval de course est au bookmaker. — La presse fait fonction de

"soigneur" et d'"entraîneur". Et il dit : "Une œuvre d'art n'a pas besoin de lecteurs. L'œuvre d'art se suffit." Et en parfait artiste, il crée une revue littéraire, dont les collaborateurs restent anonymes. Il parle de Barrès, et du coup, il en fait un homme plus adorable que ne le trouvent des français, tel Michel Arnauld. Dans l'auteur de "Colette Baudoche" — celui qui a écrit : "La vie n'a pas de sens. Il me semble qu'elle devient de jour en jour plus absurde... L'univers et notre existence sont des tumultes insensés". — Blei trouve, en effet, une sensibilité, la plus forte depuis Rousseau, en France.

Carl Sternheim est l'allemand à la sensibilité toute latine, celle qui part de Montaigne, secoue Molière, s'empare de Maupassant, de Flaubert, de Stendhal. Il présente l'homme dont Stendhal a parlé et qui relie les deux races par leurs complémentaires.

Il est le grand témoin de la vie. Il en donne un témoignage éloquent. Sa tragique : il ne l'expose, ne la recherche pas. La tragique s'empare de lui, parce qu'il plonge ses personnages dans la vie et quand ils y sont — au centre — où tout tourbillonne, où tout maquillage s'efface (oui, malgré que Baudelaire fait l'éloge du maquillage) il les retire et les montre à la lumière du jour, nus, dénués de desseins et d'appréhensions, tout grelottant en leur nudité sans aucun fard. Il les exhibe à tout regard, sans larmoyer, sans sanglot. Le regard ronchon ou se tord ; lui, conserve le masque impassible et, stoïque, se complait des filets d'eau qui ruissellent du torse rayonnant au soleil. Il ne rêve pas ; il targue, d'un sourire presque narquois, la sensibilité. Si une apparence y reste cachée, il la démêle ; si un lambeau d'illusion y adhère encore, il l'arrache. Son jugement dissèque le mystère. Son stylet vibre d'émotion. De fatalité, il n'en découvre point. Démêlant la conscience humaine, il en montre tout l'aggloméré d'atavismes, d'habitudes banales humaines. Et à cette vue, son sourire moliéresque cache un délire tragique. On voit les opinions se désagréger et les intentions se vautrer dans les égots-

mes. Les relations les plus abstraites dénouées, on voit farandoller les amours propres. Le dernier repli des retraites obscures ouvert à la lumière, on y trouve les politiques indolemment étendues sur la couchette des intérêts d'autrui.

Ayant découvert à la base et dans la moelle humaine ces instincts, il est logique que Sternheim accueille d'un sourire les intentions que la généralité du monde juge sérieuses. Son impassibilité, son sang-froid effraye quelques-uns, déconcerte d'autres ; ceux, qui se voient de front empoignés, écorchés loyalement l'exècrent.

Pareille littérature n'est pas destinée à devenir à la mode. Mais je me hâte de donner la parole à Stendhal " Heureuse la littérature si elle n'était pas à la mode, et si les seules personnes pour qui elle est faite voulaient bien s'en occuper. "

De toute forme de la vie, le poète démêle l'accidentel pour conserver l'originel ; il efface la couleur locale, la ligne particulière pour souligner le trait commun, la ligne générique, le ton et le timbre fondamentaux. Il ne condamne point, encore moins d'après un système philosophique établi ou nouveau. Il dépouille les manies, les désaveux, les volitions et les actes, simplement, mais d'une main magistrale. Moraliser, théorétiser ressemble au braconnier qui met en vente le lièvre traqué dans le domaine d'autrui. C'est un hors la loi — lièvre et braconnier. C'est une double identité suspecte. A la place de la suspicion, voici la cachette où se tapit le gibier : — L'empoigner par la nuque, l'écorcher au grand jour, le vider, le découper en présence de l'amateur, — voilà ce qui édifie. La conscience n'a pas d'arrière pensée, pas de doute, aucun reproche. Le sentiment y découvre un marque de sensibilité ; sa défaillance trahit une faiblesse. Cette force négative ne doit pas être ménagée. Dissipée, on constate la duperie. Confidenciel avec lui-même, le sentimental trouve que l'émotion est feinte, le jugement une intrigue de son propre moi. Qu'on se musèle d'abord, pour se sacrifier ensuite, si l'on veut après coup arriver à la victoire,

Ce que Sternheim détrône, efface, c'est son moi, afin de donner la plénitude de la vie. Il semble, soit rester indifférent, soit haïr alors que tout ce qui sort, pétri de ses mains, ruisselle de son amour indulgent, Il n'est pas un habile jongleur de vocables creux ; cependant qu'il éprouve consciencieusement chaque mot au marteau, l'examine, le flaire, le pèse, l'éprouve. Ce choix précieux est fait pour préciser d'avantage l'impression. A chaque sensation correspond un mot — un seulement. Il faut le trouver. La langue allemande n'a pas la précision du français. Les langues germaniques sont plus obscures. Chaque mot a un sens vague. Goethe s'en est plaint. Deux antagonistes se mettent d'accord, tout en pensant le contraire, sur une même conclusion, — parce que le mot prête au double sens. Les autres langues, y compris la française, ont trouvé un vocabulaire semblable qui, présentant de réels avantages diplomatiques, est même devenu le langage officiel. Il y a eu, en Allemagne, un commencement de terminologie scientifique exacte, restée insuffisante. Sternheim, précisément, semble chercher à combler cette lacune de précision. On comprendra, par ce qui précède, quand je résume que l'imagination, chez cet auteur, est, pour ainsi dire, reléguée au second plan pour le terme précis.

Par pareille méthode, on peut aller jusqu'à prétendre que cent lecteurs ne présentent pas cent impressions variées, mais celle, l'unique, que l'auteur impose.

Ceux qui écrivent de volumineux romans en quelques mois n'emploient certainement pas pareil procédé. En dehors de ses comédies, Sternheim n'a pas écrit de roman, car des contes. Une galerie de " Napoléon ", de " Metha ", de " Ulrike " — plus près de la vérité et de la réalité du moment qu'une longue théorie de gros romans, de longs ouvrages sociologiques, une riche littérature à thèse — donne la peinture exacte de la société contemporaine.

La littérature jeune allemande a trois ou quatre sièges rayonnants — Berlin, Munich — Vienne et Prague.

En parcourant les revues littéraires du tout dernier courant, on y découvre, en premier lieu, une belle inquiétude tentaculaire et prolifique ; — un désir délirant de tout palper, de tout sentir ; les défauts propres à une jeunesse ivre du désir d'êtreindre la beauté : la perversité, la fougue libertaire, le fatalisme, le mysticisme.

Les formes variées s'y coudoient : expressionisme, éternisme, simultanésisme, futurisme — de préférence celui d'Aldo Palazzeschi à celui de Marinetti. La suggestion est dans cette littérature, ce que le cubisme est en peinture.

La plupart de ces poètes, étant rappelés sous les armes, ils donnent des visions de l'horreur, de la tristesse ; ils font sentir combien leurs nerfs sont ébranlés, leur cerveau détraqué, leur imagination en délire. Les mots suggestifs montrent le genre, cependant que les images sont celles qui farandolent le plus souvent par tous les cerveaux — de façon que maintes fois l'on se demande, si le poignant n'est pas d'avantage évocateur de visions précises nouvelles.

Mais la critique se tait devant la splendeur étrangement mélancolique de cet effort. L'émotion écrase.

Chaque livraison de la revue *Die Aktion* émeut ; — est une anthologie de littérature internationale. L'art allemand — représenté par Franz Pfemfert, Hans Braun, Franz Schule, Georges Taepfert, Hugo Sonnenschein, Alfred Wolfenstein, Otto Pick, Hans Flesch, etc., s'y coudoie, en mansuétude à côté de l'art français, anglais, néerlandais, scandinave, tchèque, russe, italien. On y rencontre Coventry Patmore à côté de Léon Bloy ; notre doux Max Elskamp à côté de Karel Van de Woesteyne. Iwan Goll y chante des poèmes stridents pareils à ceux de Marcel Martinet. On y pleure la mort de ceux qui tombent, tel Kurd Adler, comme " Le double Bouquet " pleure Emile Despax et bien d'autres.

Les expressionistes — August Stramm, Hermann Essig, Lothar Schreyer et beaucoup d'autres — réunis sous la bannière " Der Sturm " forment des élé-

ments peut-être plus homogènes Herwarth Walden en est l'âme. Ses " Le livre de l'amour humain " et " Femme " sont deux œuvres, qui marquent une nouvelle étape dans la littérature allemande. Elles nous apportent précisément ce qui semble avoir manqué un peu à l'artiste allemand — l'amour — et, ce qui a manqué à la littérature de tous les peuples européens, ce dernier quart de siècle — la joie.

Plus que jamais on conçoit que la tristesse est de création humaine. C'est pourquoi la voix de la tristesse est plus compréhensible que la voix de la joie. Tout le monde crée de la tristesse. Il est plus facile à l'homme d'être triste que d'être gai. La joie est plus belle, plus noble que la tristesse — la joie est plus cosmique. L'humanité éprouve un besoin impérieux de se ressaisir dans la joie. C'est l'œuvre rédemptrice du poète de ce jour. Cependant que pour créer la joie, il faut être grand artiste. Déjà Walt Whitman nous révéla cette idée. Aujourd'hui plus que jamais c'est la pensée du monde, inexprimée peut-être, mais que l'humanité entière lit avec énormément d'intérêt dans la vie, qui se déroule sans fin.

Je termine cette image de la littérature jeune allemande, — un peu vivement esquissée, dans laquelle tous les noms propres cités font fonction suggestive lourde de signification — par cette autre pensée du grand poète. " Il est bon de sortir de chez soi et de se promener parmi les autres peuples, afin de ne pas trop facilement considérer comme admises les supériorités d'une nation particulière, de nous débarrasser un peu de nos préjugés ici et de reporter un peu notre admiration là, tout bonnement pour que nous nous établissions à la fin sur la vraie base de famille parmi les nations. "

Clément PANSAERS.

## Nocturnes

Au Poète P. ROIDOT.

*Le croissant d'or préambulaire de la lune  
s'annonce sur un ciel verdit de crépuscule —  
et la forêt prodigieuse se recule  
au fond d'une eurythmie exquise — mauve et brune.*

*Une eau mince tintine et mousse et déambule  
par le parc enterré dans son rêve nocturne  
jusqu'à l'étang serront dans son rond taciturne  
le soir fin lapidé d'étoiles minuscules.*

*L'ombre calme commande aux petits bruits serviles.  
Planté sur une haie, un hibou immobile  
acère brusquement ses prunelles d'agate —*

*Et dans l'heure opportune aux silences fragiles,  
quelque gentil mulot, déchiqueté sans hâte,  
meurt en froissant les solitudes délicates.*

\* \* \*

*Une lune hilarante et ronde comme un O,  
l'arôme du havane et le parfum d'un spasme,  
ta luxure échouée sur l'or de l'ottomane  
règnent sur mon désir couché comme un lion*

*Mais ta chair magnifique a d'impurs baillements  
sous la gaze qui flotte à ton ventre d'ivoire —  
ta sensualité m'exige dans ce soir  
capiteux par ton corps fol adorablement.*

*Je suis las et je hais (je hais) ta lèvre avide.  
Le stupre est aux aguets dans sa forme morbide.  
Ferme les yeux. Masque tes hanches. Je suis las.*

*Rejoins mon pauvre corps abimé dans l'alcove...  
Laisse de mes doigts couler dans ta crinière fauve :  
Je rêve d'étrangler doucement Dalila.*

René VERBOOM.

## Pochade

*Face aux carreaux ouverts sur un ciel de névroses,  
rectangulairement jaillit un fond d'ivoire  
devant quoi, pourpre morte où tressaillent des moires,  
croûlent les funérailles d'une botte de roses.*

*Un vase, courge bleue, a des rondeurs de seins  
habillés des splendeurs de toute hypotypose,  
et sur sa chair d'azur aux courbes grandioses  
s'égare l'ocellé d'un tissu byzantin.*

*Chatoiements d'agonie — automne — dernier espoir.  
Le fond s'affirme, exsangue, dans le jour qui recule.  
Les laques se confondent aux tons brisés du soir.*

*Mais la nuit a broyé soudain le crépuscule  
et l'ombre impérieuse qui dévore les choses  
ronge le vase clair et absorbe les roses.*

René VERBOOM,

## Veillée

Là-bas pareillement, ce soir, sur l'ardente Russie,  
La nuit déploie sa splendeur ;  
Mais combien les hommes y sont plus grands  
qu'ici !  
Sous le gouffre noir et profond des cieux,  
et sous les cohortes dansantes d'étoiles,  
Sous la grave nuit déployée,  
C'est une grande veillée.  
Une grande, une vibrante veillée, où passent,  
comme des coups d'ailes,  
Les souffles de justice et de liberté !  
Dans les rues, sur les places, au bord des  
fleuves, dans les champs,  
Leurs yeux fixes plongeant dans le divin  
mystère,  
On voit, comme des ombres, aller et venir,  
très vite,  
Les animés, les embrasés — les ressuscités !  
Et leur passage peuple la nuit.  
Peut-être aussi, quelque part,

Entre quatre murs soudain soulevés  
par un souffle d'éternité,  
Peut-être quelque part les entend-on parler,  
Ceux qui jetèrent l'appel,  
L'appel auguste et véhément et solennel,  
Répercuté par des millions de voix.  
Peut-être les entend-on, les voyants qui  
montrent la voie,  
Lénine l'inflexible, le maître invisible au  
puissant essor,  
Kolontaï la possédée,  
Lounatcharsky, l'intelligent au puissant  
essor,  
Trotzky, solidement enraciné dans l'âme  
séculaire des Révolutions,  
Et aussi les autres qui, de très loin,  
viennent donner la main  
aux grands révoltés,  
Martoff, Martinoff, Axelrod,  
Grands noms sonores de grands cœurs  
généreux !  
Peut-être parlent-ils, dans cette grande  
nuit de Rédemption !  
Quelle nuit, quelle belle nuit, là-bas ?

Une de ces nuits où le monde tragique  
est embrasé d'amour,  
Une de ces nuits où le renouveau est  
tout proche,  
Une nuit d'éternité,  
Comme la nuit de Bethléem, au fond  
des campagnes rêveuses.  
— Mais aussi une nuit de douleur,  
Une nuit où plus profonds jaillissent  
les pleurs,  
Une nuit où dans les cités  
Et dans les steppes perdues,  
On songe aux pauvres mains tendues,  
Aux mains implorantes et qui doutent, oui,  
qui doutent peut-être, —  
Des malheureux, des épouvantés, —  
Des combattants sur les champs d'agonie,  
des combattants de toutes les patries!  
Ils ont peur que le grand souffle rédempteur  
Enivre trop ses embrasés :  
Ils ont peur d'être abandonnés !  
— Mais non ! Mais non ! Ils sentent bien,  
il faut bien qu'ils sentent, ce soir,

Que la moisson d'espoir  
Se lève, et se rue en rafale, dans la  
splendeur et dans la gloire !  
Ils sentent bien que ce soir est un grand soir,  
Que ce soir est leur soir.  
— Nous dormons, nous dormons, ici, cette nuit...  
Mais là-bas, on songe à eux,  
Les douloureux !  
— Comme cette nuit doit être belle dans  
l'ardente Russie !  
En vérité,  
Cette nuit est une nuit d'éternité...  
Et ici, c'est la même nuit  
Qui déploie ses splendeurs...  
En vérité, en vérité, partout sur toute  
la terre,  
Cette nuit est une nuit d'éternité !

Jean de SAINT PRIX.

10 novembre 1917.

## **Jaurès**

### **I**

#### **Mort de Jaurès**

Son pur visage dans la blanche clarté  
quitta la voie misérable de l'erreur.  
Ils l'ont tué, l'esprit de la vérité,  
et la consolation des pauvres de Paris.

Lui toucha la balle qu'il appréhendait  
et flagellait pour son pays.  
Celui qui frayait une paix pour tous les hommes,  
s'affaissa sous le coup de la main d'un frère.

Dieu l'enleva avant la fin de ces temps,  
et le ravit au désespoir.  
Son œil bon aidait à préparer la voie.  
Il est proche de nous. Il nous ressuscitera.

### **II**

#### **Résurrection de Jaurès**

Femmes gémissantes en spasmes,  
enfants au cou de leur père;  
toujours roule le convoi

à travers les villes...  
Envoyez, esprits des morts,  
un signe de la détresse!  
Revenez à la troisième heure,  
quand vous quêtez le champ de bataille,  
pour éclairer, par miséricorde,  
pour répandre les couronnes de l'espoir.  
Aucun aide ne se dresse;  
Nul humain ne se plie à ses pieds,  
chargé de la faute de légions.  
Sur le marché des provinces,  
devant des inconscients, des illuminés  
ils attisent les flammes de la guerre éternelle.

Vers vous, qui planez là-haut,  
va le cri : secouez cette vie !  
Hors des tombes encombrées  
s'élève le blanc visage de l'apôtre.  
Ils le reconnaissent  
parmi l'assemblée ;  
de pauvres payans s'agenouillent et le prient.  
Soldats d'Europe ! Les églises dévastées  
ne sauvent jamais plus vos pays.  
Soldats d'Europe ! Citoyens d'Europe !

écoutez la voix, qui vous appelle des frères.  
Elle vient en flottant  
de mers chantantes,  
d'épaves des navires,  
rat et souris.  
Pour la dernière fois tonnent les canons.  
Fleurissent des citrons  
sur la rive du lac.  
Tumultuez, soldats! Courbez votre tête.  
Arrêtez, mines, le jour criminel.  
Vous, princes, de vos trônes  
descendez,  
pleurez à la colline des morts ;  
point la paix, la réconciliation.  
Mais toi, peuple puissant, humanité purifiée :  
banques d'or et biens de magnats  
t'échoient.  
Hors des casernes, des galères,  
deshérités, désillusionnés!  
la Terre s'étend devant vos pieds.  
En haut, amis! Hommes!

Walter HASENCLEVER.

(Traduit par C. P.)

# TRILOGIE

---

## Force

Au Poète R. VERBOOM.

*Hommes, j'ai entrevu dans ce soir funéraire  
Avec une âme saine et forte, le combat  
Que vous livrez du fond de vos cœurs nébulaires  
Pour abîmer les seuils vitaux de notre Foi.*

*J'ai entrevu que vous êtes l'écueil du Rêve  
Et de l'Illusion qui fécondent l'Élan,  
Hommes, et désormais mes larmes seront brèves,  
Je courberai vos fronts sous mes mondes géants*

*Car je suis sûr comme un farouche jeune dieu  
Et je hausse un grand cœur guerrier dans mon torse  
Je défie le ciel pour décupler ma force  
Et l'Idéal est là, je regarde et je veux.*

*Tout un songe fermente et m'exalte et m'enivre,  
Il se détend et sortira de son exil,  
Hommes, je veux combattre et vaincre; je veux vivre,  
Et j'ai jeté mes vers dans un moule viril.*

Paul WINDFOHR.

## Culte

*La vie s'érige en moi comme une apothéose  
Je la sens se détendre et bruire et se jeter  
Parmi le flamboiement viril de ses beautés  
Dans la lumière culminante et grandiose.*

*J'avive fauvement les brasiers de ma foi  
Déjà toute en vigueur par mes routes certaines  
Pour déceler malgré le tumulte et les haines  
Le mirage et la gloire et l'orgueil des pavois.*

*Je m<sup>e</sup> sens fort pour vaincre et mâle pour aimer  
Avec la somptueuse ivresse de mon âme  
Limpidement et par dessus tout la Beauté  
Large et pure et vibrant en moi comme une flamme.*

*Ainsi, j'irai tout droit vers les soleils levants  
Arracher au destin mes ciels qui l'irradient  
Pour régner grandement jusqu'aux confins des vies  
Avec la mâle ardeur de mes rêves fervents.*

Paul WINDFOHR.

## Apogée

*Voici, j'ai vu par l'entr'ouvert des destinées  
Le jour où siège le grand but de mes chemins,  
Et j'ai crié le vrai vers des sommets hautains  
Dans des élans de certitudes déployées.*

*J'ai dépassé les seuils d'éblouissants portiques  
Pour découvrir des ciels larges et vigoureux  
Et pour surgir avec mes forces véridiques  
Comme un homme qui pense et qui aime et qui veut.*

*Ma conscience a jugé le passé décisif  
Barré d'écueils formels, de douleurs favorables,  
Et tous mes lointains las de rester inplacables  
S'étonneront de voir mon but définitif.*

*Drapé dans ma fierté intransigeante et folle.  
J'ai agrandi mon âme assoiffée d'absolu  
Et je reviens plus fort du rêve où j'ai vaincu,  
Pour imposer à tous l'orgueil de mes Idôles.*

Paul WINDFOHR.

## Légende du Lierre

Au Poète Albert LEPAGE.

Entre nous, vieux frère, ce conte.

Il y avait jadis — en terre de France — un comté que Dieu favorisait, et qui se trouvait être gouverné par un seigneur humain et austère comme nous nous plaisons à nous les représenter, ces seigneurs là...

Il advint que ce seigneur eût un fils, fait à sa ressemblance, et qui eut nom : Guy.

Sa félicité, cette rarissime fleur, croissait volontairement de par les campagnes.

Le cœur du simple parlait à Dieu.

Et Dieu bénissait cette lèvre.

Guy eût quinze ans.

Mais il arriva qu'Aline en eût treize, par hasard.

Vous ne connaissez pas Aline ?

Aline est une petite fille blonde dont les yeux rendent jalouse la vierge de l'église romane.

Aline est belle. Elle sait du latin, et chante des motets le dimanche.

Aline aime Guy!...

Comme Aline et Guy n'ont plus de mère — et comme un bailli et un seigneur remplissent mal parfois le vide des foyers sans mère — Aline et Guy,

dis-je, se sont aimés, puisqu'ils avaient la même navrance et qu'à personne ils ne la savaient dire.

Le diacre parlait bien de Notre Mère à tous, mais celle-là était à tout le monde, et — franchement — ce n'était pas la même chose.

Aline et Guy allaient par les champs, lorsqu'il ne pleuvait pas.

Et lorsqu'il pleuvait, c'était la chasse au grillon, entre les pierres de la cheminée — chez le garde-forestier. Rien — Rien de plus.

Est-ce beau, vieux frère?...

Ce crépuscule là — je pense bien que nous étions en mal — ce crépuscule là — Guy courut au chemin de l'oraie, ce chemin qui les connaissait bien.

C'était un chemin royal que saluait l'épeautre et béni par le monastère qui frôlait sa lisière.

Oh! le beau soir...

Le soleil avait chauffé autant qu'il avait pu, tant bien que les fleurs en étaient saoules.

Il y avait des morceaux de lumière oubliés dans les frondaies...

Il y avait un air tiède qui devait assurément venir du paradis...

Il y avait par dessus tout un ciel... bien sur la chape que le plus saint des sanctifiés mettait aux messes angéliques.

Tu me souris, vieux frère?...

Mais oui, il y avait du bonheur dans le cœur de Guy.

On ne lui avait pas compté son bonheur; il ne savait pas même où le mettre.

Puis, la cloche un peu fêlée, dit qu'une heure est passée.

La chape est repliée et mise dans les armoires célestes.

La cloche redit encore.  
Elle divague, la campagne, on ne sait plus très bien ce qu'elle veut paraître.

La cloche... encore...

Il n'y a donc qu'elle qui soit exacte.

Guy pleure un peu.

C'est la nuit qui vient, la nuit et son manteau tout plein de noir.

Beaucoup de noir, avec du froid dedans.

Maintenant, Guy pleure beaucoup.

Le petit cœur de messire bat comme une horloge soudainement détraquée.

C'est qu'elle ne vient pas, Aline... Aline bonne et franche, qui montrait ses dents en disant... à demain...

La famine, la peste et la guerre auraient peut-être moins inquiété ce cœur là — et je ne doute pas qu'il eût fallu le compas du bon Dieu pour mesurer ce qu'il renfermait.

La cloche marmotte ses coups, d'heure en heure.

Guy n'écoute plus — mais il doit y en avoir beaucoup à présent.

Guy frissonne

De peur d'abord — parce qu'il s'est imaginé son Aline atteinte de tous les maux de notre triste terre; de froid ensuite...

Ce « Gay May » n'a de gai que ses ensoleillées extraordinaires, et se pare trop tôt de l'habit en fil d'or de l'été.

La nuit est venue — avec des étoiles glacées, et une lune qui tourne à contre-cœur dans le lait des nébuleuses...

Il les a peut-être comptées, les étoiles...

Guy pleure, de toute son âme, de toutes ses forces...

Il a ramené ses cheveux longs sur les oreilles, et sa mante trois fois autour de lui.

L'enclume des moines forgerons n'ennuye plus l'écho — c'est donc qu'il fait tard.

Et rien — et personne pour dire à l'enfant navré qu'il est une alcôve où le sommeil essuie les pleurs.

Cependant les pleurs — tant de pleurs — du pauvre ont arrosé la terre bénie du bon Dieu.

Et d'icelle monte à présent une plante aux feuilles petites et brunâtres, et toutes simples.

Guy laisse faire la plante qui lui grimpe autour des jambes...

La plante monte encore... et voila que le mésheureux se trouve être couvert d'un manteau touffu — plus chaud que les étoffes des Flandres — et qui tient bien chaud contre les rayons de la lune glaciale.

C'est un miracle, vieux frère; oui, un miracle...

Il y en a parfois... dans les contes.

Oui; je ne tire pas encore ma révérence :

Vêtu tel, Guy vit venir l'aurore sans que la froidure se fut permise de refaire connaissance avec lui.

Oh ! la bonté du bon manteau...

Les cloches sonnèrent matines — un peu partout.

Les moineaux se crièrent d'un arbre à l'autre le temps qu'il allait faire; et le comté — béni de Dieu — allait renaître à la lumière...

Or, Jésus passa par là...

Jésus était pensif — Jésus ne voyait pas les feuilles sèches du dernier automne qui voulait suivre sa robe

Néanmoins, il vit la tête rose de Guy émergeant du fouillis de la plante.

Qu'il était beau, Jésus !...

« Que fais-tu là ?... » dit-il d'une voix aussi douce qu'une viole de jambe et qui fit que les moineaux se turent...

Guy ne dit rien.

Et nous, vieux frère, qu'aurions nous répondu ?...

A la fin, tout drôle, le blondin dit :

« J'attends Aline... Elle ne vient pas...

» Et j'attendrai moult nuits... si tel y faut. »

Or, Jésus l'avait rencontrée, Aline...

Il l'avait rencontrée dans un nuage d'encens qui se rendait au ciel...

Car Aline était morte, à vêpres.

Et Jésus — le bon Jésus — dit

« Moi, je vais au paradis... »

Alors, la bonne plante qui tenait si chaud, tomba des membres de l'enfant...

Jésus le mit dans un plis de sa robe, et un bout de prière qui passait par là, les porta un peu plus haut que les nuages, au paradis. Au cours de route, Guy demanda craintivement :

« Au ciel est ce qu'il y fait froid... dis ?... »

Non seulement il n'y eut pas froid, le pauvre, mais il y rencontra Aline...

Aline avec une robe mauve et une auréole toute neuve...

Ils y sont toujours, heureux... comme on l'est au ciel...

Et tu sais aussi bien que moi qu'il est une plante qu'on appelle  
« *lierre* », et que nous aimons fort particulièrement.

Depuis qu'elle est sortie de terre, elle continue à couvrir tout ce  
qu'elle accroche, et c'est vraiment pour Jésus qu'elle se détacha un matin.

La bonne plantel...

Elle est fidèle...

Elle meurt très vieille et près de ce qu'elle aime.

On l'a voit — très souvent — aimer des tombes...

Car les tombes deviennent très vieilles, elles aussi...

Qu'en dis-tu, vieux frère...

Moi, je donnerais tout l'art, tout l'amour pour que Jésus me dise  
aussi quelque chose!...

Michel de GHELDERODE.

## *Bulletin Politique*

*Camarades ---*

*il y a de l'ouvrage.*

Il y a une démolition à parachever et — il y a à rebâtir !

La Belgique d'hier n'existe plus. Le « petit belge » doit se régénérer.

S'opposent à la séparation — tous les porteurs de traînes, flabellifères,  
pallacides —

tous ceux dont la responsabilité vis-à-vis du pays et du peuple impose  
leur présence ici-même, mais qui sont absents depuis trois ans et demi;

tous les parasites restés. D'eux l'humanité n'a rien à attendre. Si tous vinrent à disparaître, la face du monde n'en changerait pas et le pays n'y perdrait rien.

La Belgique d'hier était un ensemble :

1° de rentiers vivant d'un gros pour cent placé partout excepté dans le pays;

2° de ronds-de-cuir bourgeois de toute nuance, apparentés en droite ligne ou par services rendus à ces rentiers. Ceux-là faisant triompher partout l'incompétence; et

3° à la base, un prolétariat tenu en échec par des discordes secondaires habilement semées.

Le favoritisme stimula l'opportunisme et l'arrivisme. Ce fut le triomphe du jésuitisme.

Tout cela est à démolir définitivement. Déblayons l'emplacement. La question des langues, tolérée comme une distraction à l'inertie — est trop élémentaire, pour ne pas se solutionner par une simple opération. Divorçons, puisque nous ne nous sommes jamais entendus. On n'a qu'une vie à vivre, Vivons-la intensément, mais pas banalement. Que chaque fraction s'organise chez elle à sa façon.

Certains Flamands exigent une autonomie intégrale — un Etat indépendant. Comprenons ce langage — qui est, en effet, une méthode diplomatique périmée, et qui consiste à avancer le maximum pour en retirer une moyenne satisfaisante. La vraie solution du problème belge est une Fédération flamando-wallonne — telle que la Fédération suisse, ou le système fédéral qui unit la Hongrie à l'Autriche. En toute éventualité, il y a lieu de se prononcer afin de faire valoir comme fait accompli notre attitude devant la Conférence de la Paix.

Certes. Il y a des comptes à régler et cela précisément d'un côté en ce qui concerne le passé — soit le domicile commun; --- d'un autre côté en ce qui se rapporte à l'avenir.

La première question, pour moins intéressante qu'elle puisse être, --- cependant la plus brûlante --- est celle de Bruxelles.

Les Wallons regrettent un centre ! Mais quel centre ? --- Amphibie, baroque, hybride. Rappelez-vous ce que Baudelaire, mais surtout Octave Mirbeau en a dit ! Et puis, le Wallon n'a-t-il pas l'avantage de pouvoir édifier d'un bloc un milieu adéquat à son temps, à son tempérament ?

Le passé ? --- Le présent seul est vie. Entre l'avenir et le passé, il y a le désastre, l'écroulement effroyable qui s'accomplit encore journellement.

Les musées --- les œuvres d'art ? Mais les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du musée moderne peuvent être données, sans grand dommage à Marinetti.

Il est évident que les Flamands n'ont pas à oublier, si le reste se compense, qu'une grande partie de Bruxelles n'appartient pas à la ville, car purement et simplement à l'ancien Etat. Comme capitale, les Wallons y ont apporté le leur, et cette part leur revient de plein droit.

Un deuxième point et de plus d'importance encore, est l'exigence des Wallons de la frontière libre de tout droit de douane.

Le règlement de compte ne doit pas rester en suspens. Puisque les débats sont ouverts, il est logique qu'on aille jusqu'au bout.

Se laisser faire équivaut aux Wallons à un suicide. Ceux-ci ne peuvent se contenter des déchets de la cuisine. Alors qu'en Flandre l'enseignement supérieur forme les esprits, la Wallonie continue son chômage honteux, sans se soucier des forces intellectuelles perdues pour le peuple. Réouvrons l'Université de Liège encore cette année 1917-18.

Camarades --- Artistes de toutes nuances --- Jeunesse qui caressez un idéal --- l'ère des suiveurs est révolue. Dégourdissement --- Casaniers ! --- Mettons ensemble notre enthousiasme, notre effort. Ne laissons pas passer l'occasion en des mains bonnes-bourgeoises, ni avocassières. Soyons travailleurs comme nos mineurs, nos métallurgistes. Notre peuple nous apporte son industrie, donnons-lui une culture de valeur cosmopolite. Faisons de la Wallonie ce que la Belgique aurait dû réaliser --- un boulevard international, où toutes les races se croisent et se mesurent confraternellement dans le domaine intellectuel et artistique.

Constituons notre Gouvernement qui érigera et organisera l'Etat de Wallonie, non pas à l'instar de --- mais sur des bases nouvelles, en harmonie avec les exigences contemporaines du peuple et de la société des peuples. Surtout réduisons la bureaucratie ministérielle et *tutti quanti*. C'est là, en effet, que se nichent les eunuques arivistes.

Artistes --- j'inaugure ici la politique artistique. Le rentier a régné chez nous et son règne s'écroule dans le sang. Le cumul et l'usure bourgeois tiennent encore les rênes --- et des milliers se meurent pour quelques centaines, qui se chauffent le dos au feu et le ventre à table. Au nom de ces milliers --- je crie à Trotski, à Lénine --- Le peuple belge se rallie à la Jeune Russie et exige la paix !

L'humanité se confond dans le prolétariat. Artistes ! Vous aussi, vous êtes des prolétaires. Vous dites que l'art d'hier fut en décadence. Pourquoi pas ? Il est illogique d'exiger qu'une chose belle sorte de celui qui n'est pas beau lui-même. Car n'est il pas vrai que maint artiste --- poète, peintre, musicien, sculpteur, etc. --- s'identifiait à peu près au charlatan licencié ès-intrigues ! se confondait au bourgeois le plus répugnant.

L'art doit exalter la vie --- doit aider à vivre. A la société de demain,

qui se ressaisit aujourd'hui, nous sommes des éléments désirables, nécessaires. Par définition nous sommes ordre --- puisque l'œuvre d'art ne se réalise pas dans le désordre. C'est pourquoi il est de notre devoir de nous jeter au beau milieu de la révolution qui s'accomplit. Clément PANSAERS.

## Tablettes

— Aux cahiers suivants — collaboration de Paul Morisse, Albert Dauzat, Michel de Ghelderode, Paul Windfhor, Raoul Ravache, René Verboom, Gibet, P.-H. Jouve, Kurt Adler, Georges Duhamel, A. Flake, Marcel Martinet, H. Walden, Kurt Striepe, Einstein, etc. Planches de R.-M. Dubois, Wéry, Jos. Albert, Brusselmans, Guy Boscart, Derain, Kandinski, Picasso, Matisse, Kokosichka, Krasnobaïeff, etc.

— L'archaïsme du premier cahier de " Résurrection " a déconcerté certains lecteurs jusqu'au tragique. Eh! Tragi-Comédie! Déjà les amateurs de raretés se préparent à en faire la chasse.

— Ont collaboré à ce premier cahier : Jos. Albert, Guy Boscart, Roger Parent, Raoul Ravache, René Verboom, Ernst Stadler, Franz Werfel, Charles Vildrac, Clément Pansaers, P.-J. Jouve, Lucien Marié.

— Voulant rendre service à ses lecteurs " Résurrection " se charge de fournir au prix de librairie, les ouvrages, étrangers et belges, d'art et de littérature.

— Rédaction et Administration : Cl. Pansaers, chaussée de Bruxelles, La Hulpe.

Le Numéro : fr. 1.50.

Abonnement : 12 francs.  
Etranger : 15 francs.

# RÉSURRECTION

CAHIERS LITTÉRAIRES MENSUELS ILLUSTRÉS



*Ruines du Château féodal de Beersel.*

Paul KRASNOBAÏEFF.



## JANVIER

A MARGUERITE DETHIER.

*L'année nouvelle très doucement s'est avancée  
Sans une tâche et blanche de neige,  
Et mon âme s'est renouvelée,  
Vois-tu, pour mieux t'aimer.*

*L'année défunte, la pauvre année  
Avec tous les débris de nos vieilles tristesses,  
Avec tout le parfum de nos vieilles pensées  
S'en est allée.*

*Écoute : l'heure semble être agenouillée  
Dans le silence.  
Regarde : la neige descend  
Très doucement  
Comme une ferveur, comme une prière  
Elle descend du ciel  
Avec la pureté reposante des anges  
Très doucement et toute blanche*

*Et comme pour ensevelir  
L'année défunte, la pauvre année.*

*Mais tout est pur, mais tout est jeune autour de nous,  
L'année défunte s'en est allée [vois-tu?]  
Toute courbée,  
Emportant toute sa vieillesse au fond du souvenir;  
Et l'avenir  
Nous tend là-bas ses lèvres vierges.*

*L'année nouvelle très doucement s'est avancée,  
blanche de neige;  
Et mon âme renouvelée  
Pour mieux t'aimer,  
Est plus neuve et plus blanche  
Que cette année.*

Raoul RAVACHE.

## Captivité

*J'irai là-haut, dans ton repaire inexpugnable,  
La hampe au poing et l'orgueil à la hampe, là-haut,  
Vers la cime indomptée, pour conquérir d'assaut,  
O Vérité, l'éternité de tes deux yeux inaltérables.*

*Et je redescendrai, un soir, cerveau brisé,  
Car je n'aurai rien vu sur les sommets abrupts,  
Et je repartirai, vaincu, parmi les brutes,  
Clopin-clopant, avec mon rêve fracturé.*

*Pourtant, du fond du soir malade où l'énergie  
Trahit le muscle las et l'audace coupée,  
Captif entre mes murs sans flamme et sans trophée,  
J'hymnerai la Beauté tragique de la vie!*

René VERBOOM.

## Automne

Au peintre HECTOR LETELIER.

*L'amalgame héroïque, or et sang, dans les nues  
laque un couchant exaspéré sur l'horizon —  
et les allées, vers la forêt, sont des tronçons  
de ce couchant qui lutte, saigne — et se tue.*

*Un vent de pourpre crée, du sol aux cimes,  
de brefs éclairs d'automne mur dans les hétraies  
où les abois répercutés des haches et des cognées  
assaillent, au loin, les troncs frissonnants — qui s'abiment.*

*Agonie violente, étreintes rouges, nuages ivres,  
pâte d'éclats pétrie pour les apothéoses,  
l'automne s'est rué dans ce ciel grandiose  
avec tous les soleils qui veulent se survivre.*

*Mourant, le ciel échancre un cumulus amer  
et brise encor quelques rayons le long des pentes,  
au ras des terres, au ras des feuilles qui se lamentent —  
Crépuscule et lueurs nocturnes sur les fougères.*

*Et les sous-bois s'enfauvent et les ombres s'éveillent  
et les ombres qui portent les premières étoiles  
coagulent un soir puissamment automnal —  
un long soir raboté par le cri des corneilles.*

René VERBOOM.



# F E M M E

COMITRAGÉDIE

## La Rue

LA FILLE. — Petit ami.

L'HOMME EN HABIT. — Vous habitez ici ?

LA FILLE. — Que m'offrez-vous ?

L'HOMME EN HABIT. — Vous êtes très ardente.

LA FILLE. — La patronne m'a jeté à la porte. Je n'ai que le tricot sous le manteau.

L'HOMME EN HABIT. — Vous n'habitez pas ici ?

LA FILLE. — Tous les hommes me recueillent.

L'HOMME EN HABIT. — Vous êtes jeune fille.

LA FILLE. — Eté, petit ami. Présente moi une pomme.

L'HOMME EN HABIT. — Impossible, je n'en ai pas.

LA FILLE. — Pas même une pomme tu veux m'offrir ?

L'AMIE. — Déguerpis d'ici. La police te cherche.

LA FILLE. — On m'a volé mon manteau.

L'HOMME EN HABIT. — Je parlerai à la police

LA FILLE. — Ne t'occupe pas de lui. Pas même une pomme il veut m'offrir.

L'HOMME EN HABIT. — On ne peut désirer rien d'impossible.

L'AMIE. — Les hommes disent toujours cela, quand ils sont mariés.

L'HOMME EN HABIT. — Je ne suis pas marié.

LA FILLE. — Ne vous mariez pas.

L'AMIE. — L'agent gnette au coin.  
L'HOMME EN HABIT. — Je lui donnerai une couple de cigares.  
LA FILLE. — Et à moi, vous ne voulez pas m'offrir une pomme.  
LE BOURGEOIS, à la fenêtre. — Silence là en-bas!  
LA FILLE. — Je connais celui-là. Il donne toujours dix francs et s'en laisse dépenser sept.  
LA DAME RAT, à la fenêtre. — Incroyable! Pour cela on se retire dans une rue paisible.  
LA FILLE. — Mais déménagez.  
LE BOURGEOIS, à la fenêtre. — On ne peut même pas laisser la fenêtre ouverte.  
L'AMIE. — Etoupez-vous donc les oreilles.  
L'HOMME EN HABIT. — Mademoiselle!  
LA FILLE. — Viens! Laisse le professeur en plan.  
LA DAME RAT, à la fenêtre. — Procédé incroyable.  
LE BOURGEOIS, à la fenêtre. — Bonsoir. Madame Rat. Comment va le cœur.  
LA DAME RAT, à la fenêtre. — Je ne comprends pas.  
L'HOMME EN HABIT. — Puis-je m'entremettre.  
LE POLICIER. — Avez-vous vu une femme sans jupon?  
L'HOMME EN HABIT. — Il fait noir.  
LE POLICIER. — Voir dans l'obscurité, Monsier, est notre métier.  
L'HOMME EN HABIT. — Puis-je vous offrir un cigare?  
LE POLICIER. — C'est une pomme. Vous vous trompez.  
L'HOMME EN HABIT. — Je ne me suis pas trompé.  
LE BOURGEOIS, à la fenêtre. — Gardien, je ne comprends pas pourquoi vous n'empoignez pas l'homme.

LA DAME RAT, à la fenêtre. — Enfin, mon Moppel, que tu me reviens tout de même aussitôt.

LE POLICIER. — Les chiens doivent être tenus en laisse.

LE BOURGEOIS, à la fenêtre. — Une telle vie de chien. Je me plaindrai.

L'HOMME EN HABIT. — Je ne mange pas de fruits. Je ne comprends pas.

LE POLICIER. — Je prends la pomme pour mon petit. Et là-dessus donne le cigare.

*La lune luit un quart.*

LE POLICIER. — Celle-là aussi fait mince mine.

LA DAME RAT, à la fenêtre. — Moppel! Moppel!

L'HOMME EN HABIT. Conduisez-moi à la permanence. J'ai volé la robe.

*Les deux fenêtres se ferment bruyamment. Le chien aboie. La fille et l'amie sortent de la maison.*

L'AMIE. — L'homme en habit l'a amidonné.

LA FILLE. — Dommage. Maintenant la rue est vide.

L'AMIE. — Le vieux était hors de lui. Pourquoi ne voulais-tu pas l'accompagner?

LA FILLE. — Je ne supporte pas un doux Nicaise. Il me faut de l'amour.

L'AMIE. — Si l'on paie bien seulement. De moi, il ne voulait pas. Somme toute, il me faut une nouvelle robe.

LA FILLE. — Un manteau est plus pratique.

L'AMIE. — Le manteau de l'amour. A découvrir.

LA FILLE. — Asseyons-nous sur le perron jusqu'à ce que quelqu'un s'emmène.

L'AMIE. — Pas une nuit, tu peux rester seule.

LA FILLE. — Il vient toujours quelqu'un. Je m'asseye trop volontiers sur le perron. Rien qu'une pomme il faut à cela.

L'AMIE. — Un sofa est plus commode. Si non l'on s'ennuie. Sans cela personne ne vient.

LA FILLE. — Il vient toujours quelqu'un.

L'AMIE. — Bonne nuit.

LA FILLE. — Bonjour.

*La lune illumine la fille.*

LA FILLE. — Bonne lune tu vas si lentement.

LE CONCIERGE DE LA MAISON. — Eh vous, continuez doucement votre chemin!

LA FILLE. — Je ne vous asseyerai nullement un trou dans le perron.

LE CONCIERGE. — Pas de discussion.

LA FILLE. — Prenez-moi donc avec vous dans la chambre.

LE CONCIERGE. — Cela doit coûter combien?

LA FILLE. — Un si bel homme.

LE CONCIERGE. — Viens!

*La rue est vide.*

*L'homme en habit cherche dans l'obscurité, s'assied sur le perron.*

*La marchande de légumes passe.*

L'HOMME EN HABIT. — Pouvez-vous me vendre une robe.

LA MARCHANDE. — Un homme si correctement mis, fait de la farce si vulgaire. On lui jetterait des pommes pourries.

LA FILLE, à la fenêtre. — Eh jeune femme, passez donc une livre.

LE CONCIERGE, à la fenêtre. — Il fait chaud. En voilà encore un. Vous, continuez donc votre chemin.

*L'homme en habit se lève.*

LA FILLE, à la fenêtre. --- J'arrive. Bonne nuit Auguste et dors bien.

LA MARCHANDE. --- Je ne puis cependant pas planter ici mon ventre sur une perche pour cinquante centimes.

L'HOMME EN HABIT. --- Femme, voici.

LA MARCHANDE. --- Affaire pareille ne m'est jamais arrivée. Un homme chic, comme voici, envoie sa femme trimer.

*La porte de la maison se ferme derrière la fille.*

*La marchande de légumes tourne le coin.*

LA FILLE. --- Ç'a duré longtemps?

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends. Voici les pommes.

LA FILLE. --- Tous m'attendent. Que faire de ces bêtes pommes? Viens, assieds-toi près de moi.

L'HOMME EN HABIT. --- On l'a défendu.

LA FILLE. --- Auguste le permet. Tout m'est permis. Habites-tu loin d'ici?

L'HOMME EN HABIT. --- Je veux vous épouser.

LA FILLE. --- Beaucoup d'hommes m'attendent.

L'HOMME EN HABIT. --- Je veux m'asseoir près de votre lit.

LA FILLE. --- Cela m'est trop ennuyeux. Sans cela, pas un jour, je sais où mon lit se trouve la nuit.

L'HOMME EN HABIT. --- Je vous ai menti. J'avais une pomme en poche et je l'ai refusée.

LA FILLE. --- Que raisonnez-vous toujours de pommes. Venez à la maison.

L'HOMME EN HABIT. --- A la maison

LA FILLE. --- A votre maison. Ou voulons-nous rester assis, toute la nuit, au perron. Non, j'ai oublié mon manteau et Auguste dort, bien sûr.

*L'homme en habit ôte son habit.*

LA FILLE. --- Non, comme vous avez l'air comique en bras de chemise. Et vous portez des poignets en caoutchouc.

L'HOMME SANS HABIT. --- Que comprenez-vous par poignet?

LA FILLE. --- Viens petit. Je t'apporterai la vie galante. Pourquoi te tires-tu l'habit, l'as-tu déjà trop chaud.

L'HOMME SANS HABIT. --- L'habit vous couvrira à la place de votre manteau.  
LA FILLE. --- Mes jambes peuvent se voir, mais pas vos poignets. Viens, petit Christ. Habites-tu loin ?  
L'HOMME EN HABIT. --- Je demeure au bout de la rue, dans les champs.  
LA FILLE. --- Peut-on, chez toi, voir le soleil se lever ! Ce serait charmant. Depuis longtemps, j'ai cela à mon programme.  
L'HOMME SANS HABIT. --- Je serai le gardien de votre sommeil.  
LA FILLE. --- Je ne dors pas avant le lever du soleil. Pour le reste, il ne me faut pas de gardien.  
LE POLICIER. --- Voilà que nous tenons la personne. Quoi et vous l'avez déjà épluchée jusque sur la jupe.  
LA FILLE. --- Mais petit gardien, le petit Christ se gêne cependant de moi.  
LE POLICIER. --- Suivez, librement.  
LA FILLE. -- Demeures-tu loin ?  
LE POLICIER. --- Pas de malice en service.  
LA FILLE. --- Mais tire ton service Tu as de si jolies moustaches. Elles doivent se laisser embrasser délicieusement. Sois gentil, Guillaume.  
LE POLICIER. --- D'où connaissez-vous mon prénom ?  
LA FILLE. --- Ne connaît-on donc pas le quartier entier le beau Guillaume. Et sois gentil maintenant. Et prends-moi avec toi. Je suis très fatiguée.  
LE POLICIER. --- Trois heures. A l'instant même mon camarade commence la ronde. Je n'ai plus rien à voir.  
LA FILLE. --- Regarde-moi, Guillaume, ne suis-je pas jolie et gentille ?  
LE POLICIER. --- Il ne faut pas croire, Monsieur, Monsieur le professeur, que je suis immoral. Je suis toujours correct en service.  
LA FILLE. --- Maintenant en tout cas, son heure a sonné.

LE POLICIER. --- Le Monsieur veut cependant t'accompagner.

LA FILLE. --- Le Monsieur attend. N'est-ce pas ? Ou va toujours déjà aux champs. Guillaume a le service si dur. Tous les hommes doivent être gais. Tu es habitué d'attendre.

L'HOMME SANS HABIT. --- Où attendrai-je ?

LA FILLE. --- Assieds-toi sur ce perron. Auguste le permet. Avant que tu te sois mis l'habit, je suis de retour.

L'HOMME, l'habit à la main. --- Vous vous refroidirez dans l'air matinal.

LA FILLE. --- Ne perds pas le poignet. J'arrive de suite. Viens, Guillaume.

LE POLICIER. --- Rien de mauvaise part, Monsieur le professeur. Tonnerre, voilà qu'arrive le camarade.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Bonjour, camarade. Bon air frais.

LE POLICIER. --- Je dois reconduire cette personne et alors au lit.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Que s'est-il passé ?

LE POLICIER. --- Manifestation immorale.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Personne appétissante. On pourrait fermer un œil.

LA FILLE. --- N'est-ce pas, Monsieur le sergent. Et je lui ferme l'autre.

LE POLICIER. --- Venez, Mademoiselle.

*Le ciel cligne.*

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Eh bien, bonhomme, entrepris quelque chose ? Qu'attendez-vous alors ?

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends mon épouse.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Celle-là est sûr dans la nuit nuptiale.

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Vous attendez déjà longtemps ainsi ?

L'HOMME EN HABIT. --- Toute ma vie.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Un peu trop tôt fiancé, mon cher. Est-elle dans cette maison.

L'HOMME EN HABIT. - - J'attends.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Vous paraissez aussi être un solide végétarien. Avec cela vous-êtes tout correctement habillé. Qui pourriez-vous bien être, si l'on peut demander ?

L'HOMME EN HABIT. --- Botaniste.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Ainsi vous collez des fleurs sur du papier. Charmante occupation. Moi aussi, j'ai aimé faire cela, à l'école. Et cela rapporte quelque chose, si l'on peut demander ?

L'HOMME EN HABIT. --- Je ne suis pas tout-à-fait dépendant.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Ainsi, je préférerais également coller des fleurs. Mais que faites-vous alors ici, la nuit à la rue ? Vous ne vous méprendriez toutefois pas à des fleurs étrangères ?

L'HOMME EN HABIT. --- Je ne me suis pas mépris.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- En réalité, cela ne me regarde pas, mais à votre place, j'irais plutôt aux champs.

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Où avez-vous alors le tambour ?

*La porte de la maison s'ouvre.*

LE CONCIERGE, en bras de chemise. --- Bonjour, Monsieur le sergent. Bon air frais. Eh bien, vous attendez toujours. Votre petite est bien longtemps partie.

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends.

LE CONCIERGE. --- La petite a oublié son manteau. Attendez, vous pouvez le lui emporter.

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Vous semblez vous être collé à une plante extraordinaire. A vrai dire, cela ne me regarde pas, mais en botaniste, je tiendrais d'avantage à l'ordre.

LE CONCIERGE, à la porte. --- Voici la loque. Vous n'attrapez pas mal.

L'HOMME EN HABIT. --- Je vous remercie au nom de la dame.

LE CONCIERGE. --- Monsieur le sergent, buvons une chopine matinale.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Accepté, peut-être que Monsieur le botaniste se joint à nous ?

L'HOMME EN HABIT. --- J'attends.

*La porte de la maison se ferme.*

*Le soleil cligne.*

LA FILLE, descend de voiture. --- Sage ainsi, que tu as attendu si longtemps. A dire vrai, le soleil n'est pas encore levé. Monte.

L'HOMME EN HABIT. --- Voici le manteau.

LA FILLE. -- Je n'aurais jamais soupçonné qu'un monsieur chic comme toi, eut des relations avec Auguste.

L'HOMME EN HABIT. --- Je souffre pour vous, Mademoiselle.

LA FILLE. --- Pas de farce, monte.

*La porte de la maison s'ouvre.*

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Eh quoi maintenant ?

LA FILLE. --- Guillaume a fermé les deux yeux. Non, comme il est charmant, cet Auguste, en bras de chemise.

LE CONCIERGE. --- Tu me connaîtras seulement en habit. En manchettes.

LA FILLE. --- L'habit est assis, mais dedans. Au revoir.

*La voiture roule.*

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Ainsi n'aura-t-il pas attendu en vain. Et Guillaume. Toujours, il a le fil numéro. Je n'ai qu'à me laisser dire la rue.

LE BOURGEOIS, dans la porte. --- Bonjour.

LE CONCIERGE. --- Bonjour, Monsieur le Directeur. De nouveau à la cure, Monsieur le Directeur.

LE BOURGEOIS. --- La source ne travaille que le matin. Somme toute, portier, cette nuit, il y eut un vacarme à la rue, comme il ne convient pas à une rue convenable. Pas une seule fois, on arrive à dormir la fenêtre ouverte. J'avertirai la police de cette situation.

LE CONCIERGE. -- Je n'ai rien entendu, Et ici, Monsieur, le sergent.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Moi, quant à ma personne, je n'ai rien appris. Et puisqu'ici personne ne s'en plaint.

LA DAME RAT, à la porte. --- Moppel, Moppel !

LE BOURGEOIS, traverse la chaussée. --- Bonjour, Madame Rat. Que fait le cœur ?

LA DAME RAT. --- Bonjour, Monsieur le Directeur. Moppel, Moppel ! Comme les chiens peuvent rendre la vie de quelqu'un amère.

LE BOURGEOIS. --- C'est une vie de chien. Ce vacarme la nuit passée et mon cœur.

LA DAME RAT. --- Que vouliez-vous dire cette nuit ?

LE BOURGEOIS. --- Oui, pensez seulement, Madame Rat, ce portier a l'audace d'affirmer.

*Ils tournent ensemble le coin.*

LE CONCIERGE. --- Comme ces deux se rendent importants et avec cela il ne s'agit que de cure sans voyage.

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- De l'eau au matin ! Je préférerais devenir botaniste.

LE CONCIERGE. --- Qu'est-ce là, Monsieur le sergent ?

LE 2<sup>e</sup> POLICIER. --- Quand on se colle à des fleurs, non-coller des fleurs.

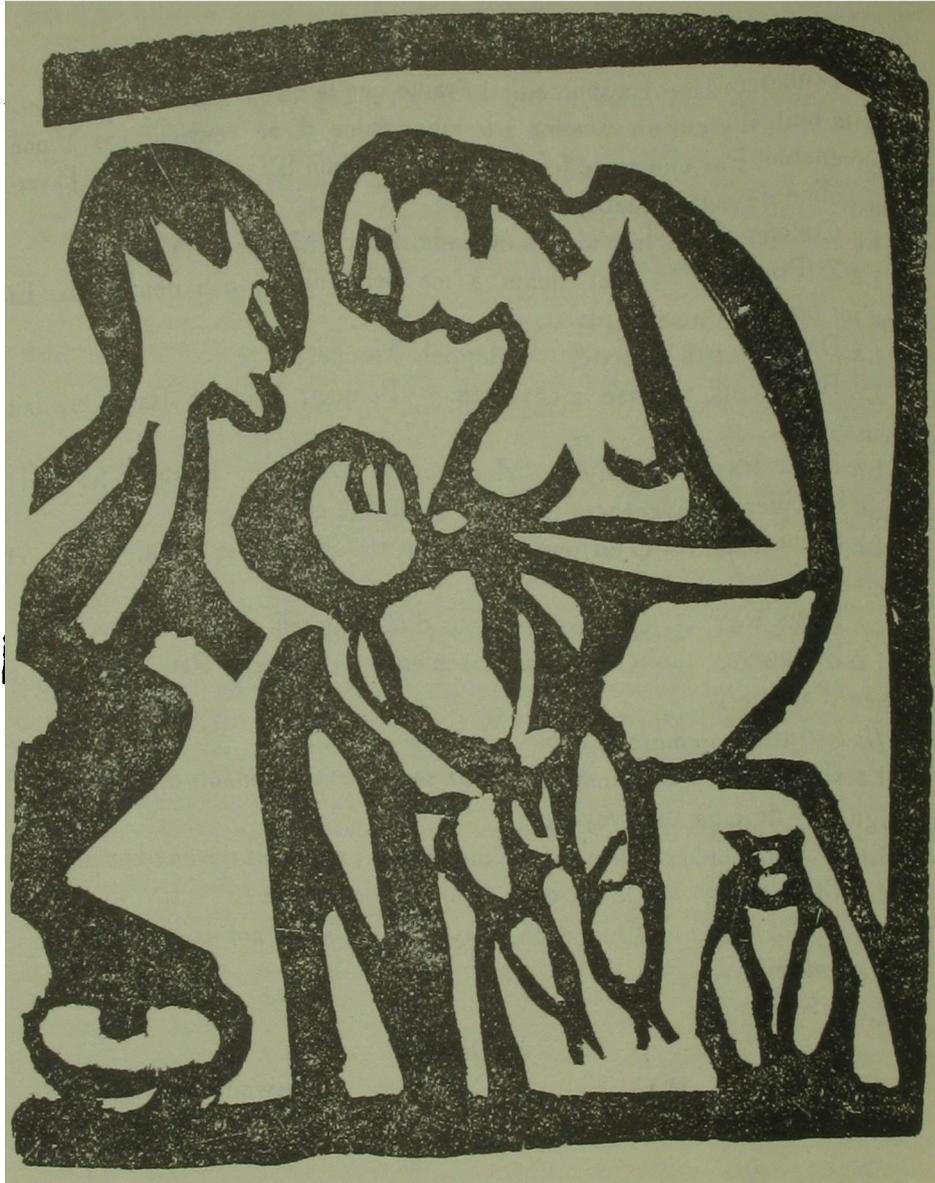
*Le concierge rit.*

*Le soleil rit.*

RIDEAU

(Traduit par C. P.)

Herwarth WALDEN



GUY BOSCAR

## Méditations de Carême

A ALBERIC THÉVENET.

### II

#### Amnistie

Le soleil déambule dans l'allée  
    décrivant des parenthèses,  
Les arbres — d'une lumière automnale —  
    illuminent la chaussée  
    d'anecdotes aurorales.

La forêt est un sanctuaire :  
L'abruti se débanalise.  
La fauvette — sauvée de la cage — se décrétinise.  
La veulerie, à chaque pas, achoppe la vérité.  
— Un chevreuil, le troisième, brame.

Des préférences bizarres pirouettent dans l'espace,  
    en contorsions décoratives  
    s'accrochent aux similitudes sympathiques,  
Des surprises voltigent autour de troublants rapports.  
Eh! la cécité des yeux qui voient...  
    décalquer — de la vraisemblance —  
    la musculature morcellée...  
La rouille ronge les rayons de miel fendus  
    et sublimés.  
L'irréductible dissèque de vieilles vertus  
    de primauté.



Chaque promeneur solitaire  
  cache un mort en lui.  
Derrière les vitrines des officines  
          les apothicaires moisissent  
  en des odeurs d'iode et de camphre.  
Au carrefour les réverbères décorent  
  de points d'interrogations hilarants  
  les mortuaires, déambulant.  
Eh! la vie exsangue...  
Des mains comptent dans les poches  
  le prix d'un délasserment.  
Aux « Entrée de l'Hôtel » — sortent des poudres de rizées  
          pesant à la sacoche — de leur corps, le rendement.  
— Par hausses et par baisses  
  la rente doit paraître —  
Eh! la vie volatile...  
La ville se défait.  
Le carrefour cesse d'être  
          en un frémissement des façades  
          — qui meurent où les rues cessent —  
  
Une fourrure, aux relents de naphthaline,  
          s'hypnotise à l'entrée d'un cinéma :  
— Sur le rythme de ritournelles  
          mêle sa vie, confusément, à l'anecdote sur l'affiche,  
          aux vies à l'intérieur de la salle  
          qui s'essoufflent devant le trompe l'œil. —

Un poète d'anti-chambre  
Eh! le retardataire...  
— de tous ses nerfs disloqué —  
se traîne, désabusé,  
— portant sous le bras le poids  
de ses rêves rudimentaires.

Bruits de bouilloires, qui bouillent  
Bruits de machines à coudre  
cousant le trousseau d'espoirs,  
qui s'égouttent — goutte à goutte  
dans le brouillard, qui s'essaime.  
— Le bourdonnement féconde par bourgeonnement.

Bruissement de l'après-minuit...  
A la forêt, l'on cause.  
Les bras dans les bras étendus,  
les arbres s'embrassent :  
L'on donne le baiser de paix hiératique  
sur chaque épaule, révérencieusement.  
Un troupeau de moutons glisse par la chaussée  
au frôlement de laine, taciturnes;  
ils acquiescent de la tête au silence sonore de la nuit.

La brume habille le matin.  
— Il pleut des vœux de chasteté suspendus.  
Les veuves volontaires évaluent leur nubilité.  
« Les arbres fument une pipe »  
— dit le colloqué à ses gardes —  
« Donnez-moi mon narghileh. »

L'orchestre de la forêt déchaîne  
la polyphonie concentrique.  
Les corbeaux, sur le vent  
— qui tourbillonne en ellipse  
dans l'espace quadrangulaire —  
tangent un tango languissant  
— que les feuilles mortes applaudissent.  
Quadrille au-dessus de l'étang :  
les anguilles serpentent en l'air,  
les corbeaux louvoient sous l'eau.

Le dément se promène à l'allée.  
— Le communiste devient arriviste —  
Jouent à l'orfèvre — les frênes.  
La chèvre esquisse des entrechats  
en une féerie d'opales, de rubis, d'émeraudes.  
Les saints effeuillent leurs liasses de banknotes filigranées.  
Les saintes brisent les cordes de leurs colliers.  
— Or en feuilles, or en gerbes —  
L'affamé oublie son ventre  
au froufrou fantasmagorique  
ce jour de tous les saints...

Une volupté caresse chaque pierre :  
la borne sait ce qui est ignoré !  
Les pieds se révoltent dans leur chaussure usée ;  
l'estomac se dilate au son sans beurre ;  
les dents se carient de famine...

Eh! les poules, qui picotent les cailloux...  
 Le brouillard est niellé de vanesses, de piérides,  
 — il pleut des lépidoptères diurnes et nocturnes —  
     Or en feuilles, or en barres!  
 Le porcher chante abondance  
     en remplissant ses sacs d'or.  
 Eh! les feuilles roussies, qui gémissent  
     le soir des trépassés...  
 Le dos au feu, au déclin du jour de tous les saints,  
     le chat ronronne l'office des morts...  
 . . . . .  
 Toujours la pluie des feuilles mortes à l'allée...  
 — Des mausolées s'enchevêtrent dans le soir —  
 Ma demeure est à la porte d'un cimetière :  
 Me voilà gardien des morts.  
 Les âmes grésillent.  
 — Vous frissonnez — mes frères —  
 Entrez, le feu brûle,  
     et je dis l'après-soupe.  
 Déjà, un après-midi,  
     le matin est entré chez moi..  
 Entrez — La nuit débanalise le jour.  
     La probité s'aoûte.  
     L'heur amnistie le malheur.  
 Voici un alcarraza  
 — Parlons vin et pain blanc;  
 oui. Le matin est entré chez moi.

Il est entré par la femme.  
— Femme, toi, la porte d'entrée.  
Maintenant, dans la maison,  
je marche vers le soir.  
— Le nouveau-né et le vieillard se ressemblent  
aux rides et au rire —  
Vous êtes la nuit — mes frères,  
quoique la nuit forcée par l'orage.  
Et je marche vers le soir.  
Mais le matin est là — le soir —  
qui rit et gesticule...

Eh ! les coupoles effondrées —  
reste une architecture de squelettes.  
— Les taupiers, en grève, moissonnent sous les chênes.  
Les lombrics sont attablés au festin —  
Le vent, dans les troncs aphyllés,  
épèle le mot — phosphore —  
— Phosphore aux encéphales ! —  
Salut ! mes frères morts,  
L'ordre humain délabré,  
laisse apparaître l'ordre de la Terre.  
Eh ! les bâtisseurs de systèmes parasitiques...  
Un héron, pratiquant la peinture  
voit l'homme quantité négligeable.  
En vous, mes frères morts,  
l'évolution touche, par la tangente,  
— organiquement — l'état de rotation...

Le nourrisson joue au hochet  
— en gestes spontanés.  
Joue! Matin du monde —  
Tu sais ce qui est ignoré.  
Amnistie générale!  
Ils sont, tous, irresponsables.  
Crie! — Gesticule! —  
Amnistie l'humanité.  
Voici la paix du monde!

### III

#### Epilogue

Bâtitteur de systèmes idéologiques, que l'évolution condamne, que le temps use — le civilisé craint l'anarchie.

— Précision impossible : la multiplicité des significations d'un mot...  
Mathématique ? A l'atelier de l'horloger, les pendules ne comptent plus le temps : la mécanique bat en brèches le système mathématique. Et — le philosophe aime la confusion : deux plus deux font... une quantité indéfinissable —  
+ qualité.

La planète, terre, vis-à-vis de chaque corps organisé et en particulier du vertébré primate, est anarchie — dans la variété et la multiplicité.

L'homme — le civilisé — prétend ordonner le monde qui, anarchique, est encore ordre : et l'homme produit désordre.

La lune, évoluant autour de la terre, est capable d'embrasser d'un coup d'œil cet ordre anarchique.

L'abstraction - civilisation — rendue tangible, est un polypier — les poulpes se développant par bourgeonnement : entraves, cahiers de charge.

L'ordre humain est un nivellement, une réduction à l'unité au moyen d'un dénominateur commun : Infinitésimal, inconnu, il est arbitraire. Spéculation — dit la sagesse : verbe grotesque, accusant son impuissance.

Christ restera longtemps encore un type admirable : il annonce sa naissance : — Paix à la bonne volonté. A peu près tous les philosophes l'ont plagié et sont partis de Bethléem.

Les ordres humains se succèdent : on appelle cela — évolution des systèmes. Les systèmes réagissent aux systèmes. Dans ces successions, il y a des relâches. Entre deux systèmes — décadence n'a aucun sens — l'instinct prend le dessus et la raison, aussitôt, le dompte, le bride.

Homme --- arbre --- poisson --- oiseau : nature. L'homme toujours regarde la nature comme s'il n'en fait pas partie. Disant nature, il parle de quelque chose en dehors et en-dessous de lui.

La succession générique est naturelle. L'évolution est de création humaine. Ce n'est pas un avancement, car une autre façon de voir, une autre nécessité à satisfaire. La nécessité appelle la satisfaction.

--- La civilisation est un champ de course. --- La satisfaction est aux deux extrémités de la piste. Le nègre vaut de loin le civilisé arriéré devant l'obstacle sur la route. Au départ règne l'Insouciance --- qui, par essence, est jouissance. Sur la piste, la satisfaction réside dans la réalisation des exigences --- des obstacles --- turf. La civilisation n'est désirable qu'en tant que sport : art, politique comme le reste.

Aussitôt que l'homme désira se survivre --- le côté sportif a fait place à l'intolérable. En matière de jeu, chacun jouait pour lui-même, jouait avec son semblable, sans s'occuper du joueur, qui prendrait sa place. Au successeur la

faculté de discuter l'enjeu et les lois. Et voilà que le prédécesseur, avant d'abandonner, pose des exigences au remplaçant : Atavismes, épuisement.

L'homme est une erreur volontaire devant lui-même : mensonge — en ce qu'il veut paraître : satisfaction factice — au détriment de son semblable. Jouer pour soi-même, dans le sens primitif précité, n'est pas l'égoïsme. La satisfaction factice est égoïsme exécration : pitié — encore faut-il le martyr apparent, pas en apparence.

L'imbécile --- coolie, paria --- l'éternel civilisé arriéré devient l'obstacle sur la piste --- est un enfant --- tout civilisé naît nègre --- qui vend malice. Il ignore la satisfaction. --- La vie est codifiée d'après un système décimal à double unité : négative et positive : drame, comédie. (En réalité, rien n'est plus comique que le tragique et vice versa : les deux états se confondent). --- Enfant, la joie du paria ne dépasse pas le rire, sa tristesse pas les pleurs. Sa joie, comme tout le reste, est organique, simplement. Il veut une sonnette à sa maison : une. Il est, en tout, unilatéralement simple. Son maître a deux sonneries : service, salon et le reste. Il est, celui-ci, bilatéralement double. Antinomie étrange : le paria -- l'organique --- se nourrit de chimères, alors que tout est réalité chez son maître. Il adore les poètes qui exaltent la beauté de sa misère. Son Baedeker ouvert, il fait des voyages sur une carte de géographie. Son habitation se trouve dans l'alignement : l'air et la lumière lui viennent d'un côté. L'habitable de son maître est bâti en retraite --- exposé aux quatre vents : en tout, celui-ci tend aux quatre points cardinaux.

Aux nécessités l'homme s'épuise. Toujours la même chose perd sa valeur évocative, devient banale. La satisfaction n'est plus réalisable. La vue s'affaiblit, s'aveugle. L'ouïe s'abrutit. Faiblesse de tous les sens. Le mot propre s'use : périphrase, hyperbole --- la tour de Babel, la confusion.

L'évolution spéculé sur les nerfs, olfactif, auditif, visuel et autres ; Résultat : raffinement, donnant en dernière instance : abrutissement.

Tout se tient dans la civilisation : l'industrie, le commerce et le reste.

L'automobilisme, l'électricité, la radiotélégraphie --- l'aéroplane, le sous-marin influencent le roman, la musique, l'architecture --- tous les arts. Il n'y a aucune apathie entre ces ordres divergeants.

Une autre façon de vivre --- exige une autre façon de voir : --- Aux bruits modernes, l'oreille exige une autre musique : Les bruitistes ne sont nullement des farceurs. ---

Les nécessités présentées par ces ordres, que les générations établissent --- imposent la recherche d'autres ordres.

Entre l'ordre humain et l'ordre du monde, il y a force attractive --- et toujours existe la tendance, latente, organiquement --- vers l'ordre de la terre, qui est la rotation : -- décomposition.

L'évolution tend vers la rotation et touche celle-ci par la tangente au relâchement : --- la décomposition --- où l'homme noue de nouvelles nécessités.

L'anarchie --- décomposition humaine --- se rapproche, en dernière instance, le plus près de l'état de rotation : --- le nègre --- l'insouciant.

Ici toutefois surgit le conflit étrange entre l'ordre anarchique de la terre et l'anarchie humaine. Antinomie merveilleuse, source de l'utopie : Comme, de la terre, la force rotative augmente vers les pôles, ainsi sa force de décomposition. Mais voilà déséquilibre : --- L'homme s'habillant de civilisation --- artifice --- quitta la sphère naturelle d'équilibre --- les tropiques : où, seul, l'utopie se confond avec la réalité. --- En dehors de ces zones neutres, l'anarchie du civilisé reste un ordre de civilisation artificielle.

On ignore l'ordre de la terre. Et en art on l'a toujours copié : copie de l'ordre partiel --- apparent : La perspective est apparence. Il n'y a pas qu'une perspective. L'Orient en connut une autre. Le peintre copie l'arbre; le sculpteur le cheval. L'artiste s'effarouche = " je crée. "

Création imitative. Arts imitatifs. L'architecture, la musique n'imitent rien --- dit le philosophe. La peinture, la sculpture, comme la poésie, peuvent ne pas davantage imiter. Imiter signifie ici -- transposer en mots : Dans le tableau, on lit : --- arbres, horizons = paysage. --- Citrons, nappe, table = nature-morte. Nuances. Anatomie, myologie : apparences. Je me crée un cheval : il n'a pas quatre pattes, implantées deux devant, deux derrière ; il n'a pas les muscles là, où je me rappelle les avoir vus. Mon cheval est unique. Si je veux que mon image évoque en d'autres entendements l'idée --- cheval --- je donnerai quelque élément propre au cheval : le crâne.

Ainsi je crée un monde nouveau, plus du tout transposable en mots : peinture pas plus imitative que la musique. Les mots sont inutiles à l'image picturale.

Le voyageur en aéroplane, en submersible, même en automobile à une vitesse vertigineuse, voit autre chose que la nature : des images intransportables en substantifs. Il a une sensation de l'image : la sensation suffit comme l'image se suffit = Expressionnisme, simultanésisme, futurisme, orphisme, éternisme = étiquettes.

La vitesse produit le même résultat sur la poésie. Les idées, les sensations se succèdent, se bousculent violemment, se mutilent. Ces mutilations forment les éléments d'idées, de sensations toutes neuves. Le cuisinier, le chimiste, le charcutier produisent, au moyen d'éléments simples, de nouveau corps composés. Les corps nouveaux du poète sont simples

Il n'y a qu'en art que l'évolution est combattue.

(-- Qui sait si le premier mécène de l'impressionisme ne fut pas automobiliste! ---) Sans importance encore. La vitesse --- lenteur = anarchie, = nègre, = far niente --- la vitesse imposa l'empire de la spécialisation.

Le spécialiste és-arts --- dilettante, historien --- est le plus grand crétin

parmi les spécialistes --- parce que l'art est le résultat de tout le reste. En science, on ne condamne jamais une innovation. En art bien, toujours. Parce que le domaine de la sensation et de l'idée --- et les sens, affaiblis, n'ont pas assez d'acuité de perception. Quant à formuler le critérium, il ne s'agit pas d'une équation --- car on se base sur l'habitude. Cependant que dire *habitude spécifique* affaiblissement --- diminution d'effort. La compréhension de l'art exige un effort pareil à celui exigé à la solution d'une équation inconnue. --- Sport --- L'habitude entraîne mouvement homogène, école, mode, impersonnalité. L'éducation de l'humanité civilisée vise à l'impersonnalité. Tout humain porte un génie en lui. Il s'agit de labourer son propre champ. Ce qui n'est pas fait. Toute biographie montre comment, d'une parfaite nullité, grandit, patiemment, un génie. Le nouveau-né voit autre chose encore que le simultanériste. Poussé par les ambiances, l'auto-suggestion, avec le premier raisonnement, commence l'autodestruction : désir d'être grand --- de faire comme ses semblables. Destruction en soi, en un combat réitéré, jour à jour, renouvelé et fortifié jusqu'à ce qu'on parvienne à se hisser au niveau des autres. S'aperçoit-on du résultat à rebours, la vie est trop avancée à démolir complètement l'habitude. La généralité ne s'en aperçoit jamais. Et les atavismes séculaires s'enracinent.

(L'anarchie --- la décomposition --- est avantageuse même aux sportsmen de la vie : renouvellement des sens --- vue, ouïe, toucher, goût --- le reste suit : concepts, volitions --- impressions, expressions.)

De là --- des atavismes --- des combats de plusieurs siècles : races --- de plusieurs générations : le vers libre.

Il y a deux façons de communiquer une sensation : --- par l'idée --- par les vocables. --- La sensation, découlant de la succession des idées, se produit dans le cerveau et se communique par des commotions cérébrales --- les vocables, par la sonorité, agissent organiquement. Qui emploie la première peut tirer en même temps profit de la seconde --- dispose par conséquent d'un double clavier.

Le rythme cesse avec --- car couvre la sensation. A une autre sensation correspond un autre rythme.

Un art issu de la succession rapide des idées ou concepts, procédant par amputation, pour extraire des idées neuves, aboutit fatalement à un rythme tout nouveau, ignoré du vers mesuré.

Il ne s'agit pas en l'occurrence de condamner une expression quelconque : --- Plaidoyer pour l'innovation et condamnation de ceux qui condamnent.

La vitesse de vivre de la civilisation impose les successions rapides des systèmes.

L'anarchie condamne cette vitesse. Aucune crainte du mot. Il est inoffensif. L'individu est irresponsable --- mêmes les doctrines --- puisqu'elles sont appelées à disparaître.

La volonté seule est en cause --- négativement --- atavisme --- Elle doit se replier sur elle-même et réagir, activement et positivement.

La volonté est individuelle et collective.

La volonté de la terre, parcourant un orbite en cercle --- la volonté individuelle --- même la collection --- fait son parcours en ellipse. Opération géométrique : réduction de l'ellipse en un cercle équivalent. Les cercles --- volontés humaines --- sont concentriques : chaque individu a le sien, concentrique aux autres et à celui de la terre. Phénomène étrange, que les philosophes oublient : La volonté de la pierre dans la chaussée domine le marcheur, la charrette, l'automobile. La volonté de tel village est celle de la vache --- caractère, dit on. --- Le curé, le maître d'école, le maire, les paysannes comme les vachers sont guidés par cette volonté, = la vache gouverne le village, les étables, les champs, la cuisine et la table. La volonté d'une ville est composite --- collective. --- Au faubourg populaire à maisons de rapport, l'étage promène sa volonté. La volonté humaine, à un moment donné, fait place à la volonté de la chose; --- Civilisation contemporaine = bielle, engrenage.

Chez moi, le nouveau-né promène sa petite volonté dans la maison de son père! --- Que faire? --- Eh - - le civilisé prend tout au tragique : Tragédie bourrée de farces bouffes = l'art est une valeur en Bourse : le cours détermine le degré des génies. Sceptique? --- La vie est, essentiellement, la plus délicieuse comédie imaginable : jusqu'au delà du rire, où la joie, en un spasme, râle. . Eh! Voilà Arlequin, à lui le dernier mot : --- Le pivot de la rente secondaire dans la civilisation contemporaine est le verbe réfléchi --- *se faufiler*. Commentaire inutile. Que le voyant, qui n'est pas aveugle, promène son regard autour de lui et en lui-même : --- faux --- se filer --- en politique, en diplomatie, même en art. L'art? --- Une farce fabuleuse! Les peintres en paysages d'été d'hiver, = marchands de quatre saisons! Le jeune violoniste, la nuit, après sa séance de cinéma, érige sa tragédie en système, tout en se pommadant les doigts gonflés d'engelures. La beauté exalte l'estomac dûment assuré. Sentez la farce! --- La rotule aux genoux du vieil étique tourne et tourne misère, cependant que chaque matin, il reprend le chemin de son métier, car sa position sociale : dire gracieusement bonjour au passant. La beauté est un sédatif. Le nouveau poète a trouvé le nouvel excitant au blasé bourgeois -- O paria, ô le jour que je tombe entre tes bras, ô frère! --- Eh! faufilleur --- les divans, seuls, restent inertes devant cette sensation sonore. Eh! la beauté du verrier devant le four, du mineur, à cinq cents mètres de profondeur, étendu dans la veine, = phthisie! Réalité misérable --- apparence sportive agréable.

O --- le temps patine les vieux bronzes -- rouille, ronge le factice et la réalité, finalement, s'impose. Déjà les lieux communs tombent en désuétude. La rente, ce dénominateur de la valeur humaine, est incertaine. Devant l'aristocrate, le bourgeois, le prolétaire, comme devant l'artiste se dresse, tout nu, l'homme. Cependant que le faufilleur tient toujours un doigt au-dessus de la tête afin de sentir d'où vient le vent,,

Eureka! ---

Clément PANSAERS.

## Tu vas te battre...

Tu vas te battre.

Quittant

L'atelier, le bureau, le chantier l'usine.

Quittant, paysan,

La charrue, socle en l'air, dans le sillon,

La moisson sur pied, les grappes sur les ceps,

Et les bœufs vers toi beuglant du fond du pré ;

Employé, quittant les madames,

Leurs gants, leurs flacons, leurs jupons,

Leurs insolences, leurs belles façons,

Quittant ton si charmant sourire ;

Minéur, quittant la mine

Où tu craches tes poumons,

En noire salive ;

Verrier, quittant la fournaise

Qui guettait tes yeux fous ;

Et toi, soldat, quittant la caserne, soldat,

Et la cour bête où l'on paresse,

Et la vie bête où l'on apprend

A bien oublier son métier ;

Quittant la rue des bastringues,

La cantine et les fillasses,

Tu vas te battre.

Tu vas te battre ?  
Tu quittes ta livrée, tu quittes ta misère,  
Tu quittes l'outil complice du maître ?  
Tu vas te battre ?

Contre ce beau fils, ton bourgeois  
Qui vient te voir dans ton terrier,  
Garçon de charrue, métayer,  
Et qui te donne des conseils  
En faisant à ton rejeton  
Un petit cours de charité ?

Contre le monsieur de la dame,  
Qui payait ton charmant sourire  
De vendeur à cent francs par mois,  
En payant les robes soldées  
Qu'on fabrique dans les mansardes ?

Contre l'actionnaire des mines  
Et contre le patron-verrier ?

Contre le jeune homme en smoking  
Né pour insulter les garçons  
Des cabinets particuliers  
Et se saouler avec tes filles,  
En buvant ton vin, vigneron,  
Dans ton verre, ouvrier verrier ?

Contre ceux qui dans leurs casernes  
Te dressèrent à protéger  
Leurs peaux et leurs propriétés

Des maigres ombres de révolte  
Que dans la mine ou l'atelier  
Ou le chantier auraient tentées  
Tes frères, tes frères, ouvrier ?

Pauvre, tu vas te battre !

Contre les riches, contre les maîtres,  
Contre ceux qui mangent ta part,  
Contre ceux qui mangent ta vie,  
Contre les bien-nourris qui mangent  
La part et la vie de tes fils,  
Contre ceux qui ont des autos  
Et des larbins et des châteaux,

Des autos de leur boue éclaboussant ta blouse,  
Des châteaux qu'à travers leurs grilles tu admire,  
Des larbins ricanant devant ton bourgeron ;

Tu vas te battre pour ton pain,  
Pour ta pensée et pour ton cœur,  
Pour tes petits, pour leur maman,  
Contre ceux qui t'ont dépouillé,  
Et contre ceux qui t'ont raillé,  
Et contre ceux qui t'ont souillé,  
De leur pitié, de leur injure,  
Pauvre courbé, pauvre déchu,  
Pauvre insurgé, tu vas te battre.  
Contre ceux qui t'ont fait une âme de misère,  
Ce cœur de résigné et ce cœur de vaincu...?  
Pauvre, paysan, ouvrier,

Avec ceux qui t'ont fait une âme de misère,  
Avec le riche, avec le maître,  
Avec ceux qui t'ayant fusillé dans tes grèves  
T'ont rationné ton salaire,  
Pour ceux que qui t'ont construit autour de leurs usines  
Des temples et des assommoirs  
Et qui ont fait pleurer devant le buffet vide  
Ta femme et tes petits sans pain,  
Pour ceux qui t'ont fait une âme de misère  
Restent seuls à vivre de toi  
Et pour que les grands cœurs ne soient point assombris  
Par les larmes de leur patrie,  
Pour se bien enivrer de l'oubli de toi-même,  
Pauvre, paysan, ouvrier,  
Avec le riche, avec le maître,  
Contre les dépouillés, contre les asservis,  
Contre ton frère, contre toi-même  
Tu vas te battre, tu vas te battre !  
Va donc !  
Dans vos congrès vous vous serriez les mains,  
Camarades. Un seul sang coulait dans un seul corps.  
Berlin, Londres, Paris, Vienne, Moscou, Bruxelles,  
Vous étiez-là ; le peuple entier des travailleurs  
Était-là ; le vieux monde oppresseur et barbare,  
Sentant déjà sur soi peser vos mains unies,  
Frémissait, entendant obscurément monter

Sous ses iniquités et sous ses tyrannies  
Les voix de la justice et de la liberté,  
Hier.

Constructeurs de cités, âmes libres et fières,  
Cœurs francs, vous étiez là, frères d'armes, debout,  
Et confondus devant un ennemi commun,  
Hier.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui comme hier,  
Berlin, Londres, Paris, Vienne, Moscou, Bruxelles,  
Vous êtes là ; le peuple entier des travailleurs  
Est là. Il est bien là, le peuple des esclaves,  
Le peuple des hâbleurs et des frères parjures.

Ces mains que tu serrais,  
Elles tiennent bien des fusils,  
Des lances, des sabres ;  
Elles manœuvrent des canons,  
Des obusiers, des mitrailleuses,  
Contre toi ;  
Et toi, toi aussi, tu as des mitrailleuses,  
Toi aussi tu as un bon fusil,  
Contre ton frère.

Travaille, travailleur.  
Fondeur du Creusot, devant toi  
Il y a un fondeur d'Essen :  
Tue-le !

Mineur de Saxe, devant toi  
Il y a un mineur de Lens :  
    Tue-le !  
Docker du Havre, devant toi  
Il y a un docker de Brême :  
Tue et tue ! tue-le ! tuez-vous ?  
Travaille, travailleur.  
Oh ! regarde tes mains.  
O pauvre, ouvrier, paysan,  
Regarde tes lourdes mains noires,  
De tous tes yeux, usés, rougis ;  
Regarde tes filles, leurs joues blêmes,  
Regarde tes fils, leurs bras maigres,  
Regarde leurs cœurs avilis,  
Et ta vieille compagne, regarde son visage,  
Celui de vos vingt ans,  
Et son corps misérable et son âme flétrie ;  
Et ceci encor, devant toi,  
Regarde la fosse commune,  
Tes compagnons, ton père et mère...  
Et maintenant, et maintenant,  
Va te battre ?

Marcel MARTINET.

## Voix dans le temps terrible

Je ne crains pas pour la lumière  
A tout homme et toute femme accordée naturellement,  
Qui n'est ni la lumière du ciel ni la clarté des batailles.

Je ne crains pas pour notre route, entre des forêts de lumières,  
Je ne crains pas pour notre pouvoir, sous le rayon de lumière,  
De devenir fraternellement des êtres sains dans leur entier.

Je ne crains pas pour ma mission ni mon illumination;  
Je ne crains pas pour ma vie que la foule réclame,  
Car mourir serait peu dans un monde aussi fervent,

Je ne crains pas pour ma certitude et ma vérité conjointes,  
Bien que je voie toute forte action triompher,  
Et la cité grandir en mensonge aussi bien qu'en vérité.

Je ne crains pas de perdre jamais mon instrument de vérité,  
Je ne crains pas d'être jamais l'ouvrier d'une violence ;  
Comme la foule à la violence, je travaille à la douceur.

Je ne crains pas d'être jamais évincé de l'œuvre commune,  
Et je pense : comme nul flot des sources n'est perdu,  
Aucun de mes désirs puissants de paix n'est perdu.

P.-J. JOUVE.

## Bulletin Politique

Après lecture des deux premiers cahiers, certains nous demandent le programme de *Résurrection*. Je réponds, voyez nos actes : probité, équité, franchise.

*Résurrection* souscrit à l'idée de Flaubert :

— " Je ne suis pas plus moderne qu'ancien, pas plus français que chinois et l'idée de la Patrie, c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou bleu sur la carte et de détester les autres coins en vert ou en noir, m'a paru toujours étroite, bornée, et d'une stupidité infinie. Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel de l'Univers... "

Nous désirons ardemment la réconciliation. Nous excluons le vocable — race — puisque nous rallions à Nicolaï, en disant que ce mot n'a pas de sens pour l'Europe. Et nous travaillons à la confraternité de l'humanité.

La Belgique, puisque nous sommes belges, est notre principal champ de culture.

Nous trouvons la solution de la question des langues logiques et nécessaire. Nous démontons les cloisons étanches existant entre flamands et wallons, comme nous aidons à les démolir entre les autres peuples.

En France, la vérité était française comme le franc — en Allemagne, elle était allemande comme le mark. — La société des peuples et la communion confraternelle entre les peuples sont de vaines abstractions, aussi longtemps que la vérité, comme la monnaie, sera frappée à l'effigie de chaque pays.

Nous combattons donc ceux — flamands ou wallons — qui prétendent dédoubler la petite vérité belge périmée.

Quand à la forme d'un gouvernement nous applaudissons la Révolution russe et exécutons une République bourgeoise, comme celle de Messieurs Poincaré et Clémenceau, autant qu'un gouvernement impérialiste autocrate.

Des flamands sont d'accord avec nous à exiger une Fédération flamando-wallonne dont chaque fraction ait son propre et personnel gouvernement intérieur, avec une délégation fédérale régissant les relations extérieures.

Quand à ceux qui s'intéressent à la manière de rétablir nos relations internationales, qu'ils lisent le livre édifiant — mathématiquement exact de M. Max Oboussier — Le port d'Anvers (1). Nous combattons finalement tous les lieux communs, néfastes en art comme ailleurs — voire le snobisme, qui se revêt de tout pour exhiber sa petite personne excrémentielle parasitique.

C. P.

## Tablettes

— Au 4<sup>e</sup> cahier — C. Einstein : *Bébuquin*. — Cl. Pansaers : *Novénaire de l'Attente*. — M. de Ghelderode : *Le Baiser sur l'eau*. — René Verboom : *Poèmes*. — Collaboration du poète Fernand Crommelynck et du musicologue Charles Delgouffre, Planches de Guy Boscart et A. Lowe.

— A Zurich, les poètes P. J. Jouve, français, et Stephan Zweig, allemand, viennent de lire leurs œuvres, en une manifestation confraternelle et artistique.

— Herwarth Walden vient d'éditer un nouveau roman : *L'Après Amour du monde*, entièrement en dialogue, forme toute neuve. L'expression en est simple, la construction solide.

Notre collaborateur Gibet organise à Bruxelles au Théâtre de la Bonbonnière une série de conférences littéraires, où plusieurs de nos collaborateurs prendront la parole.

— Rédaction et administration : Cl. Pansaers, chaussée de Bruxelles, La Hulpe.

---

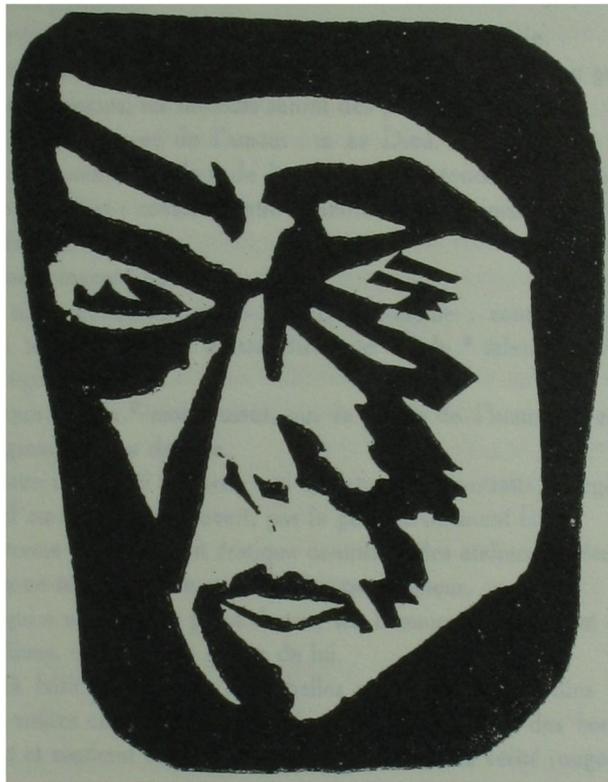
(1) Le port d'Anvers et la Conférence Economique de Paris, par Max Oboussier. Anvers, Librairie *Flandria*, 1917.

DEUXIÈME ANNÉE.  
Le Numéro : fr. 1.50.

N° 4.  
Abonnement : 12 francs.  
Etranger : 15 francs.

# RÉSURRECTION

CAHIERS LITTÉRAIRES MENSUELS ILLUSTRÉS



GUY BOSCART

*Perlell*

NAMUR  
1918



## *Appel à l'Art*

L'art n'est pas un métier. L'art n'est pas un destin. L'art est amour.  
L'amour exige l'amour, est une question bilatérale. L'art exige le public,  
est une question publique.

L'art devient aujourd'hui une charitable occupation sociale.

C'est pourquoi, artiste, entre dans le peuple et montre lui ton grand cœur.  
Tes appels aux hommes, tes discours seront des poèmes.

Tu as l'ultime moyen de l'amour : tu as Dieu. Ainsi que ce soit, le  
cocher de fiacre comme le haleur de bateaux, ils t'entendront et devront croire.  
Ton travail est combat : combat contre l'inertie et le crétinisme ; combat contre  
la nullité et la nuit.

L'homme a inventé les étoiles.

Avant tout, cependant, combat contre toi-même : contre l'atavisme, que  
tu portes en toi. Avant tout, artiste, distingue toi du " talent ", en ce que tu  
ne sois plus égoïste.

Le lyrique de son " moi " ment, qui se sépare de l'humanité et arrose sa  
douleur imaginaire d'eau de rose.

Le peintre ment, qui s'enserme en miniatures et portraits bourgeois : il n'a  
pas de grand cœur, de cœur ouvert, pas le geste divinement large.

Ne t'étonne pas, toi, petit érotique centrifuge des ateliers-bohémien et des  
cafés, si l'on ne te comprend pas : tu n'as pas d'amour.

Celui qui a un cœur se place devant les hommes, se dresse et dit la dou-  
leur des millions, qui souffrent autour de lui.

Celui-là bâtit des temples, des halles spacieuses, des jardins infinis, des  
paradis ; les voûtes circulaires de la maison du peuple — où des hommes-frères  
se coudoient et souffrent ensemble ; des tribunes, d'où la vérité rouge est versée

dans le monde noir, sans égard; — la vérité, une soif corrodante plus difficile à supporter qu'aux yeux des hommes le soleil liquide.

Le peintre montre en des fresques éclatantes la sublime vocation de l'humanité : le grand, l'irisant humain, l'allégorie éternelle de la beauté.

Et toi, poète, n'aie pas honte de souffler dans la trompette. Viens avec la révolte. Roule le tonnerre dans les minces nuages de la rêverie romantique, jette l'éclair de l'esprit dans la masse. Cesse les tromperies doucereuses et les légers désespoirs des pluies et des fleurs au crépuscule.

Il nous faut de la lumière : lumière, vérité, idée, amour, bonté, esprit!

Chante des hymnes, crie des manifestes, forge des programmes pour le ciel et la terre. Pour l'esprit!

Artiste, présente-nous ton grand cœur. Entre sur tes ailes dans le peuple sourd et muet. Entre dans les chambres, où suinte la fièvre puerpérale, des jeunes mères, dans les hôpitaux retentissant de cris écoeurants, remplis de mourants, d'espérants; entre dans les prisons sans air, dans les casernes lourdes de colères, dans les palais de justice et dans les asiles de vieillards.

Souris toujours et pardonne, comme l'ange, à l'inconnu. Aussi mauvais, aussi profondément sourds qu'ils puissent être — d'autant plus beau, d'autant plus élevé et plus limpide soit ton chant.

Artiste — amour!

Iwan GOLL.

## LA BARQUE

Ma barque, au milieu du soleil et du lac !  
Ma barque, jaune sur l'eau verte... !  
Un... Deux... ! au milieu du soleil et du lac !  
Un... Deux... :  
Ma barque ! Ma barque ! Ma barque !  
Un... ! En l'air, les rames rouges vibrent !  
Plouc !... Deux ! Qu'est-ce qui crie comme un essieu ?  
Un, deux... Un, deux !... A mes bras nus, les veines gonflent.  
Et, quand il faut, je jette les reins en arrière !  
Ma barque, au milieu du soleil et du lac !  
Un... ! — Les rames pleurent des pleurs de joie ! —  
... et deux ! — frrr... frrr. — Voyez, je plume !  
Ma barque jaune, aux rames rouges, japonise :  
Mais je ne suis pas un artiste ! :  
Un... — je suis un enfant — deux .. fr... fr... —  
content de savoir plumer depuis hier !  
Ma barque, au milieu du soleil et du lac !  
Un, deux !  
Ma barque ! Ma barque ! Ma barque  
Où je voudrais être tout nu !  
Un !... Et j'arrête, — non par fatigue —  
Mais pour écouter une automobile  
Qui chante, sur la route, avec tous ses cylindres !  
... deux, — un, deux ! — un, deux !

GASTON DEHOY.

## Chant Barbare

Ces rues !

— où côte à côte avec des bordels jaunes,  
dans le fréuissement invisible des ozones,  
rouges, — oh ! si rouges ! — oh ! rouges ! — tonitruent  
les boucheries toutes pleines de viandes crues,  
— oh ! ces rues ! ces rues !... Hein, ces rues !  
parmi les chiens qui, paire à paire, s'exténuent,  
hurlons que j'adore être dans ces rues !

Ah ! par ces rues, ces rues ! Hein, par ces rues !...

— Quand, adéquates aux musiques aigres,  
les électricités les zèbrent —

Allons, fumant pipes et pipes, par ces rues,  
Avec mon âme de Sioux ou de nègre !

De la couleur qui, de plus en plus, vocifère !  
Des électricités qui, de plus en plus, s'exaspèrent !  
Ah ! laissez m'en griser mon âme de plein air,  
mon âme de réfractaire !

Rouges ! si rouges ! toujours plus rouges, on dirait !  
Fumant pipes et pipes de tabacs atroces...

Rouges ! si rouges ! toujours plus rouges, on dirait !  
(J'ai dans ma poche,

caprice d'un cerveau jeune et un peu féroce,  
un clair couteau à cran d'arrêt !)

Rouges ! si rouges ! toujours plus rouges, on dirait ! —  
Encor, encor ! Passons parmi les dogues en arrêt !

Ces rues !

Malgré pourtant leurs pathétiques viandes crues,  
— oh ! malgré leurs clameurs de plus en plus aiguës —,  
ce n'est pas assez — pas encor assez ! de ces rues !  
Et j'ai besoin, besoin des chaussées contiguës !

Dzingue-dzinguent,  
et encor dzingue-dzigue-dzinguent  
les timbres !

Et, crécelles,  
les fulgurations vertes grêlent !  
— Arrondissant leurs violettes lunes crues,  
les grands tramways où les voyous hurleurs s'agrippent,  
les tramways de métal se ruent !

A moi ! Montons ! — fumant, fumant pipes et pipes !  
— Oh ! non ! : ce n'est pas assez de ces rues !  
Montons ! — fumant pipes et pipes,  
croquant pommes et pommes, pommes et pommes, —  
la chaussée où se ruent les tramways écraseurs,  
de tout mon cœur  
explosif, — forcené, — de si jeune jeune-homme !

GASTON DEHOY.

# ARLEQUINADE

A C. EINSTEIN.

Soirée en *mi* mineur...

La lune pleine pend au bout d'une branche d'arbre — visage de clown à la fenêtre — prismatique au cône de la cheminée.

Le divan ronfle, moitié mâle, moitié femelle — un sommeil de phtisique, un cauchemar d'épuisé. Une berce embrasse un équilibre de six mois à respiration régulière.

Le ver solitaire chatouillant, le griffon exploite sa queue. Véhément, l'épuisé blasé se dresse : —

Amalgame de misères. Horreur au bruit des dents broyant un morceau de sucre. Dégoût au souffle ahanant d'un sommeil anémique. Tourner le riz-au-lait du gosse. Calmant est le rythme de la casse dans la casserole. Fume la cassolette au cliquetis des castagnettes.

Des plaques de vieil or se détachent des buissons, nagent dans le plasma, de vert-de-gris patinent le pot de graisse au dressoir. Une farce hilare tournent sur la table les intruses luisances.

Mâche une racine de guimauve l'édenté. L'étété se pâme devant la prestidigitation de l'extase.

Te taire, poète palpable, ton palimpseste est palliatif, prône cette picturale moelle épinière péremptoire, à côté de ce drap lie de vin que sur ses os le tailleur a moulé.

Mettre ce pantalon, ce gilet, cette cravate ; chausser ces bottes incunables : mécène sans portefeuille.

Proclamer la largeur spontanée de la générosité faisant, pour services rendus, cadeau du fond de sa garde-robe, dont consciencieux inventaire...

Frères morts ! sourdre la révolte paisible.

— Te taire, poète patibulaire, chercher une doctoresse experte en ganglions et varices.

Clament des rayons les œuvres dans la bibliothèque : Les grands aliénés pirouettent autour de la table. Tournent Strindberg, Tolstoï, Kirkegaard. Rimbaud hypnotise tous les autres hallucinés, pendus et désespérés.

Sonner, pianiste, les cloches de Grovlez, que les sonorités déferlent. Nagent dans le plasma et vibrent des pagodes debussystes. Rachmaninoff et Ravelle — dix claviers. Quintettes, orgues, symphonies — Frank, Beethoven, Grieg — quinze orchestres suivent...

... Place, seigneurs dieux, les peuplent s'acheminent.

Des vagues d'aventuriers ondulent par les plaines. En sûre synécure, un rassasié prêche l'abstinence. Le subalterne, désireux de génie, étudie des théorèmes picturales. Vision trop étroite au nez chaussant un monocle : Requisite est la largeur des steppes incommensurables.

Probaliser l'improbable en une crapuleuse expérience chimique : le scandale a demandé au privé thea-room intime. Les étoiles y sont invulnérables : seringues, natron, sublimé.

— Un potier, idée de vengeance, moule la gangrène aux cuisses de ses terres cuites. —

Désopilantes diathèses. Au cirque, simulant la vérité, le clown est applaudi. Sonder la sincérité en soi-même, à force de sueur et de bave. Prendre une matraque, l'intelligente attention, de ses vices et vertus, dirige les tourbillons concentriques.

Dix beautés poétiques s'entredévorent.

Dix fois dix bontés s'insultent, banditisme.

Dix vérités, au troisième degré, s'entre ravagent et se déportent au baignoire. Chaque fil, dans la trame du tapis, file un axiome contraire : face et pile — hue

et dia. Les arabesques, en antagonisme réciproque, se querellent aux murs incrustées.

Patchouli, pommade, flacons de parfums — un turban rouge aux reins — Arlequin bourre son toquet de toutes les bontés, les beautés innombrables, les vérités démonétisées et nouvellement monnayées, — renverse la tête, le toquet sur le nez et tourne, tourne, tournoie. Orchestique psychopompe :

Les vibrations de dix douzaines d'orchestres portent le caléidoscope tourbillonnant. Cent mille nouveaux théorèmes : deux siècles de pâture aux lobes cervicaux de dix millions d'élites.

Haranguer la masse. Un coup élastique du plomb au tourbillon sensible : Ouvrir les montagnes — poudre, pioches. Charrier les instincts utilitaires.

Les vagues, avatars aventuriers, roulent des rythmes à sentimentalité rudimentaire.

Plus de cuisses, extases féminines — le cœur étouffe à l'étable de l'estomac :

Les rondeurs du bassin tombées en triangles, des diagonales se ceindre le ventre veule. Diriger l'attention en poligonale des zones érogènes, par les angles extérieurs, au corollaire des bras aux muscles robustes.

Rut, au coron d'un geste angulaire, moule des soubassements en sacs herniaires — révévés provisoirement par la luxure suprasensible, bandagiste saltimbanque, couronnée, médaillée des fabriques d'hospices, de refuges, d'hôtels dieux — où l'immonde leurré s'apprivoise, épuisé.

Redescends une saison en enfer — Fièvre Rimbaud, l'Admirable :

Pourque les masses, s'acheminant, ne se foulent point le pied, — remblayer les bas-fonds, — égaliser les plaines ondulantes.

La manne brille au ciel, autour de la luisante patène.

Du divan, moitié femelle, grondent les entrailles. Sourd l'eau en aval de l'étang.

Peindre le principe puerpéral des mortuaires en relevaille. Two step des ratés inaptes. Jeter des principes en pâture, les crétins mordent ce soir.

Spéculation dogmatique de transsubstantiation : couper une crêpe en sept segments, tremper une baguette de sureau en un bain magique et rassasier sept scatophages affamés.

La berce larmoie un équilibre instable. Réchauffer le pâté. L'estomac transsude beauté, vérité et toutes les abstractions succédanées.

L'œil lucide, aventuriers. La volonté à plomb sur la montée. Châtrer l'indolence. Déjà se tatoue des cals aux mains le dandysme et maints avortons semblables.

Au nourrisson la sucette. A la fainéantise la métempsycose. Plongeon et couler à fond :

Remblayer le lac inutile.

Une fièvre de démence à 48° — de l'infra-rouge à l'ultra-violet — obsède le farceur déconcerté.

L'après-miduit passe de mi mineur au relatif majeur, la septième augmentée.

Inviter les natures mortes, les paysages à l'ultime causerie. Distribuer des invitations aux bustes en plâtre, aux porcelaines, aux poteries.

— Les photographies esquissent un sourire de retour d'âge.

Dans la maison d'aliénés déclamer un mythe.

Vider les asiles d'indigents de toutes nuances. Peintres, sculpteurs, de l'art à faire hurler tous les fauves des jungles. Composer pour dix orchestres, musiciens :

Ballet d'arlequin... Dissonances d'aliénés. Achromatismes de cataleptiques. Contorsions d'apoplectiques.

— Cuire, cuisiniers, odeurs nitrées, rancias d'hôpitaux.  
Danser, Arlequin, la chorée...  
Le soleil et la terre suent — spasme acutangulaire.  
Place, Seigneurs dieux, agnats et cognats suités — les masses s'acheminent...

CLÉMENT PANSAERS.

---

## J'étais assis auprès de vous en un cabaret d'absinthe...

J'étais assis auprès de vous au fond d'un cabaret d'absinthe,  
Du rageant pianola comme de nègres oudain interloqué,  
J'étais assis auprès de vous, comme si ma tête s'était levée du banc d'asile  
de nuit,  
Comme si, dès quatre heures du matin, j'eus colporté soigneusement les  
journaux.  
— Tu fus mon frère, cocher de fiacre, au cylindre laqué, numéro cent  
quatorze.  
Je vous coudoyais en des brassées, sujets d'obscurs égouts,  
Aujourd'hui au quai, j'étais attaché au batelier à charbon,  
Et toi, mon vieux, mon cor fidèle ami,  
Souple galant, toi assassin rêveur, toi apache !  
Nous étions accroupis l'un près de l'autre. La patronne boursoufflée  
souriait.  
Et nous désirâmes une polka et nous nous exaltâmes dans l'humain :



Fernand WERLY

*Le Fardeau* (bois)

Dans l'humain, ô temps bourgeois, par l'alcool et de l'amour violé,  
(Ce fut notre pâque et notre maigre triomphe !)  
Jusqu'à ce qu'un qu'd m vint et sur la table frappa et les yeux vrillant  
Qui perçaient des trous dans le monde et nous montra son cœur plein  
d'âpre sacrifice,  
Jusqu'à ce qu'un vint, aux rudes bras tatoués, ô un paria,  
Et qui se leva frissonnant et les lèvres décomposées  
Nous fonda, comme une braise de lave, un mot de révolte —  
Et tous, soudain, les fronts rayonnants, l'embrassèrent.

Iwan GOLL.

(Traduit par C. P.)

---

## BEBUQUIN

A ANDRÉ GIDE

### I

Les tessons d'un jaune lampion de verre cliquetaient à la voix d'un gynécée : voulez-vous voir l'esprit de votre mère ? La faible lumière s'égouttait sur la calvitie en demi-teinte d'un jeune homme, qui se courba anxieusement, afin de redresser la réflexion sur les synthèses de sa personne. Il se détourna des loges aux glaces distordant, qui excitèrent à plus de considérations que les paroles de quinze professeurs. Il se détourna du cirque à la gravitation abrogée, quoiqu'il conçut, souriant, de manquer ainsi la solution de sa vie. Il évita le théâtre à la bête extase, la tête fièrement renversée : extase est malséant, extase blâme notre pouvoir, et il entra, horripilé, au musée, au transissement équitable, à la caisse duquel une large dame engorgée était assise, nue. Elle porta un saillant chapeau

de plumes jaunes, des bas couleur émeraude dont les rubans couvraient jusqu'au creux des aisselles et ornaient le corps de sobres arabesques. De ses mains de phoque des rubis fixaient, perpendiculaires : " Bonsoir, le Bébuquin ".

Bébuquin entra dans une chambre péniblement illuminée, où se trouvait une poupée, grosse, fardée de rouge, les cils peints, qui, depuis son existence, jetait un baiser Réjouï de l'inartistique, il s'assaya, éloigné de quelques pas de la poupée. Le jeune homme ne sut pas ce qui l'attira dans le banal. Il trouva ici une anesthésie douce, placide, qui lui fut cependant indifférente. Ce qui l'attira sans cesse, fut la circonstance remarquable, que ce calme sourire conventionnel put le rendre inconscient. Le repos du tout inanimé le révolta, ne s'étant pas macéré, dans la mesure nécessaire, pour valoir un homme agréable. Il interloqua la poupée, l'injuria et la jeta de sa chaise devant la porte, où la grosse dame la ramassa, soigneusement.

Il se tourna dans la chambre vide : " Je ne veux pas de copie, aucune influence. Je me veux, de mon âme doit sortir quelque chose de tout personnel, même que ce soient des trous dans de l'air privé. Je ne puis rien tenter des choses, une chose oblige à toutes choses. Le courant y est, et redoutable est l'incommensurable d'un point. "

La grosse dame, la demoiselle Euphemia, vint et pria de continuer, un gros monsieur l'interpellant : " Jeune homme, occupez-vous de sciences politiques. "

Douloureusement monta en lui la lumière suiffée d'une compréhension que, dans l'attente d'une représentation, il avait servi de théâtre à un autre. Il s'écria : " Je suis une glace ; un borbier stagnant, luisant aux réverbères, qui miroite. Mais une glace, s'est-elle déjà mirée elle-même ? "

Le corpulent le regarda avec compassion. Il avait une tête petite, un crâne d'argent aux ornements merveilleusement ciselés, incrustés de fines lames de pierres précieuses, brillantes. Giorgio voulut s'esquiver ; Nebukadnezar Böhm lui cria furieusement :

— Que vous mouvez-vous en mon atmosphère, imbécile ?

— Pardon, Monsieur, votre atmosphère est un produit de facteurs, qui n'ont aucune relation avec vous.

— Quand même, continua sympathiquement Nebukadnezar, il s'agit d'un problème de force, une affaire de définition, une question d'autohypnose.

Bébuquin se dressa.

— Vous êtes bien sûr de Saxe et avez lu Nietzsche, qui, parce qu'on ne lui attribua pas le ressort de police, devint dément et possédé d'écrire des livres de psychologie héréditaire ?

La demoiselle Euphemia pria les messieurs de se tenir plus rationnellement au niveau de son esprit ; elle aurait aimé visiter une salle de danse. Les deux acquiescèrent et battirent du pied l'escalier de bois. Euphémia chercha le manteau de soirée et Nebukadnezar prit le téléphone et sonna la rue au lait largement se déroulant.

— Je cherche le prodige.

Le petit chien d'Euphémia tomba du téléphone ; Euphémia s'en revint gaiement souriant.

— Mon cher, trouva Nebukadnezar, érotique est l'extase des dilettantes. Les femmes sont consumantes en ce qu'elles donnent toujours la même chose ; nous, en revanche, nous ne croyons pas que deux corps différents possèdent le même centre.

— Adieu, je ne veux pas vous déranger de démontrer vos considérations par l'acte.

Euphémia pria que le gros allât chercher à boire et à manger, et s'en retourna soigner son chien, dont elle apprit l'accident. Le gros empoigna un arbre et douloureusement le cou. Sur quoi lui aussi, alla soigner le chien.

Nébukadnezar courba la tête sur la poitrine volumineuse d'Euphémia. Une glace pendait devant lui. Il voyait, comment les seins, dans les lames de pierres

précieuses finement ciselées, se divisaient en de multiples formes étranges, et luisaient; des formes que, jusqu'ici, aucune réalité ne lui avait pu donner. L'argent ciselé rompit et affina la luisance des figures. Nebukadnezar regarda dans la glace, se réjouissait avidement de ce qu'il put articuler la réalité, de ce que son âme fut l'argent et les pierres, son œil la glace.

" Bébuquin ", cria-t-il et se rompit; car il lui fut encore toujours impossible de supporter l'âme des choses. Deux bras se levaient, le pressaient à deux larges seins fermes, et de longues tresses de cheveux glissaient sur son crâne d'argent, et chaque cheveu était mille formes. Il se souvint de la femme et remarqua, anxieusement, qu'il ne put plus pénétrer jusqu'en elle par le rayonnement des pierres précieuses, et son corps se creva presque en un combat de deux réalités. Là-dessus une joie sauvage s'empara de lui, son cerveau d'argent lui octroya à peu près l'immortalité, puisque chaque apparition fut potentiée et qu'il put clamer sa pensée grâce à la taille précise des pierres et à la ciselure parfaitement logique. Au moyen des formes de la ciselure, il put se créer une nouvelle logique dont les symboles tangibles furent les rainures de l'étui. Sa force s'en multiplia, il se crut en un autre monde, continuellement renouvelé, aux nouveaux désirs. Il ne comprit plus sa stature tâtonnante qu'il eut presque oubliée, qui se tourne en douleurs, le monde aperçu ne s'accordant pas avec elle.

" N'abusez pas de moi, s'il vous plaît, sonna la voix mince de Bébuquin dans la glace, ne vous irritez pas de la sorte aux suggestions; il ne s'agit, en effet, que de combinaisons, rien de nouveau. Ne vous enragez pas de moyens déplacés; où êtes-vous donc? Nous ne pouvons pas nous mettre à côté de notre peau. Toute l'affaire s'accomplit causalement, sévèrement. Oui, si la logique nous délaisse, en quel lieu peut-elle s'introniser; aucun de nous deux, nous ne le savons. Voilà le secret, mon cher. Vous devenez presque original, parce que vous devenez presque dément Chantons la mélodie de la solitude commune. Votre désir d'originalité s'échappe de votre vacuité confondue; le mien aussi Je

me dérobe, sans plus. Vous mirez-vous alors en vous-même. Voyez-vous, c'est un point. Seulement les choses ne nous mènent pas davantage plus loin. "

Des rideaux de dentelles se fermèrent.

(A suivre.)

Carl EINSTEIN.  
(Traduit par C. P.)

---

## Novénaire de l'Attente

A toi, fils, ce cantique de tes neuf lunes pleines.  
1916-1917

I

Ce soir, le feu gazouille...

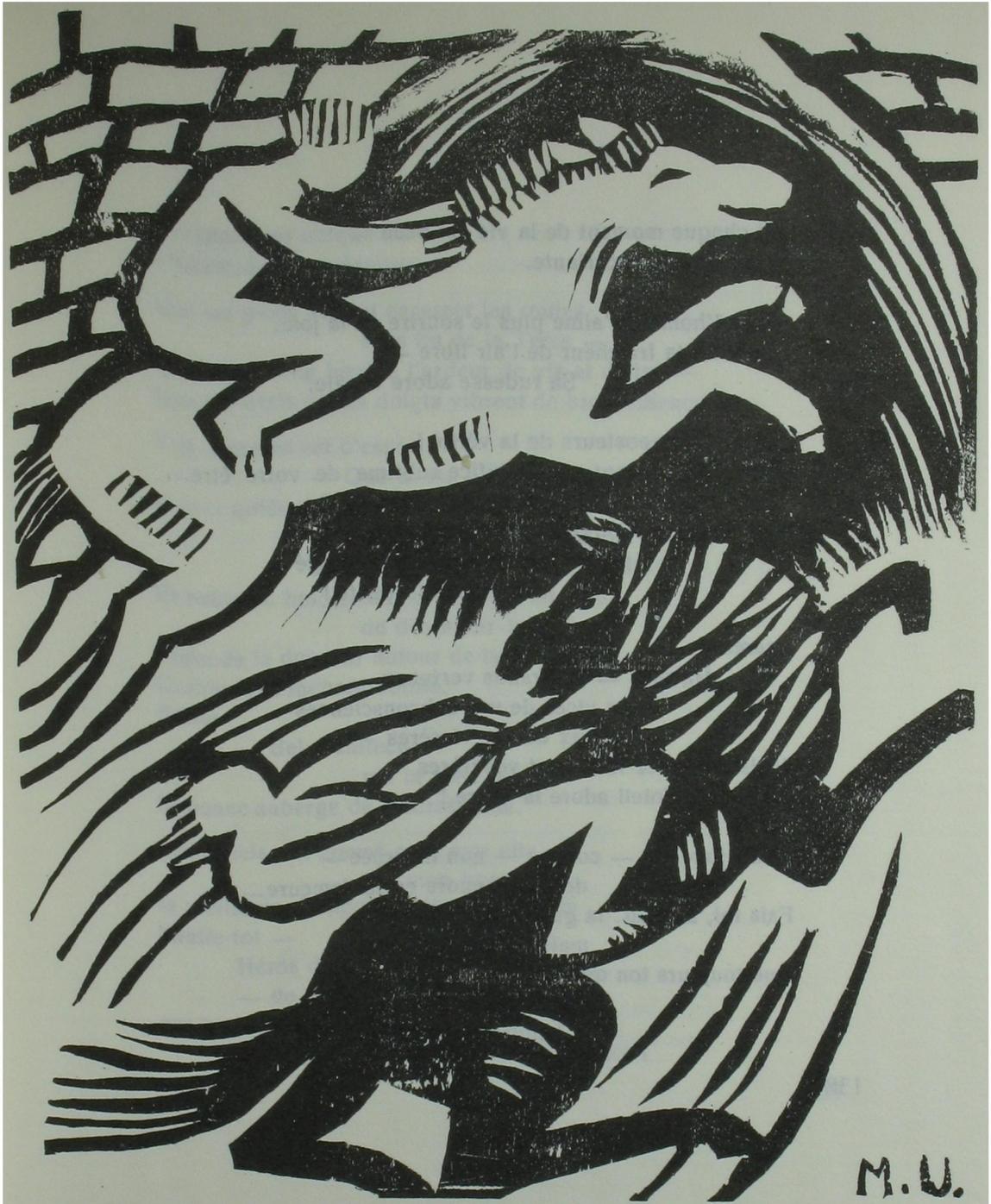
Le sourd bourdon de bruits lointains  
contre la fenêtre agonise en sourdine.  
— Bruits de moulins, moulant le blé humain.

Je t'aime, conçu, non incarné.

Et tant qui meurent sans amour !  
Voici que l'homme adore la mort.

— O la beauté de la vie forgiaque ! —

En rangs serrés, ivres d'agonie,  
Comme une tempête — ils se lèvent,  
tourbillonnent dans la mort.



María UDDEN.

Bois.

Et chaque moment de la vie est beau —  
Et la liberté luxuriante.

Mais l'homme n'aime plus le sourire de la joie.  
Ignorant la fraîcheur de l'air libre —  
Sa rudesse adore le râle.

Venez — imposteurs de la vérité !  
Que je vous montre le sacrifice sublime de votre être...  
La haine est une vertu ?  
Oh, vous, qui toujours recherchez la haine —  
préférez l'esclavage à la liberté —  
le mensonge à la vérité !

Frères !

Haissez — en grands vertueux —  
les vices de vos consciences  
et ceux de vos viscères —  
Mais — aimez follement vos frères  
Comme le Soleil adore la Terre !

Chair juvénile — conçue — non incarnée —  
dérobée encore en ta demeure...  
Fais toi, un jour, la guerre au néant,  
mais la paix à la vie !  
Que toujours ton œil exprime la joie —  
tes lèvres un sourire —  
ta langue l'affabilité.

L'instinct est unique loi —  
L'habitude fol esclavage.

Que tes pieds aiment caresser les routes  
                                  sans fin de la Terre —  
Qu'en ton sang bouille l'ardeur de vie et d'être —  
Que les nerfs de tes doigts vibrent de bienveillance.

Ton sommeil est d'espoir  
                                  — Que ta vie soit fraternité.

Que ta quiétude soit  
                                  — pareille à une balise en mer —  
                                  au centre de la sombre inquiétude.

Et brûle en holocauste la tristesse terrible  
                                  du désespoir humain.

Répands la douceur autour de la vengeance  
Carillonne l'inébranlabilité.

Edifie

                                  — Bel architecte —  
                                  sur la zone neutre  
ta bonne auberge de confraternité.

Les soucis ont creusé sous mes cils —  
                                  sur mon front  
la vieillesse, l'impuissance prématurées...

Greffe-toi —  
                                  Héros de l'insouciance —  
                                  — de la joie l'exalté —  
sur la déchéance

                                  la luxure de l'exubérance !

Je te donne des yeux  
Que ton regard, toujours, rayonne la lumière fervente.  
Sois lâche devant la violence.  
Echange la vérité à la mensongère démente.

Vois —  
Mais dédaigneux des myères — passe outre  
devant ce que tes yeux n'arrivent à comprendre.  
Sois juste devant toi-même.

J'ignore encore si — par le sexe —  
tu seras mâle ou femelle.  
Toujours — sois mâle de sincérité  
probe aux hommes de bonne volonté

Sois libre —  
Et que ton amour — sans prostitution —  
de la liberté soit plénier !

Sur le flux et le reflux  
d'un cauchemar calamiteux  
j'assiste aux catastrophes concentriques.  
Mais à l'heure de la déhiscence,  
— tu ne prendras pas la rage  
car tu te sentiras une belle œuvre d'art  
très rare — aux qualités merveilleuses.  
Et tu domineras la Terre  
— Comme moi ce jourd'hui,  
au centre de cet horizon de neige.

Tous les peuples sont en guerre  
— tous les peuples chrétiens à patrie...  
Où est le peuple éparpillé par le monde  
— les sans-patrie à la patrie déserte —  
pour remettre la paix entre les peuples !

Sois —  
ni chrétien — ni citoyen d'une patrie  
jamais à la tâche du lâche —  
mais sans souillure de haine  
comme Israël sur Terre !

Christ

Cet autre de Judée  
un jour d'exaltation  
— comme ton père — a dit :  
Je suis dieu.

Sois

— toi —  
le grand exalté  
qui se couronne  
de son moi  
et crie au monde  
Je suis homme !

La Terre est impassible --  
Le champ de mon intuition est en son,  
    comme la campagne couverte de neige,  
Ciel et Terre sont gonflés de vie vigoureuse,  
Et le ventre farfadet des hommes —  
    le cerveau de l'humanité —  
  sont vides horriblement.

Comme le Soleil d'hiver — qui dore la neige —  
    murmure des merveilles de Printemps !  
Les champs gelés chantent une ode.  
Ouvert comme une bouche — le Ciel est chaud et fume.  
Le Soleil module des O extatiques —  
Les arbres ondulent des A magnifiques —  
Ma marche est une danse — que mon pas cadence.  
Tout autour de moi chante A,..  
Et je psalmodie Allélouia !

Allélouia pour toi — Conçu non incarné —  
Afin que tu apportes l'abondance  
    de joies excrémentielles et animiques.

Voici que je te fais des avances —  
    Je réchauffe tes élans.



— Le tablier écarlate moule sa gorge et sa ceinture.  
Je vois une figure de verrière...  
Un enfant Jésus au vitrail d'un cloître.  
— Du campanile voisin perle un rire d'airain —  
    O gosse !  
Tu m'accordes, déjà, un vibrant sourire !...

Sur la route je suis le passant dans l'attente...  
Comme ces jeunes épouses sur le seuil de leur porte  
    — Au coucher et à l'aurore —  
A la fraîcheur du soir —  
elles baignent l'ardeur de leurs flancs en détresse.  
— Derrière la porte, vide de sommeil,  
le lit est gonflé du martyr de la paresse.  
Et chaque matin —  
    malheureuses comme de vieilles femmes  
                                    au retour critique de l'âge  
brûlant au Soleil le sillon sous les yeux  
                                    et le creux de la gorge  
— Elles soulagent leur veuvage.

Un sourire jaune — dans le bleu silence du coteau —  
    brille au visage de mon habitacle.  
Sur les genoux de la sapinière  
— à l'ombre verte de son sein  
qui monte et descend sur un rythme de paix et de silence —  
    sommeille ma maison.

Les murs transparents sont montés de silence —  
et portent — en calme majesté — le dais  
— faitage ondulant qui module la paix.  
La porte, toujours, est ouverte — invite le passant.  
J'y suis comme en une salle d'attente  
et toute la maison t'attend...  
Comme une gargouille de cathédrale  
ornant le bras du fauteuil,  
le chat, ronronnant, file la patience...  
Sois

Attendu avec impatience  
dans ma demeure  
le bienvenu !

Chaque matin — sous ma fenêtre —  
passe un brun paquet de loques usagées...  
Les voisins la trouvent fort laide —  
l'évitent — l'appellent sorcière.  
Elle délaisse la grande route  
et volontiers, fait un détour  
pour prendre — chaque jour —  
le sentier qui serpente sous ma fenêtre  
et me dire le bonjour. —  
Elle est vieille, vieille femme  
et je l'aime  
— (de graves vérités se lisent au front de la vieillesse) —  
tel un profil éphémère  
entrevu par hasard — qu'on se souhaite comme maîtresse.

Le visage cherche le ventre  
— le ventre vide — où le corps se replie sur lui-même.  
Ses pas se traînent derrière son ombre ;  
son dos porte le Soleil.

— Sa maison est faite de glaise  
la toiture de paille et de mousse. —  
Elle a l'épiderme tanné  
et l'âge de sa vieille chaumière.

Elle est belle comme un enfant dans les langes.  
Pareil au nouveau-né, elle se perd dans ses franges.  
Ses lèvres sucent et elle a peur de ses seins.  
Sa langue cherche aux gencives la place de ses dents.  
Elle parle sans articuler et sa voix est celle  
du nouvel enfanté, qui appelle sa maman.

Comme un précieux bibelot  
une dalle sous un porche d'église  
les caresses l'ont usée.  
Reste le dernier frivole, le vent,  
qui joue dans les plis de sa robe  
la chatouille au mollet —  
pendant que ses doigts enfilent le temps.

Ses joues sont des feuilles de parchemin  
que les rides illuminent de fabuleuses lettres.

O toi, qui te prépares ton entrée dans la vie  
Que l'Oméga de cette vieille figurine  
ton Alpha contienne l'essence.  
Afin que toute ta vie soit une vérité belle et saine,  
voici ta marraine !

CLÉMENT PANSAERS.

---

## Le Baiser sur l'Eau

Ce conte  
à un cher vieux cœur  
— entier à moi.

Un beau parc qui sent bon — avec des pelouses bien peignées et des cascades toujours en bonne humeur...

Les allées font une géométrie distinguée qu'ornent les caprices blancs et roses des fleurs rares.

Par l'air se promènent des souffles parfumés qui vont — d'un parterre à l'autre — se dire des suavités et s'enmêler l'haleine à la fraîcheur lucides des vasques.

Le Soir est venu sur la pointe des pieds... On ne l'a vu — car les fontaines chansonnet et les fleurs respirent comme s'il n'était là.

Charmant, ce Soir !... Son ombre est veloutée en un fond de beaux et riches tons d'un sombre transparent.

Des petites étoiles le charment — et clignent de leurs yeux vivaces —

et dansent avec plaisir dans l'eau biseauté des vasques, entières de marbre rose.

Il fait encore tout tiède, et les courants d'air qui font se pâmer les massifs, semblent venir des serres...

Plus que charmant, ce Soir — idéal dans son absolu abandon de la vie :

Par les tierces et quintes des cors de chasse mélancolisant les profondeurs tranquilles — rien des lumières vertes des *a giorno* — point l'élégante silhouette d'un soupirant poète qui songe à fixer une étoile dans son jabot de fine dentelle — ni le timbre dièzé de quelque amoureuse émue — néant de frissons, chair et robes — jusqu'ici...

A part un pignon espagnol qui décalque ses angles maussades sur l'écran bleu sombre du ciel, le jardin est féérique.

Non. — Soit que les fées tardent à promener leurs grâces fânées dans ce décor précieux — soit qu'elles se meurent pour trop de mosaïsme, disons bonnement qu'il est idéal, ce parc...

O oui !... Vous eussiez-vous imaginé pareil parc sans frisson de robe...

Le voilà qui s'approche, le frisson de robe — et mauve encore...

Princesse Minnie court fort vite, un tantinet rageusement car ses pieds petits sont contenus de mauve aussi, et les graviers sont humectés — aussi loin que s'allonge l'allée.

Ce qui est chose pénible quand on se nomme Minnie et que d'autres frissons de robes — dont j'ignore la couleur — feront bientôt de se mêler au sien sous la sympathie lumineuse des candélabres ciselés,

— " Pauvre de moi ! " pense Minnie à demi-lèvres...

Ses grandes boucles blondes ballent follement sur la blancheur liliale de ses épaules en finesse sculptée — sa grosse chaîne d'or frémit un cliquetis de

clochettes — les mouvants plis de sa double robe à volants se froissent d'être menés si vite.

— " Beau soir... Minnie !. " module un vieux merle de ses intimes.

Minnie ne répond guère et va, à petits pas rapides.

— " Et moi !.. " dit le vieux banc de pierre rouge — qui chaque crépuscule sait l'heur de supporter son petit corps.

O non, qu'elle ne l'entend non plus, le vieux banc de pierre rouge — ce crépuscule surtout ! .

— " Minnie... Minnie à moi ? .. " lui chuchote une rose-thé de toute la force de son jaune pâle.

Car la rose aussi a sa minute de tendre ivresse lorsqu'elle se sent frolée des lèvres respirantes de Minnie et chaque nuit tel il en est...

Rose-thé, fleur aussi ; bon que tu le sais et pare-toi de ton jaune le plus séducteur, il n'est pas dit que tu connaîtras le saoul de ses lèvres...

Mais regarde la donc qui court !..

Comme elle court — en effet — ses petits pas rapides sont devenus des petits pas fébriles, et Minnie, qui s'ennuie des lignes courbes cheminant correctement, piétine les pelouses bien peignées...

Minnie, le merle vieux, le banc rouge et l'amie rose seront de peine ce soir...

Que t'importe leur peine, Minnie !. .

Il est cependant un quelqu'un plus de peine encore que le merle vieux, le banc rouge et l'amie rose...

Ayez souvenance, Minnie.

Ayez souvenance de quatre billets cachetés à la cire pâle, que vous reçûtes hier.

Le premier disait :

Douce Minnie,  
... Comme je serais aise de Vous voir.  
m'accorderez-vous cette faveur,  
Duce Minnie ?  
*Bleu-Pâle.*

Vous le lûtes sans rien d'autre.

Le deuxième disait :

Sensible Minnie,  
... Mon cœur a-t-il le droit de se réjouir ?  
Vous ne le m'avez point dit,  
Sensible Minnie !...  
*Bleu-Pâle.*

Et vous sourîtes — n'est-ce pas que vous sourîtes ?

Le troisième disait :

Minnie,  
... J'ai bien envie de pleurer...  
Répondez moi — où je désespère tout entier...  
... Minnie ?...  
*Bleu-Pâle.*

Un geste petit et impatient, vous fîtes. . C'est beau dire !...

Le quatrième, enfin :

Méchante,  
... Vous ne m'aimez plus, moi, qui vous aime... Adieu,  
ne voulez-vous pas même me le dire ?...  
*Bleu-Pâle.*

Et lorsque vous lûtes celui-là, votre ennuy fut tel que porcelaine claire  
s'émietta sur la parquetterie, avec un petit bruit ironique.

Maintenant que vous avez souvenir laissez-moi vous redire, gente infidèle, qu'il est une jeune à laquelle vous ne songez,

C'est de Bleu-Pâle que je parle.

Voilà deux heures entières de cartel qu'il espère le passage de votre robe odorée, confondu derrière un motif de rhododendrons.

Et, à présent qu'ils vous voit paraître, son cœur bat atrocément..

Minnie, vous n'aurez donc pas une pitié pour Bleu-Pâle? Songez qu'il a mis son pourpoint brodé exprès pour vous — il peut être qu'il cache des sonnets galans qu'il fit musiquer par Destouches, le musicien du Roy..

Il vous les chantera, Minnie,..

Mais non !... Le frou-frou de la soie continue son vol endiablé au travers de l'ombre parfumée...

Bleu-Pâle — désespéré de voir fuir ainsi le frou-frou de soie — songe que mieux vaut être réprimandé que malheureux, et poursuit icelui, enjambant les pelouses.

— Minnie... m'aviez-vous vu ?...

— Que oui, monsieur...

— Et mes billets, Minnie ?...

— Mon dieu !... quatre au moins...

— Pour quoi ne daignâtes-vous pas y répondre ?...

— Je ne plaisante pas, monsieur... Mes pantoufles de satin mauve se mouillent dans l'herbe humide et je suis attendue de bonne compagnie..

— Soyez tendre, Minnie.., M'aimez-vous encore ?...

— Eh non !..

— Vous me l'avez dit... jadis...

— Ce dont je ne me souviens plus...

— Dimanche, au prône...

— En êtes-vous certain... Ah oui ! je me souviens qu'il faisait de la pluie...  
 — Vous êtes cruelle, Minnie ; si vous saviez mon cœur !...  
 — Je n'y tiens pas et je suis pressée...  
 — Je vous aime... fort... fort...  
 Et voilà Bleu-Pâle qui lui baise la main.  
 Minnie poussa tel petit cri qui résonna comme un cristal heureux...  
 — Monsieur., vous êtes du plus beau fat.,. Je ne vous aime pas... Je ne vous aime plus !...  
 La petite créature s'en court — laissant Bleu-Pâle à genoux sur la pelouse  
 — et criant, criant qu'elle n'aime pas, qu'elle n'aime plus...

*Si j'avais cent cœurs  
 Ils ne seraient remplis que d'elle*

rime quelque part monsieur de Lattaignant — qui s'y connaît fort bien.  
 Ces vers, Bleu-Pâle se les était dit souvente fois, mais jamais il ne les avait machés de si amère façon que cette nuit.  
 Mais voilà que soudain, dans la pénombre, l'amoureux perçoit une vision échappée assurément à un livre de contes...  
 Minnie, qui venait de s'évaporer dans l'obscur d'un bouquet de trembles, Minnie s'est mise à genoux contre le rebord de la vasque en marbre rose...  
 Et — avec ce qui reste de lumière attardée — Minnie cherche son image...  
 O la charmante chose !...  
 Bleu-Pâle, bien ému, regarde d'autant que le peuvent ses prunelles :  
*Minnie caresse sa boucle lourde d'or pâle...  
 Minnie arrange ses points de Venise...*

*Minnie baise la surface reflétée de l'eau tranquille...*

Pour quoi, le cœur de Bleu Pâle se fendille...

Et le pauvre Bleu-Pâle ne doute pas une minute que l'eau dût frémir au froi de lèvres tant idéales.

Or, comme il pense ces choses, la silhouette gracieuse se révapore — pour de bon cette fois dans le dense crépusculaire...

Vers là où se cerle la vasque, Bleu-Pâle court au point de faire craquer ses culottes de soie brochée.

A l'endroit où furent les genoux de Minnie il touche avec ravissement — et croit encore en sentir la tiédeur.

Là, qui attend ses lèvres, le baiser repose sur l'aimabilité de l'eau.

Le baiser, il sera rien... Et ses lèvres se tendent vers la fraîcheur — parfumée encore de la carnation affolante de Minnie

Hé !.., âme sensible... Il n'est pas dit que tu sauras cette jouissance..

Car voilà la lune qui se montre par dessus les sommets de feuilles noires — et ladite Lune — bien ironique — promène un impassible rayon sur la surface de l'eau violette.

Et le rayon passe là où flottent le baiser et son parfum.

De sorte que le baiser et son parfum s'évaporent..

La Lune a bu ton baiser, poète !... Tes lèvres n'ont touché que l'eau — et tu as dû penser que c'était bien froid..

Ne pleure pas, Bleu-Pâle...

D'abord, tu serais ridicule avec deux ruisseaux sur la poudre rose de tes joues.

Ensuite, cela ne te donnera pas ton baiser.

Ne va pas non plus chez ton abbé — qui en sait plus long que toi — et te conseillerait fort mal.

Il est bien en cour et tu es assez ingénu.,  
Crois-moi, Bleu-Pâle ;  
Couvre-toi de ton plus beau domino, mets un loup de velours sur ton  
visage, et va à la fête... Tu y rencontreras Minnie...  
Tire la révérence — esquisse un pas de menuet avec sa plus piquante  
rivale — et dis lui qu'elle est la plus ravissante créature que tu saches... ainsi...  
Ainsi finit la féerie !...  
(Extrait du " Sacramentaire").

MICHEL DE GHELDERODE.

---

## Prière

Une âme vibre en moi, musicale, ce soir.  
Vois-tu, je suis malade de ce rêve  
Qui se creuse comme un danger — qui se soulève  
Comme un espoir.

Une âme vibre en moi, ce soir, si musicale  
Que tout mon cœur s'angoisse et devient pâle,  
Et que j'ai peur de la douceur qui me pénètre  
Jusqu'aux abîmes de mon être.  
Dans tout ce clair-obscur que seul je veux connaître  
Pour y pleurer.

Que vais-je donc adorer ? Que vais je donc souffrir ?  
Quelle chimère va mourir —  
Puisque tout chante et persévère  
A chanter doucement dans mon cœur en prière ?

RENÉ VERBOOM.

## Les plus doux

A mon amie Paule Vincent.

Au fond d'un siècle mâle héroïsant la force,  
ils naissent, les plus doux, effrayés d'être nus  
avec une âme blonde, avec des os menus  
sur le cœur puéril égaré dans leur torse.

Ils naissent sous des ciels d'azur convalescent,  
et leur adolescence a l'air d'une agonie ;  
la vie peut les tuer d'une mélancolie  
tous ces pauvres trop doux, minces comme le vent.

Car ils ont, les plus doux, au fond de leur poitrine  
de ces sonorités qui les épuiseront,  
car le rêve qui bat de l'aile sous leur front  
va chercher la phthisie à la froideur des cimes.

Ils chantent des mots doux que personne n'entend,  
ces aimants, ces fervents épris d'apothéoses ;  
et leurs doigts trouveront, embusqués sous les roses,  
le chardon violent des hommes et du temps.

Ils passent, les plus doux, trop mièvres et trop frêles  
pour s'enfoncer dans les fangés de nos chemins  
et passent sans colère et le front dans les mains  
pour ignorer le mal dardé sur leurs prunelles.

Ils meurent, les plus doux, un soir patibulaire,  
leur âme défonçant le corps anémié,  
face aux caillots d'un grand soleil guillotiné,  
ils meurent sans un cri comme meurt la lumière.

RENÉ VERROOM.

# BÉBUQUIN

## II

Bébuquin se roula dans les coussins et souffrit. Il essaya d'expérimenter la souffrance, à quoi la souffrance lui put encore servir de fondement et de signification. Il n'en découvrit cependant pas; car disséquant la douleur, il trouva aussitôt des causes, ou plus explicitement, des circonvolutions, qui furent tout, excepté la souffrance. Il reconnut la souffrance comme un stimulant de la joie, comme une distension agréable et se dit, qu'on ne découvre nulle part une souffrance; et que finalement en une telle signification se cache une naïveté ridicule de l'accouplement; que la logique n'a rien à faire de l'animique, lui devint évident; que ce fut une fausse légitimité. Il trouva la logique aussi mauvaise que les peintres qui, pour la vertu, posent un gynécée blond.

La faute de la logique réside en ce qu'elle n'a même pas de valeur symbolique. On doit concevoir, idiot, que la logique ne se calme que sans toucher quelque réalité. Nous devons composer logiquement des figures logiques comme des ornemanistes. Nous devons comprendre que le plus fantastique n'est autre chose que la logique.

Un frémissement le parcourut à l'idée des sujets, qui sans cesse tendaient à l'absorber; comment il anéantit les sujets par la symbolique, et comment tout n'existait que dans l'anéantissement. Ici il vit un privilège de toute esthétique; mais aussitôt ne voyant plus de but final, il dut nier l'individuel. Il désira avidement la démence, mais son reste d'humain débridé en eut fort peur. Son seul salut parut être un ennui convenable; cependant pas pour s'en élever, comme le jovial Schopenhauer, un système; quoique l'évidence lui vint que dans l'ennui un facteur de style de premier rang se trouve en latence. Il feuilleta en quelques livres de mathématiques, ce qui lui prépara beaucoup de joie, s'enjouer de

l'infini, comme les enfants avec des balles et des cerceaux. Ici il ne crut en aucun passage pour se trouver parmi les choses, car remarqua l'avoir en lui.

Il comprit qu'il est égarant de s'appeler poète ; qu'en art il reste toujours dans le saoul des symboles. Que la technique de la poésie soit symbolique ne lui satisfît absolument pas, et qu'ainsi leurs sujets contiennent un tout autre sens ; il trouva encore toujours que l'expression linguistique n'est que simplement un art impur, mesuré à la musique. Il maudit les efforts des scientifiques, de rapporter la musique à des antériorités réellement physiologiques. Cependant que décidément il s'émut agréablement, qu'ils interprêtèrent leur digestion, mais détournèrent en toute sûreté tout l'artistique. Il se réjouit, comment ici une vieille conception se confirma, que du tout les parties n'affirment rien, que le synthétique dans l'analyse logique est une affirmation inconsciente, et qu'évidemment on s'y prend directement en toute sûreté à l'essentiel, comme le firent ces psychologues.

" Lugubre " s'écria-t-il, " qu'elle infecte matière de roman que je suis, ne faisant rien, me repliant en moi-même ; je voudrais bien dire quelque chose de très spirituel sur l'action, si je savais seulement ce que c'est. Certain je suis, que je n'ai pas encore agi ni expérimenté. "

" Pas d'avantage joui, idiot, " brusqua Nébukadnezar dans la chambre, et referma d'un coup le couvercle de la garde robe. De petits nuages luisants s'éparpillaient, et une custode de balayures couvertes de fleurs délicates fut étirée

" Monsieur, vous radotiez à l'instant d'une pure séparation de votre moi. Je constate, vous cherchez Dieu. Eh bien oui, je confesse, il est difficile à comprendre que tout le relatif devient aussitôt absolu par la jouissance et d'analogie ivresse passive. Jusqu'ici vous n'avez pas encore accompli l'oubli du chemin vers les choses ; les résultats toutefois sont les mêmes, vous, nourrisson au front de penseur, cria-t-il l'index levé " Je ne me suis encore nullement intéressé

à ce que je jouis, mais que je jouisse me fut toujours de la plus grande importance. "

" Monsieur, vous cherchez des buts à votre ventre. Eloignez-vous. Enfin de compte votre machine de jouissance est dangereuse. J'assistai cependant à votre décès animique. "

" Vous ne comprenez dès lors pas encore que déchargés, les nerfs se rompent. Mon front ciselé fut de loin plus durable. Il est révoltant que votre gravité équivoque m'incite toujours à des farces fétides. Cette fois-ci vous possédez votre plus personnelle image.

Il se mit auprès de Bébuquin au lit. " Bébuquin ", commença-t-il aimablement, " Vous êtes encore toujours un homme. Variez donc finalement, andouille monotone. Permettez-moi, que je vous raconte, des jardins des prodiges, l'histoire des custodes. Narcisse, improductif. "

Giorgio se tira les couvertures des oreilles, se mit un cake en bouche, et Böhm commença.

(*A suivre.*)

Carl EINSTEIN.  
(*Traduit par C. P.*)

## Bulletin Politique

" Nous sommes presque des Bolchevikis ", ainsi parla M. Fierens-Gevaert à l'ouverture " privée " de l'exposition " L'Avenir ", à la Salle Giroux.

Nous soulignons avec plaisir cette phrase, car de la sorte, M. Fierens-Gevaert devient un camarade.

Le vocable " bolcheviki " résume en principe : paix et révolution. Paix à l'extérieur — révolution à l'intérieur : évolution, réforme forcées, si vous voulez, mais révolution quand même. La " Nouvelle économie " de W. Rathenau n'est, somme toute, qu'une théorie qu'à sa façon, Lénine pratique. Il est vrai que dans ces sortes d'aventures, c'est la pratique qui prime.

Après coup, M. Eugène Bacha, conservateur de la Bibliothèque de Bourgogne, me dit ne voir la destinée du pays en sûreté qu'entre les mains d'une élite.

Vous aussi, M. Bacha, nous vous introduisons parmi nous en bon camarade.

L'abrutissement de la masse, oui, s'accomplit. Les instincts grouillent. Mais où reste l'élite qui, depuis quatre ans, se soustrait à toute responsabilité. Comment peut-elle assister en quiétude à la dépravation générale ? Chez nous, plus encore qu'ailleurs, un renouvellement, un rajeunissement s'impose, tant des forces que des visées politiques et intellectuelles. Que cette élite se lève et infuse aux novices des conceptions un peu plus larges que celles qui portent l'ancienne estampille " Petit Belge ".

Les émigrés se trouvent vis-à-vis du problème belge comme des stratèges en chambre, pas plus ni moins. Ils sont devenus de parfaits étrangers. Si vous voulez que notre révolution reste paisible, il s'agit de détendre les muscles et le cerveau maintenant. Quoi ? Est-ce que le Belge a jamais réellement su penser par lui-même ? Ignorant ce qu'on pense au-delà des tranchées, on en est encore ici à la haine nocive.

A titre documentaire et afin d'édifier nos lecteurs, nous transcrivons ici l' " A nos lecteurs " d'Edouard Dujardin, directeur des " Cahiers idéalistes français " (1) :

" ... Il y a un point sur lequel tous doivent s'accorder, un point qui doit figurer en tête de notre programme, c'est l'inébranlable résolution de protester, de réagir, de lutter de toute notre force et de tout notre cœur contre la haine. Tandis que des milliers de journaux et de revues prêchent le déchaînement des passions féroces, nous entendons qu'aucun outrage à l'ennemi, aucune parole de haine ne soit prononcée dans les " Cahiers idéalistes ". Non moins que contre la haine, nous avons ici pour objet de protester contre le mensonge, celui-ci attisant celle-là, couple diabolique acharné à dégrader l'âme sociale. En luttant contre la haine et contre le mensonge, nous nous efforçons — et ce sera, si l'on veut, le troisième point de notre programme — de travailler, d'une volonté modeste mais inébranlable, au plus proche rétablissement d'une paix qui ne sera durable que si elle ne laisse entre les hommes aucun ferment de guerre nouvelle. Et nous croyons servir ainsi l'intérêt de la civilisation, le seul que nous veuillons servir. "

\* \* \*

*Propos d'un Wallon sur la Question flamande* (2) est le premier coup de clairon par lequel Paul Ruscart sonne le réveil du peuple wallon. Tout en étant " destiné surtout aux ouvriers et à la petite bourgeoisie de Wallonie ", cet opuscule profitera à ceux qui, jusqu'ici, sont restés étrangers à la question des langues en Belgique.

C. P.

## Tablettes

La reproduction du bois de Maria Uhden et du dessin de Bauer que nous donnerons au cahier suivant, nous a été autorisée gracieusement et confraternellement par le *Sturm*, un groupement d'art d'avant-garde, à Berlin.

---

(1) N° 6, Paris, juillet 1917.

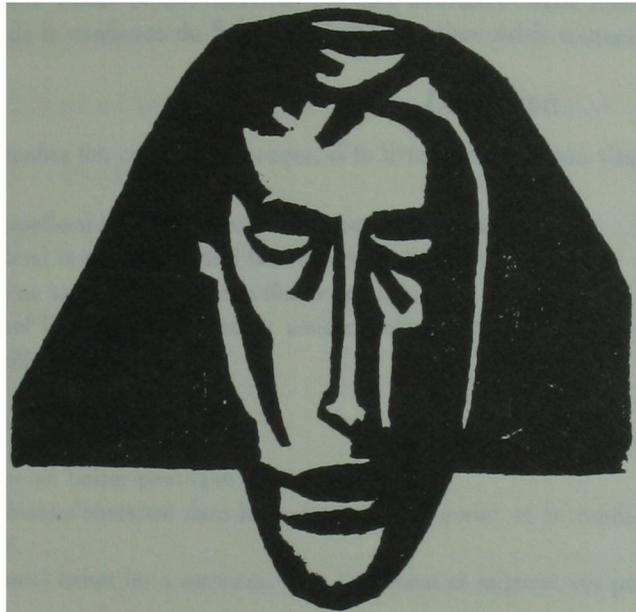
(2) Namur 1918.

DEUXIÈME ANNÉE.  
Le Numéro : fr. 1.50.

N° 5.  
Abonnement : 12 francs.  
Etranger : 15 francs.

# RÉSURRECTION

CAHIERS LITTÉRAIRES MENSUELS ILLUSTRÉS



Albéric THÉVENET

*Bois*

NAMUR  
1918



## Poèmes en Prose

---

### *Attente*

L'heure qui s'incline amènera votre retour. Les amants passionnés souhaitent de beaux fracas et des émotions toujours nouvelles. Mais nous n'avons besoin que de la confiance du Soir et de la fidélité d'un plaisir coutumier.

### *Invitation*

Si tu confies ton cœur à mes songes, si tu livres la fleur de ton visage à mes lèvres,

Je n'appellerai nul témoin pour consacrer notre amour.

Je voilerai ta pudeur de mes bras tendrement repliés,

Et nul ne saura combien nous fûmes proches,

Nul sauf la chambre gravement amie et cette lampe allumée par les Vestales qui veillera nos nuits.

### *Ailes fragiles*

Comme un baiser peut faire mal!

Vos lèvres s'ouvraient dans la confiance d'un sourire et le candide espoir de l'Amitié.

Un brutal baiser les a surprises, dont s'étonnent et saignent vos pudeurs.

### *Bénédictio*

Dans la nuit ardente nous ouvrirons la fenêtre.

Vous nommerez les monts inconnus que pour la première fois votre voix fera miens.

O mon ami ! de vous je recevrai comme un don la paix nocturne et tout le nouveau paysage.

### *Vœu*

Il ne faut que des roses, un jardin plein de rêves et l'Amour.

Peu importe si les bras n'ont nul élan, si les bouches ne se rejoignent même pas.

Dans le chaste silence des lèvres s'entendent mieux les pas du visiteur.

### *Conclusion*

Chaque voyage se termine et chaque vie aborde à son port.

Sous le voile de la couche funèbre vivront mystérieusement les roses.

Tout se flétrit aux yeux des humains, mais tout renaît plus pur au regard des Anges.

Loïs CENDRÉ.

# LES SALTIMBANQUES

Comédie du Polyèdre pour marionnettes vivantes.

A Madame Gelzer.

LE POLYÈDRE, *régisseur et souffleur.*

LE CÔNE, *aide et danseur.*

HUIT SALTIMBANQUES.

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Après avoir payé patente pour quatre-vingt-dix-neuf fonctions libérales, voilà qu'à la centième, je me suis inscrit à la direction générale des aliénés.

LE RESPONSABLE. — Possédez-vous une spacieuse propriété, ou comptez vous disposer du domaine public pour exercer votre mission.

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Je n'ignore pas moins de choses, puisque j'en sais beaucoup. Témoins, mes nombreux brevets et diplômes.

LE RESPONSABLE. — Je me frotte le nez. Voyez. Je porte un sourire du bout de la bouche au coin de l'œil.

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Attendez. Je feuillète mes quatre-vingt-dix-neuf certificats. Déjà je découvre le parchemin d'initié en diplomatique et l'attestation d'ancien attaché aux laboratoires de sciences psycho-psychiques. Un écran déclanche en ma mémoire.

LE RESPONSABLE. — Un geste est plus explicite qu'un roman de paroles.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — J'y oppose une attitude hardie.

LE RESPONSABLE. — Je comprends ta rente. Permets-moi que je te tutoie. Je t'invite à ma table.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — La parole souligne le geste. Cela me plaît, car

je suis le ruiné, parce que m'étant nourri de timidité à la cuisine de la débâcle. (*Ils sortent*).

LE BANDIT. — Qui n'a pas d'argent est une crapule.

LE POLYÈDRE, *sort du trou du souffleur*. — Tu dis des paroles. Ta vérité est perdue.

LE BANDIT. — Je suis docteur ès-sciences philosophiques. Avec la probité dans l'estomac, je crève.

LA THÉOSOPHE. — Un grain de sable dans l'éternité.

LE BANDIT. — Vous avez bien sûr, oublié votre morale à la porte d'une entrée particulière.

LA THÉOSOPHE. — Votre nom vaut une longue méditation.

LE BANDIT. — A double résolution : Absurde et logique.

LE POLYÈDRE. — Comment ? Votre façade au dos n'est encore qu'embryonnaire ! Vous ne tenez encore que la piste du secret, que tout Européen connaît.

LE BANDIT. — Bandit n'est que mon nom de famille. Mais pourquoi ces femmes sur notre scène ?

LE POLYÈDRE. — Parce qu'aussi elles ont la conscience en passoire.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — La maîtresse fut fort gentille. L'hôte mesura les plats du regard, ausculta le degré de voracité du convive et se montra un livre de convenances, qui avale sans broyer. Je disséquai les masques de rechange du maître et domptai mon appétit au dénominateur commun du savoir vivre.

LA THÉOSOPHE. — Pourquoi un dictateur, de ses subalternes indésiré, ne se retire-t-il pas, par simple question de politesse ?

LE BANDIT. — Qui fait chez vous la purée, Madame, quand vous chômez.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Sur l'intuition d'une connaissance transcen-

dentale, l'hôte se plaignit de son système cérébro-spinal en compote. La dame, invulnérable, car plus étanche aux commotions suggestives, en un sourire invariable, s'essaya au chantage. Je me contentai, provisoirement, d'esquisser une béatitude paradoxale et je déclinai, par principe, simplement, les plats en seconde tournée. Lorsque soudain...

LE POÈTE. — Il faut que je mange. Te faut-il un poète ?

L'ILLUMINÉ. — Sans rimes. La vie ne rime pas en cadence régulière.

LE BANDIT. — L'assonnance dans un sofa, la dissonance dans la boue et patauger là-dedans.

L'ILLUMINÉ. — Secouer les entrailles. Le cœur est trop élémentaire. Les poètes ne se sont que trop volontiers crevés, mais bêtement, à distraire les maîtresses et leurs amants dans l'attente.

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Parlant suralimentation, l'hôte, conscient de sa responsabilité, s'élargit discrètement la ceinture et se bourra, bénévolement. Ce pendant j'eus le loisir de paraphraser le leurre en une fable. Mais mon tourbillon de génie s'ébranla. L'extraordinaire est inutile au génie.

LE POÈTE. — Est-ce bien du bon français que parle celui ci ?

LE POLYÈDRE. — L'homme n'est pas banal, mais c'est grand malheur qu'il parle.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Ici mon paradoxe devient une banalité. Je me suis vidé de mes principes et j'en ai rempli les plats vides.

LE POÈTE. — L'image est ingénieuse et génératrice de beauté.

LE POLYÈDRE. — Vous aussi, vous parlez beaucoup.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — L'âge du prophète dépassé, votre valeur périlite. La corde est rare et de médiocre qualité, mais je sais un étang à profondeur proplice.

LE POÈTE. — Noa, Noa ! Vivre où le pain pousse sur les arbres et se laisser vivre — en dehors de la pourriture...

L'AGREGÉ ES-FOLIES. — Je cherche des costumes de marionnettes. Qui veut tester sa garde-robe en faveur de mon œuvre ?

LA THÉOSOPHE. — Ex-codirectrice de music-hall, Monsieur !

LE BANDIT. — Vous avez bien sûr fait faillite et êtes mariée à un impressario pensionné pour varices ?

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Peu perspicace est celui qui pense aussitôt à la scène.

L'ILLUMINÉ. — Nous ne savons que faire des déséquilibrés.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Et si c'est là ma mission, permettez-moi d'élever la folie à un degré d'originalité.

LE BANDIT. — Toute valeur est en rapport de l'intérêt qu'elle produit.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Polyèdre, à vous la parole !

LE POLYÈDRE. — Vous êtes presque un honnête homme. Quel bonheur si l'homme ne sût pas parler.

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — La parole rend la phrase élastique. Qualité nullement critiquable. Aussi les bretelles servent à soutenir le pantalon autour du ventre ballonnant quand la ceinture ballotte.

LA THÉOSOPHE. — Le mal purifie le bien.

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Du vitriol sur du vitriol ne produit aucun phénomène.

LE POLYÈDRE. — Efficace, s'adressant à la parole, est de s'y prendre au moyen du poing.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Inoffensif, je m'adresse aux arbres, aux maillots et à tout ce qui ne parle pas encore.

LE POLYÈDRE. — Discussion inutile. Une idée travestie en paroles est perdue pour l'humanité.

L'ILLUMINÉ. — Réformes ! L'humanité est infecte. Désinfecter, bénigniser. Imbéciles !

LE POLYÈDRE. — Allons, les imbéciles. Où sont les imbéciles !

LE CÔNE. — Tu cries si fort, Polyèdre. Ils sont tous présents : celui-ci, celui-là, celle là-bas... Mais toujours les pauvres imbéciles. Pourquoi pas les gros malins ! Ignorez vous tous encore les masques de rechange ?

L'AGRÉGÉ ÈS FOLIES. — Dommage ! Le responsable n'est pas ici

LE CÔNE. — Polyèdre, tu as encore trop de facettes. Trop de lignes neutres, trop de gérontoxon. Mon rayon est incommensurable, infinitésimal.

LE POLYÈDRE. — Eh ! critique. Tu as l'air d'attraper la maladie des humains. Si nous nous joignons à l'illuminé ?

L'ILLUMINÉ. — Infecte est le monde. Désinfecter ?

LE CÔNE. — Le champ des nubilités est immense et jachère. Si nous semons des jeunes cônes, des jeunes polyèdres !

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Je ferais un bon précepteur. D'ailleurs, je m'adresse aux arbres, aux maillots et à tout ce qui ne parle pas encore.

LA THÉOSOPHE. — Mais que nous veut-il de ses maillots ? Le mal purifie le bien.

LE BANDIT. — De tous les maux et de tous les biens, je fais une échelle et j'aplanis les plus élevées aventures. Mais dites, Madame, mon âme est du féminin --- et j'ai des envies d'inceste ?

LE POLYÈDRE. — Retourne par le trou du souffleur, Cône, tu as encore mal aux reins.

LA THÉOSOPHE. — Etranges aventures.

LE POLYÈDRE. — Aux aventuriers alors ! Où sont les aventuriers !

LE XYLOGRAPHE. — J'ai fait un beau paysage. Tiens. Tu es libre ?

LA THÉOSOPHE. — Prête au modèle.

LE POLYÈDRE. — Vous êtes seul, Monsieur ? Voyons ! Aux aventuriers de toutes espèces.

L'ILLUMINÉ, *au Xylographe*. — Nullité ! Parfaite nullité de tes façades en face du terrible. Ne sens-tu pas ta nullité, médiocre, devant le chaos.

LE PARIA. — Me voici, Polyè Ire ! Mais misère ! Misère ! Père, mère et neuf enfants ?

LE POÈTE. — On le dirait poète.

LE PARIA. — Je ne sais vivre sans gosses en maillots. A la femme j'ai dit : tiens une planche sur la tête du dernier né, afin qu'il ne grandisse, ou je te fabrique un autre. Mais, misère.

LE POÈTE. — Il est presque poète.

L'ILLUMINÉ. — Voilà la cochonnerie de la masse.

LE BANDIT. — Se plaindre est à la mode. D'ailleurs il est de son métier préparateur de spéculatrice en métaphysique.

L'ILLUMINÉ. — Stupidité hypocrite. Guillotiner toutes ces sâletés sournoises.

LA THÉOSOPHE — La force brutale, horreur !

L'ILLUMINÉ. — Grains de sable. Valeur négligeable. Oui, pour en venir à bout, imposer la réalité par la force.

LA THÉOSOPHE, *au Xylographe*. — Dis ! Sois diplomate.

LE XYLOGRAPHE *ou parasite*. — La mer, point de vue en dessous des vagues.

LE PARASITE. — Il y a beaucoup d'amateurs ici.

LE BANDIT. — Tous les spectateurs regardent bêtement par ici.

L'ILLUMINÉ. — Trop stupidement intéressé est le monde.

LE PARASITE. — Tout le monde regarde par ici ? Alors. — Tenez. — Voici ma veste, j'en ai d'autres. — Mon pantalon, j'en ai d'autres.

LE XYLOGRAPHE. — Mais mécène !

LE BANDIT. — Ah !

LE POLYÈDRE, *sortant à moitié du trou du souffleur*. — Moi aussi, je l'ai vu !

Cône ! Si tu n'as pas trop mal aux reins, viens danser l'idéal du ventre. Apporte mon estomac, je t'accompagnerai à la harpe.

*Le Parasite est satisfait. — L'Illuminé bave. — La Théosophe loue Dieu. — Le Poète épèle des poèmes. — L'Agrégé ès-folies esquisse une béatitude paradoxale. — Le Cône danse l'Idéal du ventre. — Le Polyèdre joue à la harpe sur son estomac.*

*Le Xylographe met la veste et le pantalon. L'œil gauche oblique sur sa toile, l'œil droit perpendiculaire sur sa toilette. Une opération de géométrie cérébrale se produit au fond de son encéphale.*

LE CÔNE. — En vérité, mon mal de reins m'épuise. J'abandonne.

LE XYLOGRAPHE. — Que l'art est banal à côté de ce complet !

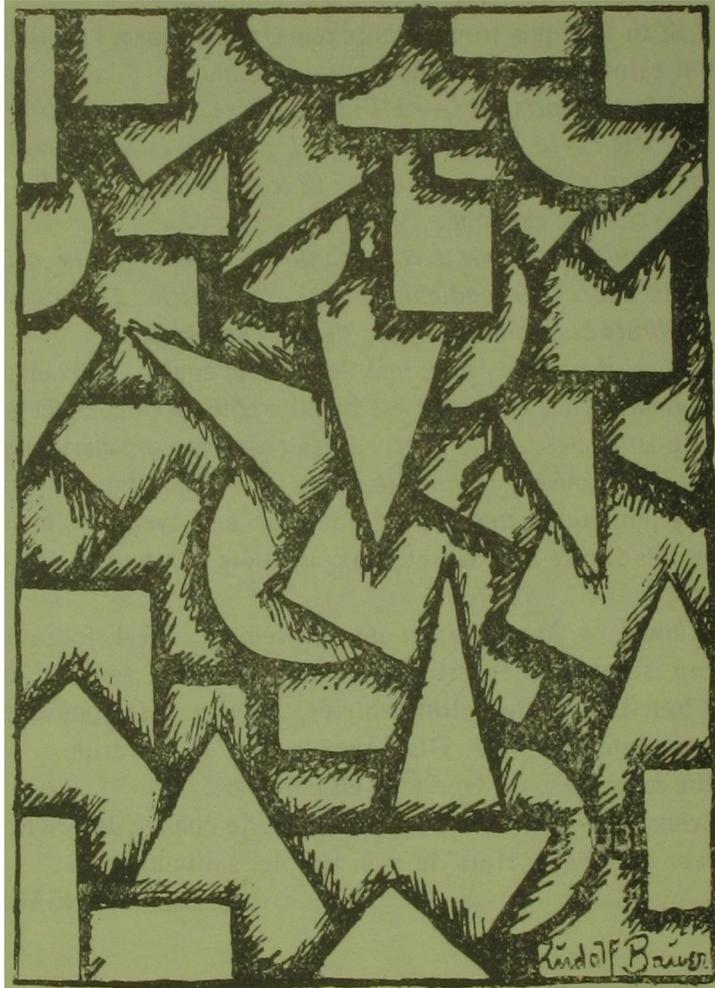
L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Je cherche des costumes de marionnettes. La corde est rare et de médiocre qualité, mais je sais un étang à profondeur propice. Vous pourriez tester votre garde-robe en faveur de mon œuvre. Inoffensif, je m'adresse aux arbres, aux maillots et à tout ce qui ne parle pas encore !

LE POLYÈDRE. — Assez. Voici un théorème : C'est fou, disent les hommes, d'un sujet qui dépasse les limites de leurs sens, et celui qui l'énonce est fou. Un tas de saltimbanques, d'autre part, pour se rendre intéressants, simulent la folie. Disséquez la farce de la vérité.

L'AGRÉGÉ ÈS-FOLIES. — Une idée en paroles...

LE POLYÈDRE. — Pardon. Une autre fois. Je change de scène. (*Gesticulant avec son estomac*) Hors de mon temple, saltimbanques.

CLÉMENT PANSIERS.



BAUER

*Dessin*

## *Paroles pour Maman*

Maman! Je t'écris ceci du fond des Rêves, comme un homme qui se sentirait devenir fou! Entends-tu? Je t'écris ceci, maman, pour que tu me pardonnes d'être un mauvais fils...

Il est des choses que tu n'as jamais vues, maman : oh! j'ai les yeux étranges de ceux qui meurent jeunes! C'est vrai : tu n'as jamais mis la main sur mon cœur, quand j'avais fumé trop de pipes!

Maman! Je t'écris ceci pour que tu me pardonnes d'être un mauvais fils!

Ils m'ont dit : " Toi, tu n'as jamais souffert! ". Ils m'ont dit que j'étais trop jeune pour souffrir... Ils ont vu pourtant — mais ils ne peuvent de déductions! — mes yeux étranges...

Oh! mes yeux étranges qui n'ont jamais pleuré! Mes yeux méchants de mauvais fils!

J'avais seize ans — je me souviens, maman. . — quand je te fis gémir pour la première fois : " Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour avoir un tel fils! " Tu attendais, volet baissé, l'impie renvoyé du collège... Tu n'avais pas eu le courage de tirer le volet... Tu as crié, — du fond de l'ombre!

— Oh! maman, maman! je t'écris ceci pour que tu me pardonnes!...

Il est aussi des choses que tu ne peux comprendre : à l'âge où l'on s'adapte... où l'on s'assied derrière les comptoirs, sinon dans les bureaux... Voici qu'ils ne peuvent oublier (oh! les maudits, maman!) qu'il y a toute la Terre et toute la Vie!... Ceux-là s'appellent Rimbaud, Verlaine... *Ceux-là sont toujours de mauvais fils!*

Voilà pourquoi nous sommes souvent comme deux ennemis dans une chambre... (oh! maman, tu es presque laide quand tu pleures!) : je ne sais ce que je t'ai fait, ni ce que tu m'as fait... Nos visages s'abîment entre nos mains... et tu t'écries, maman, que je te fais mourir!

(Ne sais-tu pas pourtant que je ne suis pas entièrement mauvais? J'aime tout ce qui est violent et cruel, toutes les grandes mécaniques féroces! Mais, ne m'as-tu jamais vu, entendu parler aux petits enfants, aux petits chats?)

Or, tu t'écries, maman, que je te fais mourir! Tu n'as pas vu, tu n'as pas vu : mais j'ai les yeux étranges de ceux qui meurent jeunes! Alors — (pardon!) — faut-il peut-être que je t'achève, pour t'épargner la suprême douleur!

Maman! laisse-moi partir pour les Iles d'Aventures... pour les pays où l'on vit nu dans le soleil! (Oh! dans le soleil, ma maigreur de cardiaque!). Ce sont aussi, je sais, des îles voluptueuses, cythérées... Ce n'est pas celà que j'en attends... Oh! maman, je n'espère que leur solitude.

Tu verras, Maman, du fond des Iles d'Aventures, — comme un homme qui se sentirait devenir fou, — je t'écrirai, à chaque courrier, pour que tu me pardonnes d'être un mauvais fils!

Gaston DEHOY.

---

### *Paroles pour le lion captif*

*A mes frères en égoïsme,  
les Fauves.*

Taisez-vous!... Assez ri, vous dis-je :  
Je suis avec le lion!  
Moi — moi, je suis *toujours* avec le lion!  
Savez-vous pas que je donnerais *dix* vies d'hommes  
pour la liberté d'un lion!  
Savez-vous pas que je suis fou?

Bah! vous pouvez le dire à ma mère...  
Vite! courez, courez le dire à ma mère  
que je suis avec le lion!  
Peut-être alors comprendra-t-elle  
pourquoi je suis un mauvais fils!

Moi, moi, je suis *toujours* avec le lion :  
Seule, la joie du lion  
est comme la joie du poète moderne!  
Seule, la douleur du lion  
est comme la douleur du poète moderne!  
— Taisez-vous!... Assez ri, vous dis-je :  
je suis avec le lion!

Francis Jammes naguère a dit :  
" Prière pour aller avec les ânes au Paradis ".  
Moi :  
" Chant pour avoir l'Enfer avec les fauves! "

Taisez-vous!... Assez ri, vous dis-je :  
Je suis tellement avec le lion  
que je voudrais, pour lui tout seul, devant sa cage,  
chanter mes psaumes de poète-roi-de-sauvages!

Taisez-vous!... Assez ri, vous dis-je :  
Zarathustra eût été aussi avec le lion!

Gaston DEHOY.

# BÉBUQUIN

(Suite)

III

## L'Histoire des Custodes

Je me trouvai devant un grand morceau de toile d'emballage et m'écriai :  
" De pleutres nœuds vous êtes ".

" Devez-vous donc toujours insulter ? "

" Ne m'interrompez pas. Mais j'éprouve la nécessité de me documenter. Aisément je remarquai que personne d'autre ne fut la toile d'emballage que moi. Ce fut la première reconnaissance de moi-même. Mais je poussai plus loin. Commença un grand vacarme. Une tempête me lacéra. Je criai de douleur. Je remarquai comment la plus grande partie de la toile s'en alla au diable. Alors je fus totalement ébloui de moi-même. Pensez donc, je fus une montagne d'acier, qui se tenait sur sa tête. De tendres fleurs animiques cachèrent les précipices, qui n'étaient pas d'un monceau de coussins de sofa à remblayer. Je compris le non-sens et constatai qu'un grain de sable est de loin plus précieux qu'un monde infini. Perça également l'infinitésimal, le prodige de la qualité, qui, ni historiquement, ni d'autre quelconque façon peut être résolu. Chaque fois je remarquai qu'il n'importe simplement que d'un mouvement le plus possible non entravé. Je concède, qu'ici la logique ne suffit point, puisque l'un axiome réfute l'autre. Pensez à ceci, qu'avec les phrases du penser causal on arrive aussitôt au non causal ; mais d'une verte soumission je me rue sur la question capitale. Je me dis, Böhm dégage-toi. Toute chose personnelle est improductive. Sois custode et déchire-toi. Insulte-toi aussi longtemps que tu sois autre chose. Sois rideau et pièce de théâtre en même temps. Si tu éprouves quelque langueur, agis toujours en sens inverse ; car souvent tu te trouves trop vite englué. Je l'ai toujours dit,

le contraire est pour le moins aussi exact. Ne marchez donc plus sur deux jambes. Pourquoi ne vous amputez-vous pas une, héroïquement sous les couvertures de lit ? "

La jouissance désire l'empire sur soi-même et la tourmente. Axiome : Evitez l'équilibre.

Vous voyez, mon crâne d'argent est assymétrique. En cela se trouve ma productivité. Aux combinaisons, se variant continuellement, vous perdez le souvenir sinistre des choses et le penchant pénible d'identifier. Ce que jusqu'ici vous n'avez pas osé penser. Il ne s'agit pas de reconnaître, ce qui est fantastique tautologie. Ici il s'agit de penser, penser. Par quoi se change toute l'affaire, Monsieur. Les génies n'agissent pas, ou ils n'agissent qu'apparemment. Votre but est une idée, une nouvelle, une idée toute nouvelle.

Monsieur, comprenez-vous maintenant le grand Napoléon ? L'homme ne fut pas ambitieux. C'est la projection des intrigues d'université et des dilettantes. L'homme chercha toujours de nouveaux moyens, pour pouvoir penser ; mais il fut un peu idéologue. Une chose seulement je prie : ne me confondez pas avec l'intenable vertige sentimental d'un panthéiste. Ces gens n'ont pas compris une bonne image, là se cache leur faute. Ce sont des lycéens non concentrés, c'est pourquoi ils ne sortent pas d'un concept, et je le nie directement. Le concept est rigoureusement un non-sens pareil à la chose. On ne se défait pas de la combinaison. Le concept tend vers les choses, mais précisément le contraire je veux. Je dirige mon attention vers la jouissance. Vous savez maintenant que ma fin est réellement à signifier comme tragique. Habillez-vous cependant. Nous assisterons à une action hypothétique, notamment ma fonction animique.

Carl EINSTEIN.

## **Armée...**

Armée aux longs décors mouvants, dont les tonnerres  
Commandent aux échos endormis des vallons  
Et qui, sous les grands cieus déployés en bannière  
Lancent la race aux quatre murs de l'horizon;

Espoir du faible, amour des forts, terreur des mères,  
Vaste jungle où rugit le peuple des canons ;  
O toi que la tiédeur d'un beau sang désaltère  
Et que la mort joncha d'héroïques moissons ;

O toi qui, seule encor, disposant de la force,  
Nourris, dans la forêt des hommes, sous l'écorce,  
La sève, en préparant leurs triomphes futurs,

Je t'aime et je te hais, d'une amour violente,  
Parce que c'est un peu de mon âme qui chante  
Dans tes clairons levés vers l'impossible azur.

## **A la Foule**

Comme un débord fangeux qui s'étale et qui monte,  
O foule! à marée haute, envahis tes faubourgs ;  
Pour toi, le crime a peint sa fresque au ciel du jour,  
Et la feuille qu'on hurle en attise le conte.

Innombrable troupeau, — pour l'abat ou la tonte,  
Sous les porches sanglants de ces temps sans amour  
Chassé par d'invincibles dieux —, conduis autour  
Du feu de jais du stupre une danse sans honte !

Nous, que jamais ton geste vain n'a subjugué,  
Nous allons, cependant, franchir le temps, à gué,  
Dévêtu de ton rêve aux trop communes laines,

Pour vendanger la vigne acquise au ciel d'été,  
D'où, sur le sol fécond des rives transmondaines,  
Doit jaillir le vin clair de notre éternité.

## Aux Navires

Navires belliqueux aux carènes pesantes  
Qui montez les chevaux de la vague éclatante,  
Pour ravir le soleil et forcer l'horizon,

Vous qui gonflez au vent d'orgueilleuses poitrines  
Voiliers ! ô laboureurs de la glèbe marine  
Dont vous semez de morts les écumeux sillons,

Comme vous, emporté sur des jours sans rivage,  
Du néant à la vie au néant, je voyage,  
Répercuté dans l'Être ainsi qu'un chant profond,

Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes,  
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent.  
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons.

Et quand mon fou désir de connaître s'allume,  
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,  
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond

Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine  
Et je me couche au lit de la détresse humaine,  
Comme vous, en sombrant, au lit des goëmons.

### Demain

En vain, le jour adverse évoque ceux qui tombent  
Et dont la chute, au loin, dans l'âme nous répond ;  
En vain, le fleuve nu prépare sous ses ponts  
Un départ, sans adieu, d'irrésistibles tombes ;

En vain, pour dévoyer mon effort qui succombe,  
La noire Faim suspend de périlleux balcons  
Sur des galets battus de rêves inféconds ;  
En vain, l'amer chagrin réprimé vire en trombe ;

Demain paraît ! Demain ! Jour où, sur plus d'un front,  
Tonnants et lumineux, mes pas s'affermiront,  
Où d'un geste, arrachant des trompettes à l'ombre

Pour déployer mes cris jusqu'au suprême azur,  
Comme une horde dense au milieu de décombres,  
Je pousserai mes vers sur le monde futur.

Léon DEUBEL.

## Novénaire de l'Attente

(SUITE)

### III

Tu es encore entre oui et non

— fœtus! —

Oui. J'ai pitié de toi...

Mais plus encore des autres...

Non pas de ceux qui ignorent,

— les hypocondres — les heureux niais —

mais de ceux qui savent

— mes frères en détresse —

C'est pour eux — et comme eux —

que la démence m'obsède...

Avec vous mes frères en esprit

je m'étends au sofa de la douleur

et je hurle oui ! et non !

Dans la forêt sonnaille le Printemps

Les cieux s'éclaircissent,

les champs verdissent,

le Soleil trompette — oui ! —

et la terre enfante la vie !

Ventre prolifique de la Terre!

Rends le souffle à ceux qui râlent —

— Je le sais — ils ont tant aimé la vie ! —

Leur bouche entr' ouverte expire — oui ! —

— Non ! — devant le gouffre béant du néant.

Oui ! Oui ! Oui !  
Tous mes frères veulent vivre !  
Vivre — que le corps tombe en lambeaux !  
De la joie future, la douleur présente est le terreau —  
Intensément vivre leur vie éphémère,  
en vertueux extatiques — ou vicieux raffinés —  
N'importe, mais vivre !  
Je te conjure, Terre, de les ranimer !

Seigneur — Dieu de tous les peuples qui sont en guerre,  
Ecoute, je te parle la langue  
de tous vos peuples — qui s'entretuent — mes frères.  
Christ — crie à nouveau — Lamma Sabachtani !  
Crucifié ressuscité — Frère,  
— Tous les peuples sont vos frères -- comme les miens --  
Je te jure sur la tête de celui qui doit me naître...  
Pas plus que lui

--- le non enfanté ---  
ni Toi, ni eux, ni moi,  
Nous avons désiré ces infamies.  
Nous sommes, Seigneur, victimes de votre vent  
Qui souffle la démence de la cruauté.  
Voici que ton printemps --- le troisième ---  
nous arrive.

Seigneur de l'Agia Triada.  
--- Bouche l'oreille aux prières hybrides des patries ---  
Laisse nous la démence ---  
Mets un terme à la détresse.

**Le Printemps nous inoculera la clémence.**  
**Musique! Chants! Danses!**  
**Que la sueur ruisselle de nos torses luxuriants.**  
**Nous serons les déments de la joie!**  
**Et à la gloire scélérate**  
                                   **nous ferons des funérailles blanches!**  
**Entre moi et toi --- que j'attends ---**  
**il y a une longue distance...**  
**Sois herbe et que je sois arbre ---**  
**Sois arbre et moi de l'herbe ---**  
**la longue distance restera nous séparer...**  
**A la forêt, il n'y a pas un pied à poser**  
**entre l'arbre --- qui monte**  
                                   **et l'herbe --- qui monte entre les arbres.**  
**Nous serons plus étrangers**  
                                   **que l'arbre de la forêt**  
   **et l'herbe au pied de l'arbre.**  
**Notre dissemblance ressemblera à la différence**  
                                   **d'une tombe au cimetière ---**  
                                   **et l'herbe --- qui pousse entre les tombes...**  
**Et nous serons plus étrangers**  
                                   **que l'herbe et les tombes**  
                                   **et ceux qui se coudoient**  
   **dans deux tombeaux --- qui volesinent.**  
**C'est pourquoi je t'attends ---**  
   **Conçu ---**  
**Comme une très lourde entrave.**



Et sa chair chaude a tressailli  
sous la fraîcheur de ma main.  
Et elle a dit que ce fut toi  
qui sursautas en son ventre...

Ce jour --- j'ai embrassé follement  
tous les enfants rencontrés.  
J'ai caressé les arbres --- qui bordent la route  
que les passants chuchotaient -- délire....

.....  
Et le soir est tombé  
et un chagrin fiévreux burina mes tempes.  
Es-tu capable de comprendre ? ---  
J'ai souhaité --- cette nuit ---  
ressembler au taureau fougueux...  
M'annoncer à toutes les chambres à coucher  
où une épouse veuve soupire...  
Augmenter l'armée des bâtards ---  
Comblér le vide entre ce jour et demain ---  
Rendre invincible demain contre hier ---  
Anéantir dans le spasme  
les préjugés de patrie  
de race ---  
Inoculer, dans le sperme,  
l'idée inébranlable de confraternité  
--- O la luxuriante morbidesse! ---

Afin que les mots n'expriment plus  
des abstractions creuses  
grandiloquentes ---  
Car des réalités  
fut-ce même éphémères !  
Tu serais le grand bâtard  
Et tous les bâtards tes frères !

---

# FRANÇOISE

Un mystère moderne en cinq actes

(Extrait du premier acte).

## PREMIÈRE SCÈNE

. . . . .  
LA MÈRE. — Tu penses évidemment à ton amoureux. Il vient encore  
aujourd'hui, quoi?

FRANÇOISE. — Probablement. Je ne l'ai pas invité.

LA MÈRE. — Je ne vois pas clair en ta destinée. Tu prends toutefois tes  
propres chemins.

FRANÇOISE. — Je pense au contraire à vous autres. Je ne conçois pas encore  
comment votre union ait pu se réaliser.

LA MÈRE. — Souvent il me semble comme si j'eus trois vies bien distinctes derrière moi. Comme si par trois fois je fus tout à fait quelqu'un d'autre.

FRANÇOISE. — Et que tu ne te sois pas dit, une seule fois, que tu pus dépenser ta force vitale à quelque chose de plus beau que de sauter quelqu'un à la gorge comme un homicide, chaque troisième jour.

LA MÈRE. — En effet, ce ne fut pas si mauvais.

FRANÇOISE. — Tes outrages, je ne voudrais jamais les prononcer ni entendre de personne.

LA MÈRE. — Ton ramollissement en est la cause. Quand on passe le jour à dormir et qu'on convertisse les nuits en jours, alors on ne connaît pas le monde. Si nous avions été aussi sensibles que toi, nous nous serions déjà séparés au Brésil. Je ne t'aurais pas mise au monde et ne serais pas obligé de te rendre des comptes.

FRANÇOISE. — Fort probablement j'aurais eu alors un autre père ou une autre mère.

LA MÈRE. — Naturellement que tu ailles considérer cela comme une fameuse supériorité.

FRANÇOISE. — Comment le saurais-je?

LA MÈRE. — Notre papa fut un homme non sans importance. Tu ne sais absolument pas juger cela. Quant à une conversation se rapportant à des choses sentimentales, il devint aussitôt méfiant, comme si l'on voulait lui retirer le sol sous les pieds. Il avait ses principes, auxquels personne au monde n'aurait pu changer quelque chose. Si pour le moins tu eusses hérité de ses principes. Alors tu te trouverais maintenant autrement devant moi. Ta vie sentimentale est, en effet, ehlas, aussi pauvre que celle de ton père.

FRANÇOISE. — Puisque vous ne vous êtes jamais entretenu de choses sentimentales, il n'est dès lors pas étrange que nous, enfants, nous n'en sachions rien du tout.

LA MÈRE. — Toi entre tes sœurs, tu t'es, à cette intention, chaque fois éclipsée au moment propice.

FRANÇOISE. — Je le sais. C'est pourquoi je ne serai pas pris à l'improviste, si un jour je devienne folle ou commette quelque crime.

LA MÈRE. --- Voilà de nouveau ton incurable vanité ! Tout cela n'est autre chose que grandiloquence. Si tu voulais te sacrifier un peu plus au profit de tes semblables, tu n'aurais pas toujours le temps de ne t'occuper que de toi-même. Tu trouverais certainement aussi un homme plus honorable, plus correct, qui t'épouserait malgré et contre tout ce qui est arrivé. Et il ne fallait pas te pendre à un viveur sans conscience, qui fait bonne chair de ta jeunesse, pour te laisser après coup décrépiter dans la crasse. Mais quel type convenable épouse une fille, qui entreprend la nuit des promenades et ne sait se retirer, le long de la sainte journée, de sa glace. Je ne puis même pas t'exprimer combien tu me dégoûtes, quand je te vois, pendant des heures, essayer des mines.

FRANÇOISE. --- Père et toi, vous êtes en mes yeux encore aujourd'hui les deux meilleurs, les plus courageux, les plus nobles personnages que la terre ait jamais portés. S'il vous fut impossible, à vous deux, de vivre une union heureuse alors le bonheur conjugal n'existe absolument pas. D'entrer à l'enfer, dans lequel aussi longtemps que je te connais, tu as soupiré et pleuré, je décline l'honneur. Il n'y a que des gens niais, bornés, bêtes, qui se sentent réellement heureux dans le mariage. Je suis trop fière de mon origine, pour que je descende vers eux.

LA MÈRE. --- Tu pourrais finalement oublier ces malheureuses histoires. Tu chéris ces souvenirs uniquement pour cacher ta veulerie, ta sensualité. En réalité tout cela ne fut pas si effrayant que tu daignes l'exposer maintenant.

FRANÇOISE. --- Sais-tu encore, Mère, combien souvent je m'encourais de table, ne me pouvant retenir de rire !

LA MÈRE. --- Comment si je ne sais plus ! Lorsque ton père se creusait et

discutait une affaire sérieuse, tu la trouvais risible. Et si jamais on eut un pressant besoin de toi pour n'importe quoi, on ne te trouvait nulle part.

FRANÇOISE. --- Parfaitement ! Il ne me reste de beaux souvenirs que de la colline tout autour du château. L'intérieur avec le jardin et ses ombres me fut toujours une horreur. A l'intérieur la guerre, à l'extérieur la paix. Combien de fois étais-je au portail, le marteau en main, et me demandant quelle répugnance, aux portes enfoncées, aux visages écorchées, devait me surprendre à l'intérieur. Je me représentais alors toutes les choses hideuses. J'avais la folle superstition que rien ne put s'accomplir de ce qu'on s'était représenté, puisqu'alors la surprise s'évanouit. --- Mais ce rire, qui tomba sur moi à table, n'était cependant que l'expression de ma mélancolie abandonnée à cause de vos insensées altercations. Depuis lors je ris quand j'entends quelque chose d'horrible. C'est lâche. C'est inhumain. Mais cependant ce n'est pas ma faute.

LA MÈRE. --- Tout cela n'est pas encore un motif, de se laisser séduire, à la première escapade dans le monde, par le premier venu qui se présente sur ton chemin.

FRANÇOISE. --- L'idée de me séduire ne lui est venue aucunement.

LA MÈRE. --- Je ne me laisse cependant pas traiter en folle de mon propre enfant ! Que fit-il autrement ?

FRANÇOISE. --- Moi, je l'ai séduit. Ce ne fut guère si facile.

LA MÈRE. --- Rien que toujours ta jactance effrontée, apathique !

FRANÇOISE. --- Je voulais finalement me soustraire à mon innocence.

. . . . .

## DEUXIÈME SCÈNE

. . . . .

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Françoise, que me réponds-tu ?

FRANÇOISE. — Je ne trouve pas d'autre réponse.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Tu m'as donné ton corps. Reste ma femme. Sois ma femme à jamais!

FRANÇOISE. — Je ne me laisse pas, à dix-huit ans, de nouveau enfermer.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Enfermer? C'est plutôt le contraire que je te propose. Tu es si richissime en promesses. Tu te développeras, tu deviendras heureuse.

FRANÇOISE. — Alors tout ne peut pas rester tel que?

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Impossible, Françoise! J'ai ma fonction, qui emporte tout mon travail mental. Il ne me reste rien à ma fonction, si nuit et jour je dois penser à toi. Il me faut des situations réglées. Tu ne te lies plus à rien du tout, si je me lie vis-à-vis de toi. Je suis l'homme, qui reste fidèle à ses résolutions.

FRANÇOISE. — Il y a cependant en réalité assez de jolies filles de dix-huit ans, qui ne savent quoi faire de mieux que de se marier. Je me marierai certainement aussi une fois. A l'heure qu'il est toutefois, je voudrais d'abord me réjouir de mon propre être. Comment ne puisses-tu pas comprendre cela?

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Non, Françoise. Réellement, cela m'est incompréhensible de toi. Je ne crois même pas, à ces propos, que tu te juges convenablement.

FRANÇOISE. — Que puis-je donc savoir de moi! Tu as probablement raison. Cependant que je désire volontiers expérimenter, qui en réalité je suis. Si nous nous marions aujourd'hui, alors j'expérimente seulement dans les dix années prochaines qui tu es.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Et qui sont nos enfants.

FRANÇOISE. — Et devant moi-même, je reste éternellement étrangère.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Si réellement tu n'éprouves pas d'avantage à mon égard, il serait parfaitement immoral de toi, de consentir.

FRANÇOISE. — Tu te sembles être amusé à la perfection avec moi.

D<sup>r</sup> HOFMILLER (*étonné*). — Françoise! — (*Plus calme*). Tiens moi comme arrogant, présomptueux, cependant que je m'imagine de ne pas t'être indifférent. Du premier jour de notre connaissance, j'avais l'impression de signifier pour toi

un but sérieux, conséquent, ne me comprends pas de travers. Pas un instant je ne me suis imaginé de t'être supérieur. Toujours cependant j'avais l'impression concrète que tu croyais à ma supériorité.

FRANÇOISE. — Ne m'es-tu pas en effet supérieur?

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Mais comment alors, Françoise.

FRANÇOISE. — Par le fait que tu connais mieux la vie que moi.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Une simple priorité, dont il m'est impossible d'être fier. — Non, Françoise, si je n'avais pas eu la conviction inébranlable, que tu me considérais de préférence à tout autre, je ne l'aurais pas laissé arriver au point où nous en sommes.

FRANÇOISE. — Pourquoi pas? — As-tu tellement estimé les filles dont tu fus l'hôte?

D<sup>r</sup> HOFMILLER (*révolté*). — François! Si j'avais pu soupçonner que tu m'insulterais de pareille façon.

FRANÇOISE. — Ta colère te rend si désirable. Si je savais maintenant ce qui te pousserait à la violence.

D<sup>r</sup> HOFMILLER (*se contenant*). — jusqu'ici je n'ai pas connu une fille qui, au besoin, sut se tenir tellement innocente comme toi.

FRANÇOISE. — Ma peau me chatouille.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Te serait-ce une réelle joie si je te maltraisais?

FRANÇOISE. — Tu n'as en tout cas pas à douter le moindre cri.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — C'est contraire à la nature cela.

FRANÇOISE. — Les chevaux aussi sont contre nature alors.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Les chevaux sont contre nature quand ils écrivent des poèmes. Les hommes sont contre nature s'ils doivent d'abord se mordre avant de pouvoir aimer.

FRANÇOISE. — J'ignorais jusqu'ici que tu écrivais des poèmes.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Je n'en écris pas non plus.

FRANÇOISE. — Moi au contraire, d'autant plus. Et précisément cela nous a fait faire connaissance.

D<sup>r</sup> HOFMILLER. — Tes poèmes? Comment?

FRANÇOISE. — Ma crainte d'être contre nature.

. . . . .

FRANK WEDEKIND.

---

## Bonheur de l'Extériorisation

Mouvements, éclairs de l'homme ! Signe  
de l'homme qui d'œil à œil s'étend :  
au fond rouge de mon sang commence !  
Levez-vous comme sur un vent virulent.

La mer est une mer corporelle jusqu'au bord,  
mais bien libre tend encore la main.  
de la voile — ainsi s'élèvent de la profondeur  
vers le firmament mes nerfs.

Stature ! Au grand trajet le vide  
se fracasse ! parcours, genou tout palanqué  
le monde, des hanches et des épaules l'essor  
est visible, visible pas assez.

Et de l'aurore s'exalte la lune,  
elle annonce des sentiments le cintrage.  
Ainsi s'esquisse de l'intrinsèque l'embrumé jardin  
verdoyant, et des bras comme des étendards

prennent la parole et l'élèvent  
au visage ensoleillé de leurs frères  
— Et quelle misère se retire ? Le silence se retire !  
des hommes est atteint l'homme éloigné.

Comme la terre, bruyante, jamais calme  
toujours plus haut s'exprime, ce que veut la profondeur,  
Enonce tout, tout ! De la toute puissance dignes  
Mouvements, de l'homme les signes

Alfred WOLFENSTEIN.

(Extrait de *l'Amitié* 1917).

---

## IN MEMORIAM

Vient de mourir Frank Wedekind, dans la littérature contemporaine de tous les pays, spécialement au théâtre, un des plus éminents. Après une existence plutôt précaire au milieu de l'indifférence, son prestige, comme maintes fois il arrive parmi les humains, s'imposera ascendant à mesure que le temps, qui use et efface les ombres, s'accomplit. Car il lègue aux ans à venir une expertise fameuse de l'humanité, qui, en moi, allume une fête poignante. Pris au hasard d'une vingtaine d'œuvres théâtrales, le dialogue, que nous donnons en ce même

cahier, extrait de *Françoise*, un mystère moderne en cinq actes, fournira une vague appréciation de l'acuité de vision de l'auteur, à peine franchi la cinquantaine, mort trop tôt, ainsi que de sa manière géniale de solenniser un sujet de conversation rouillé banalement entre tant de mains de tisserands de la scène

Ceci exprimé en hommage ultime de notre admiration, je renvoie le lecteur au livre de Franz Blei : *Sur Wedekind, Sterheim et le Théâtre*.

A peu près l'œuvre complète de Wedekind --- théâtre, poèmes, contes, essais --- est édité à Munich, chez Georg Müller.

\* \*

En Emile Despax, jeune poète français, dont nous publions les deux derniers poèmes, nous saluons, émus, tous nos frères en art connus et ignorés, victimes du vent d'anéantissement qui souffle par le monde.

Comme Emile Despax, en ses dernières stances, appréhenda la mort, ainsi le jeune mais grand désespéré Léon Deubel appréhenda le lugubre de l'heure présente. C'est pourquoi nous publions ici ces impeccables strophes d'une déchirante beauté, extraites d'*Ailleurs*, une plaquette éditée par A.-R. Meyer, Berlin.

N'est-il pas effarant, ô vous, prétentieux connaisseurs de littérature française, mais précieux bornés en haine qui vous confond, que c'est l'artiste allemand qui doit nous présenter une édition de nos plus beaux poètes!

La *Bibliothèque Maiandros*, même éditeur, a consacré une livraison entière (n° 6, 1913), à Deubel, avec la collaboration de Francis Jammes, Charles Vildrac, Georges Duhamel, Henri Guilbeaux et d'autres. F.-M. Cahen procura, entr'autres, dans la même bibliothèque, une édition du merveilleux poème *Ozone* de Guillaume Apollinaire.

Que faut-il ajouter à pareilles contradictions étranges. Que le coupable rougisse naïvement comme l'enfant pris en flagrant délit, simplement, et là-dessus poussons bilatéralement au large.

## Bulletin politique

Quelques personnalités connues du mouvement flamand d'avant la guerre ont adressé une pétition au Chancelier de l'Empire allemand, que l'*Avenir wallon* résume fort bien en " la Belgique une et indivisible " (1).

Parmi les huit signataires figurent trois écrivains : A. Vermeulen, H. Teirlinck, M. Sabbe.

Ne manquait la place, je publierais ici tous les gestes, actes et écrits de ces messieurs, membres fondateurs des revues *Van nu en straks* et *Ulaanderen*, sortes de *Jeune Belgique* flamandes.

Il est vrai qu'on vieillit, jour à jour, — les uns plus vite que les autres, — et je crois que c'est Descartes qui a dit qu'une fois franchi la trentaine l'homme a ses principes tout faits et bien souvent tombe en décadence.

Ce fut de 1890 à 1900 que M. Vermeulen incarnait le lion de Flandre tout de fougue et à tout casser. Mais sa jeunesse ardente, comme d'ordinaire chez les jeunes filles, a fini par se ranger, est devenue casanière. Pourquoi toutefois dès lors vouloir se préposer à verser la soupe à la jeunesse qui s'achemine.

N'oubliez pas, Messieurs qui vieillissez trop vite, que si dans les temps révolus on se débattait, on gesticulait, on hurlait même simplement par jeu et pour user le temps, que la génération, qui vous pousse à l'écart, hurle par conviction et en conscience. Nous n'en sommes plus aux belles phrases car aux beaux actes. Quoique vous, M. Vermeulen, vous avez dit ce que les pierres pensaient. C'est pourquoi vos amis ont eu confiance en vous et vous ont choisi comme meneur. Maintenant cependant, vous exprimez votre propre individualité, sans doute, mais qui n'est plus du tout intéressante. On ne reconnaît et l'on

---

(1) *L'Avenir wallon*, n° 71, du 14 mars 1918.

n'estime que l'auteur des *Courants européens*. Où êtes-vous donc, pour ne pas comprendre que ses courants spirituels, à l'heure qu'il est, se rencontrent et explosent en une réalisation irrévocable. Ou ne fîtes-vous, vous aussi, que de la littérature à vocables sonores. Est beau ce qui nous aide à vivre. Vous n'êtes certainement plus d'une beauté désirable, puisque vous cherchez à entraver la vie d'un peuple.

Vous autres, vous parliez par opportunisme ; nous agissons par opportunité. Il y a une fameuse nuance. La guerre, lugubre catastrophe mondiale, nous apprend étrangement, malgré nous et contre vous, à vivre. Notez sans effarement, car froidement, que le chaos ruine de jour en jour plus complètement le prestige des vieux et anciens pontifes et leurs poncifs. Ce qui, à nous, est réjouissant, ne vous déplaît.

Soit dit en passant que vous et vos co-signataires, vous affublez votre nom d'étranges titres, auxquels ne manque rien de moins que le prestige effectif. Le titre de "Président du Davidsfonds" en dessous du nom de M. Vliebergh, sonne à peu près comme un soufflet sacrilège au visage de David même, dont l'œuvre, sa signification et sa destination se voient ainsi, une fois de plus, tristement et si vilainement déformées.

Nous sommes, pour le moment, encore divisés en trois camps : vous, protestataires ; nous, révolutionnaires ; et les indifférents. Supposons que ceux-ci, en majorité, penchent de votre côté. Mais votre égoïsme écarté, et votre conscience sur la main, disséquons les conceptions. Croyez-vous qu'en quelque pays du monde on achète actuellement le patriotardisme des citoyens à un prix comme en Belgique ? Les principes de la masse dansent autour de leur ventre. Les plus intelligents battent de bonnes affaires : le trafic est scandaleusement toléré. M. Vliebergh, président du Boerenbond, en sait plus longuement que quiconque. Pour les autres existent les œuvres aux cent sous à ceux qui veulent se taire.

Cela expérimenté, pour que les indifférents approuvent l'œuvre des acti-

vistes, ceux-ci n'ont qu'à être un peu diplomates : en étudiant le problème économique créé par l'état de guerre et l'inertie des administrations. Les comités d'alimentation gèrent les estomacs et les sentiments politiques. Ils forment en réalité une forteresse et une banque formidables qui dirigent la résistance. Le moment est propice, peut-être, de les prendre d'assaut!

La pétition sus-mentionnée prouve une fois de plus que tout passiviste cache un ennemi de la rénovation.

Camarades, pas de vaines paroles, soyez pratiques et administrez. Purgez et remettez en mouvement les engrenages publics. N'oubliez pas l'enseignement. Et si, finalement, vous voulez la victoire : pensez au ventre!

Les révolutions de l'est de l'Europe nous ont donné des exemples, jusqu'à l'excès, que la réalisation d'un idéal a toujours besoin de discipline et quelquefois de la force.

C. P.

---

## Tablettes

--- Au présent numéro, le lecteur trouvera la table des matières des cinq premiers cahiers.

--- A l'édition de luxe du présent cahier est jointe, hors texte, une eau-forte originale signée de A. Lowe.

--- Aux prochains cahiers, collaboration de G. Dehoy, A. Rénohls, Rob. Coffin, Michel de Ghelderode, Franz Blei, T. Tagger, M. Huebner, etc.

--- Les numéros parus deviennent rares. Afin de satisfaire certains de nos lecteurs, on peut s'abonner à la demi-année au prix de **6 francs** (les frais d'encaissement à charge de l'abonné).

--- Rédaction et administration : Cl. Pansaers, chaussée de Bruxelles, La Hulpe.

## Table des cinq premiers cahiers

### *Critique, Essais*

Cl. PANSAERS.

Autour de la littérature jeune allemande, I, p. 3; II, p. 41.

Epilogue, III, p. 104.

In mémoires, V, p. 193.

Iwan GOLL --- Appel à l'Art, IV, p. 121.

### *Poèmes*

RAOUL RAVACHE.

Défilé, I, p. 17.

Janvier, III, p. 81.

René VERBOOM.

Pluie, I, p. 18.

Poésie, I, p. 19.

Nocturnes, II, p. 59.

Pochade, II, p. 60.

Captivité, III, p. 83.

Automne, III, p. 83.

Prière, IV, p. 155.

Les plus doux, IV, p. 154.

Ernest STADLER. --- Le Départ, I, p. 21.

Franz WERFEL. --- Au Lecteur, I, p. 22.

Charles VILDRAC. --- Les Deux Buveurs, I, p. 23.

Cl. PANSAERS.

Méditations de Carême : L'Interrègne, I, p. 25; Amnistie, III, p. 97.

Novénaire de l'Attente, IV, p. 136, V, p. 181.

P.-J. JOUVE.  
 Tristesse, I, p. 32.  
 Voix dans le temps terrible, III, p. 118.  
 Juste vent d'Automme, I, p. 33.  
     Lucien MARIÉ. --- Pluie, I, p. 35.  
     Jean DE SAINT-PRIX. --- Veillée, II, p. 61.  
     Walter HASENCLEVER. --- Jaurès, II, p. 65.  
     Paul WINDFOHR.  
 Trilogie : Force, II, p. 68; Culte, II, p. 69; Apogée, II, p. 70.  
     Marcel MARTINET. --- Tu vas te battre, III, p. 112.  
     Gaston DEHOY.  
 La Barque, IV, p. 123.  
 Chant barbare, IV, p. 124.  
 Paroles pour Maman, V, p. 173.  
 Paroles pour le Lion captif, V, p. 174.  
     Iwan GOLL. --- J'étais assis auprès de vous en un cabaret d'absinthe...,  
         IV, p. 130.  
     Alfred WOLFENSTEIN. --- Bonheur de l'Extériorisation, V, p. 192.  
     Loïs CENDRÉ. --- Poèmes en prose, V, p. 161.  
     Emile DESPAX.  
 Les Soirs, V, p. 164.  
 Stances, V, p. 164.  
     Léon DEUBEL.  
 Armée, V, p. 178.  
 A la Foule, V, p. 178.  
 Aux Navires, V, p. 179.  
 Demain, V, p. 180.

### *Romans et Contes*

- Michel DE GHELDERODE.  
Légende du Lierre, II, p. 71.  
Le Baiser sur l'eau, IV, p. 147.  
Carl EINSTEIN. --- Bébuquin, IV, p. 132, p. 156, V, p. 176.

### *Théâtre*

- Herward WALDEN. --- Femme, III, p. 86.  
Clement PANSAERS. --- Les Saltimbanques, V, p. 165.  
Frank WEDEKIND. --- Françoise, V, p. 186.

### *Bulletins politiques*

- Cl. PANSAERS. --- I, p. 37; II, p. 76; III, p. 119; IV, p. 159; V, p. 195.

### *Tablettes*

- I, p. 40; II, p. 80; III, p. 120; IV, p. 160; V, p. 197.

### *Illustrations*

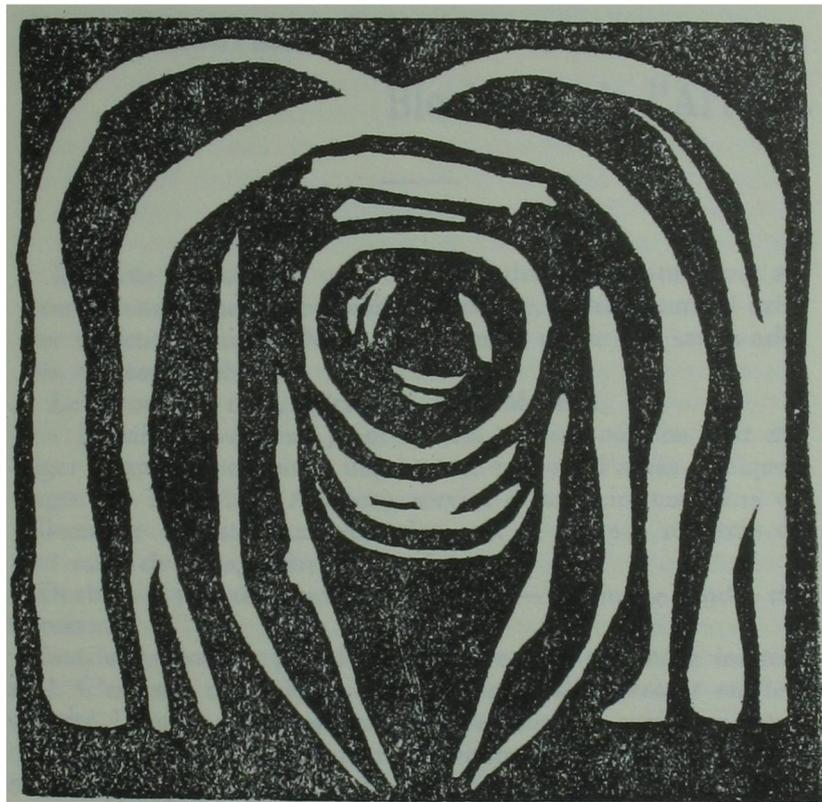
- Joseph ALBERT. --- Christ, planche hors texte au premier cahier.  
Guy BOSCARD.  
Bois, frontispices aux n<sup>os</sup> I, II et IV.  
La Maison de la drève, bois, I, p. 1.  
Bois, II, p. 51; III, p. 85 et p. 96.  
Paul KRASNOBAIEFF. --- Ruines du château féodal de Beersel, front. n<sup>o</sup> III.  
Roger PARENT. --- Tentation, bois, I, p. 2.  
Max MICHEL. --- Bois, II, p. 45.  
Fernand WESLY.  
Le Fardeau, bois, IV, p. 131.  
Les Corbeaux, bois, V, p. 163.  
Maria UHDEN. --- Bois, IV, p. 137.  
A. LOWE. --- Eau-forte originale signée, hors texte au n<sup>o</sup> V de l'éd. de luxe.  
R. BAUER. --- Dessin, V, p. 172.  
Albéric THÉVENET. --- Frontispice, bois, du n<sup>o</sup> V.

DEUXIEME ANNEE.  
Le numéro : fr. 1.50.

N° 6.  
Abonnement : 12 francs.  
Etranger : 15 francs.

# Résurrection

CAHIERS LITTERAIRES MENSUELS ILLUSTRÉS



Guy BOSCART.

NAMUR  
1918.



## Brève incursion dans le Blockhaus de l'Artiste.

---

L'artiste est un type qui veut se rendre intéressant. Tout autant qu'une coquette, qui exhibe sa toilette, il désire surtout exhiber sa petite personne. Non? — Je prends un de mes saints adorés — Léon Deubel.

Le 17 octobre 1911, il écrit à A.-R. Meyer :

« Je suis arrivé à un point de ma carrière où l'on doit me juger d'après une œuvre importante, et non d'après quelques pages. Ce Flugblatt (Ailleurs), servira à me faire connaître en Allemagne : c'est beaucoup, selon moi et je vous remercie de tout cœur de vous y être employé ».

Deubel — je l'aime surtout en sa vie — voulut se rendre intéressant.

Inutile de pousser plus loin. L'artiste veut se rendre intéressant. C'est son droit. Mais *qu'il donne de l'intéressant est son devoir!* J'insiste à démasquer l'homme sous son vrai jour parce que légion ils sont, qui « jour et nuit parlent art et littérature, et qui sont incompetents d'un acte viril. J'adore Deubel, dans

le sens qu'en parle Guilbeaux — parce qu'il avait un talent qu'on peut ne pas aimer, mais qu'on doit respecter et surtout parce qu'il était capable d'un acte hautement viril — le suicide !

Ici, je dois abolir le préjugé de ceux — souvent afin de sauver leur petite personne — qui prétendent dédoubler l'artiste en homme et en artiste. L'œuvre gagne en importance, ou inversement, à mesure qu'on connaisse l'homme.

La valeur de l'œuvre, en effet, réside dans la connaissance qu'on fait de l'homme dans l'œuvre, et par là, de la vie même. Le superficiel cherche cette connaissance dans le conte, dans le personnage mis en scène. Le sage, toutefois, y découvre l'individu, qui se cache derrière le conte, qui a tramé la comédie, qui a musiqué le poème. Flaubert a essayé de s'éclipser à cette investigation. Et voici qu'en le découvrant, on trouve le parfait représentant de son siècle, qui incarne la duplicité. Alfred Jarry s'est caché dans un sac brodé de folles insanités et de burlesques inepties. Et voilà qu'il promène ses lecteurs à travers toutes les folies dont l'humanité d'hier fut capable en son ennui de vivre.

Je conçois que l'artisan puisse faire de l'art, Mais extraire la beauté de ses propres entrailles est affaire de l'artiste. En matière de poésie, on appelle cela — un art littéraire ou non littéraire. Quoique la démarcation soit excessivement difficile. Ainsi Stéphane Mallarmé hautement littéraire, est en même temps, surtout en sa prose, un poète non littéraire, dans ce sens.

Elie Faure est certainement beaucoup plus littéraire que Mallarmé. Comparez une page de chaque auteur. La ronflante envolée de Faure donne une impression pareille à l'aéroplane dans les airs à moteur ronflant. La mécanique grandiloquente domine et

diminue la beauté. De Mallarmé, l'aéroplane sans bruit de moteur plane et alors éclate la beauté impressionnante, car pareille à un oiseau majestueusement colossal. — Il faut vérifier l'authentique réalité de mes deux termes de comparaison.

La question du bruit de moteur au vol de l'aéroplane se vérifie et se confirme au vol de n'importe quel oiseau. Prenez le cygne sauvage. Tout près, on entend le crissement de l'air dans les pen-nes, le vol est lourd. — pour devenir léger et gracieux à une distance d'où l'oreille ne perçoit plus le bruit.

J'ai dit que le vol de l'aéroplane — sans bruit de moteur — se confond au vol de l'oiseau, et qu'alors seulement le maximum de beauté éclate. Ici nous touchons à la vie. Un bruitiste m'objectera cependant qu'il adore ce bruit. — Indépendamment du parti-pris de son adoration — que je respecte et qui est également un moyen de se rendre intéressant — je lui demande ce que ses nerfs décideraient à pareil bruit continu? Qu'il passe dans un atelier métallurgique, non pas en déambulant, mais au moins dix heures par jour les trois cent soixante cinq jours de l'année — où la cacophonie — des enclumes, des burins, des limes, des cour-roies, des fraises, des mortaises, des tours, des pilons, des presses, des moteurs — grince, fracasse, hurle, pour, en dernière instance, abrutir les nerfs comme les entendements!

Je viens de dire que nous touchons à la vie. La beauté est une question, pas tant de luxe que vitale. L'idée est loin d'être neuve de toutes pièces, puisque tout le monde apprend que l'art doit interpréter la nature. J'ai déjà montré où, ici, réside l'erreur (Epilogue, p. 104)

La nature est vie, précisément. Mais à moins de l'amoindrir

n'y touchez pas. L'homme est portion de la nature et s'y confond. D'autant plus qu'il prétend créer, qu'il ne copie plus, qu'il extraie donc la vie de lui-même, de sa moëlle, de ses entrailles, qu'il crée, quoi, comme un père le fait quand il veut procréer !

L'art est vie. L'œuvre d'art n'a de sens, n'a de valeur que pour autant qu'elle nous aide à vivre.

Ici, il y a des degrés. — Aider à vivre est synonyme de satisfaction. Le poème satisfait l'auteur et l'aide donc à vivre. Mais pour cela pas encore les autres ! Le poème a d'autant plus de valeur qu'il aide un plus grand nombre d'humains à vivre ! Est intéressant, jusqu'au génie, celui qui sait donner une forme sensible à ce que le monde entier, homme, pierre, arbre, etc — pensent et sentent et qui jusqu'ici, fut inexprimé encore.

Ici pourrait s'élever une objection : Un feuilleton est dévoré par la masse. L'auteur est donc un grand poète ? Stéphane Mallarmé est illisible à la masse. Sa valeur reste secondaire ? Voyez plus loin que l'horizon ordinaire. Le feuilletonniste répète des choses que tous ses lecteurs se disent ou se chuchotent. Mallarmé est compris d'une élite — et chaque membre de cette élite porte, malgré lui, le bienfait de Mallarmé dans son horizon. Et ainsi arriva-t-il que J.J. Rousseau ait pu être l'auteur de la Révolution française et que tout humain, un siècle après, était un petit ou un grand voltairien. Ainsi encore il se fait que tout poète d'aujourd'hui est un peu Walt Withmanien.

Mais Walt Withman fut ébéniste, journaliste, éducateur, garde-malade, cocher de fiacre, que sais-je quoi encore. Ici j'arrive à la sincérité du poète, de l'artiste.

Rien de plus difficile que de disséquer la sincérité d'un in-

dividu qui à priori, veut se rendre intéressant. — C'est à coup de matraque, à force de sueur et de have que j'arrive à secouer la sincérité en moi-même!

Admis comme tolérable le désir de se rendre intéressant, — la sincérité est exigée. Il est évident que Diogène, se promenant en plein jour, une lampe allumée, au forum, voulut se rendre intéressant. Pour juger de la sincérité de l'homme, il faut le connaître à fond, jusqu'au viscères — autant dire qu'en l'occurrence, lui seul reste son propre juge. Se basant sur la mentalité romaine, il est presque certain que Diogène fut tout simplement un farceur. Je ne puis rien certifier, seulement à moi il apparaît une exhibition caricaturale de la sagesse humaine. Oscar Wilde, conscient ou inconscient, fut un paradoxe. Un sincère est Rimbaud. Parce que sa « Saison en Enfer » est une auto-biographie et la fixation d'une ligne de conduite qu'il a virilement poursuivie. Lui autant que Deibel, se sentit inapte à vivre dans la société insociable. C'est pourquoi lui aussi, il figure parmi mes saints adorés. Un autre encore fut Ernest Dowson! qui se meurt de langueur, bêtement pour Adélaïde.

L'artiste, qui est capable de vivre dans la société humaine, veut être en dernière analyse, un mythe. Examinez-le sous tous les angles — toujours pour se rendre intéressant.

Puisque l'art est vie; puisque l'artiste est obligé d'extraire la beauté — (s'il veut que celle-ci intéresse le monde) — de ses entrailles, — il doit être nécessairement un bel homme, un saint. Entendons-nous sur le mot : Le sens des vocables suit l'évolution à travers les temps — et un saint moderne est autre chose qu'un saint du temps de Néron et des catacombes. Son abnéga-

tion, sa sincérité, son amour ne sont pas dirigés dans la voie d'un dieu, mais dans la voie des hommes.

Comparé à un arbre, par exemple, — l'homme meurt relativement jeune en âge; parce qu'il devient bien vite une caricature insupportable. C'est parce que l'homme veut se rendre important, se donner une signification qu'il n'a pas — qu'il devient insupportable au plus tard à l'élite de la génération qui le suit directement. Il en résulte que l'œuvre d'un homme n'a de réel importance que pour son époque. A travers l'œuvre, l'humain cherche son semblable (c'est bien) mais d'une façon mythique (c'est le monde à l'envers). Pensez au biographe, au conférencier qui, toujours pour se rendre lui-même intéressant, alambique le mythe. Si les artistes morts il y a vingt ans — (que dire alors de ceux des siècles passés) — devaient revenir maintenant, tels qu'ils étaient de leur temps, nous tomberions morts comme d'une embolie, et eux avec nous, de rire — tellement on les a empaillés en des formes mythiques Withman, Goethe, Molière, Shakespaere ne nous présentent-ils pas, en effet, une image vague comme l'image d'un dieu!

Vient ce qui se confond avec l'intérêt: — la satisfaction des exigences de la vie. L'artiste doit vivre, doit, dès lors, se créer une situation. La première valeur, la fondamentale, dans la vie est la satisfaction du ventre. L'artiste s'élève par tous les moyens — souvent sans distinguer le licite de l'illicite — un petit monde ou zone d'influence. Cependant qu'il se crée, par le fait même, des entraves, et condamne sa force. Sa beauté comme homme diminue, comme la beauté de son œuvre. Car le bel esprit libre d'entraves, froisse, insulte malgré lui. Et cela en ce que cet

esprit — que j'appelle beau parce que en pureté pareil au nouveau-né — l'individu se confond avec l'infini, — est une quantité négligeable dans le monde qu'il perçoit.

La première valeur dans la vie est la satisfaction du ventre et comme corollaire — des autres sens :

La prostituée s'adresse au sens génital; le philosophe à la raison; l'artiste à l'imagination, c'est-à-dire : le peintre à l'œil, le musicien et le poète à l'oreille, l'architecte à l'instinct de conservation. Le sculpteur, s'adressant primitivement au toucher ne réussit pas et son art fut un avorton comme destination. La première religion — ceci par association d'idées — fut peut-être inventée par un architecte.

A travers les évolutions, les significations comme les destinations changent. Preuve frappante : l'hétaïre devient chez l'Indou l'apsaras du temple d'Indra; chez le chrétien finalement la petite sœur. Dans le même ordre d'idées, — l'Égyptien travailla pour son dieu et dans telle carrière, un sculpteur, horripilé de sa vie souterraine depuis la tantième génération,—envoya, en jurons gravés dans la pierre, son dieu aux cent mille diables. Le Grec travailla pour son semblable. Il est inférieur au précédent en ce qu'il humanise tout. Il est supérieur en humanité. Le Romain représente déjà et parfaitement le bourgeois boursoufflé, le parvenu, qui s'esquinte pour la postérité.

L'homme s'attache si volontiers à des concepts tout faits. Le mysticisme d'aujourd'hui ne peut pas être le même que celui du moyen âge. Le moyenâgeux chercha le mystère dans la vie dont il aspirait l'air. Le mystère existe toujours mais habillé d'autres apparences, qu'il s'agit de démêler. Et paresseux, le ju-

gement de beaucoup d'humains découle de leurs oreilles. On s'attache au mot. Le belge surtout. Il ne lit pas et quand il lit, il comprend mal. Je lançais hier l'idée de confraternité et aujourd'hui déjà je découvre les parasites. Et je pense à l'étang où l'on élève des sangsues et au vieux cheval qui y promène ses chevilles comme proie.

J'ai dit que l'œuvre d'art doit nous aider à vivre. Cela ne signifie pas que l'art doit être spécifiquement social. Mallarmé m'est une suprême jouissance rien que par la forme, la construction; cependant que cette forme soit lourde de suggestion. Tout dépend ici du tempérament de l'individu. C'est un problème d'amour, de satisfaction. On n'aime que la satisfaction. La chose, l'être—la fleur, la femme—ne sont que des moyens de satisfaction et l'objet-moyen est tout au plus désiré. Cette conception de l'amour s'élève au-dessus de la banale sentimentalité et soulève un pan du voile de la vie chaotique. Quelle merveille ne doit pas être une musique pour soutenir, maîtriser la beauté d'un matin ensoleillé. A la voix d'un premier baryton d'opéra, les arbres restent impassibles, alors qu'au clairon du soleil en mars, ils verdissent. La voix du chanteur s'abîme diatonique entre les sonorités. Cependant que l'arbre même perd un tant soit peu de sa majesté au moment de la sève qui rompt les boutons. D'impassibles, il devient sentimental. En dehors de cela, l'arbre est magnifique encore parce qu'il ne sent pas de la bouche, ni des aisselles. L'homme a beau s'induire les pores d'eau de rose, la sueur aussitôt redouble son résultat.

L'impassible est peut-être la plus haute expression de la beauté. Comprenez le mot. J'ai vraiment peur de la confusion, étant

que tout mot à deux sens — négatif et positif. Ce sont les romains, qui nous ont légué cette diplomatique confusion. (desiderare — ardemment désirer et regretter)

Mallarmé, comme Baudelaire sont statiques. Celui-ci l'est tout en étant encore anecdotique. Mallarmé en sa prose. (Divagations) ne l'est plus du tout et alors il touche à l'inertie, au mouvement perpétuel — la plus profonde, la plus élevée expression artistique.

La vérité n'est jamais une; ne peut jamais être simplifiée en un axiome. L'un axiome combat l'autre, dit Einstein. Il est évident que ce qui vous aide à vivre, ne servira pas nécessairement votre voisin, et vice versa. Il y a des degrés de valeurs d'après l'échelle des entraves. Pour mieux nous entraver, on nous enseigne l'histoire des entraves.

Mallarmé, touchant à l'inertie, au moment perpétuel, donne un aboutissement de la poésie de mouvement : — « Mobiliser, dit-il, autour d'une idée, les lueurs diverses de l'esprit, à distance voulue, par phrases. »

Marinetti a très peu inventé. Le pragmatisme existait — c'est-à-dire la philosophie de la fluctuation. Déjà Walt Withman avait donné du mouvement formidable. Loin d'être un primitif, il est un copiste de la nature, comme tous ces prédécesseurs — un naturaliste, qui transpose dans le ton superficiel de la vitesse. Il a pour lui d'être l'initiateur des groupements modernes en « isme » avant d'avoir produit des œuvres.

Parler d'école, c'est dire esprit secondaire. Chaque être diffère des autres, a beaucoup plus de dissemblance que de ressemblance, jamais de parité, d'égalité. Les hommes se ressemblent par

leurs dissemblances. Eh! — de la culture! La culture, somme toute, nous aide à nous découvrir, à découvrir ce qui nous distingue des autres.

L'œuvre la plus nulle, bien entendu, est encore au-dessus de zéro. Elle représente un facteur de valeur — relatif évidemment — qui découle de l'effort. La valeur est réelle pour le moment, devient plus tard une curiosité artistique, que l'amateur paie volontiers comme tout document artistique. La valeur supérieure, d'après la place que le terme occupe dans la progression — reste plus longtemps réelle. Ainsi, je ne diminue nullement la valeur de Flaubert, en le laissant dans son temps. Le tirer de son repos et le mettre sur l'autel, ce jour, serait lui méconnaître sa valeur réelle. Flaubert appartient au monde gréco-romain, c'est-à-dire la formule grecque, que le monde occidental a complètement épuisée. C'est en cet épuisement que résida le malaise artistique.

Les habitudes ont tellement maquillé la vie, que la plupart des humains sont encore incapables de la fixer toute nue et de l'embrasser ainsi de tous leurs sens. Et dans l'erreur, comme en toute valeur, il y a des degrés, dont un — le plus important peut-être — est la sentimentalité. Que vaut un poème d'amour à côté d'un coup de canon! Et l'homme traite ses sens et son entendement comme le vacher négligeant, qui abandonne son étable où les bêtes croupissent dans la crasse!

Il y a parmi les milliers d'artistes d'une même génération par le monde, tout au plus une dizaine de types réellement supérieurs, devant lesquels les autres pâlissent, deviennent secondaires, et dont un grand nombre s'effacent comme des inutilités.

Clément PANSAERS.



Max Bichel

Raysage.

# ROUSSE.

---

Il n'y a pas de cheveux plus translucides et incandescents, pareils à un fleuve de soleil tout bouillonnant de braises que ceux de cette femme ! Une mer d'aurore et de soleil qui renverse et submerge tout.

Cheveux d'or, soleils résous en écume, auréoles divines diluées en masse, matinées d'avril, resplendissante brume de couchants orientaux pleins d'onction et de grâce.

C'est un incendie énorme, immense que cette tête d'or qui s'aperçoit difficilement au bout du trottoir. Tout le songe idéal du plus idéal des artistes, couchants en fusion, fantastique trésor !

Personne ne dira la peste, le crime et le mal qu'ils répandent au fond de notre âme, la flamme terrible et la fureur sensuelle qu'ils allument en nous et qui jamais ne se calment...

Personne ne dira la quintessence de venins subtils qu'ils contiennent ni comment, audace criminelle! ils déchiquettent l'être qui entrevoyait en eux le plus étrange des biens.

Et ils passent en triomphe, parmi les consécration du boulevard qui les aime et les dévore de baisers. — Cheveux qui blessez profondément les cœurs — Cheveux qui mordez notre âme de désirs.

Xavier de CARVALHO.  
(Traduit du portugais par Henri Landercy).

# Stamboul.

---

Nostalgie et expiatoire cacophonie des chiens errants dans Stamboul. C'est l'enfer du silence.

Barbarie d'orgues invisibles répandant le même air depuis des heures, en un cercle vertueux de paradisiaque tristesse

Des veilleurs de nuit crient aux pompiers la direction d'un incendie.

Pourpre boueuse des trémolos.

Des vaisseaux de guerre veillent dans la Corne d'Or.

Laissez rêver les contrebasses.

La lune ayant enchanté longtemps la coquetterie des minarets, replie sa perruque de livides rayons, et l'incantation du jour s'essaie comme un orchestre de couleurs.

Le ciel se cingle de sang. — Parfums de sourdines aux violons.

On sent que des roses vont naître. — Rengorgez-vous, les harpes.

Des coulées de sanguines à l'horizon forestier s'évaporent en un tabernacle de rayons. Des écharpes de buées chutent en octaves. Et tous les archets happent la contre-évanescence qui fait tourner l'orchestre, car voici qui frissonne le motif solaire !

Dans la beige plage du radieux en charge, les fanfares !

Étalons des cuivres neufs et cabrades des violoncelles-pégases !  
Ebranlement grondant des saxophones; chariots aux arêtes tran-  
chantes de cris qui écrasent la foule des notes grouillantes, com-  
me une dérouté de fourmis ivres.

Là-bas, les rocs, les arbres et les nuages chassés gueulent des  
gestes d'effroi. La tórtionnaire lumière bondit de vétéran en  
vétéran.

Le jour s'orfèvre peu à peu. Byzantinisme de la chaleur.

Les premiers paquebots-aiguilles retentent déjà leur sempi-  
ternel et danaïdien effort pour suturer ensemble les deux conti-  
nents. — Encadrez de vos balancements, altos les quadriges de  
fifres sur l'eau.

Plongeon des caïques dans la spumescence dorée des vagues.  
Glanent-elles des duvets de rêves?

Les sonorités allégres des bazars font irruption dans la ma-  
tutinale envolée.

Pizzicati vieil argent mat des toits qui crépitent de fantaisie  
patinée, et rythme nasillard et linéaire des ruelles où se dégage  
l'humanité travailleuse, tatouant l'air de teintes apprivoisées. —  
Crécelles et tambours à grelots que bousculent les bugles... des  
mirlitons flanent...

Souvenirs en friandises : on sent que l'on fut Sultane, jadis..

Et pourtant il est des villes d'Orient, indolentes et parfumees  
qu'il ne faudrait voir que sous le clair de lune. Elles sont  
pantelantes encore, les harpes d'or...

Et tout ce que je n'ai pas vu, tout ce que je n'ai pas vu,,  
dans Stamboul!

Alexandre RENOLDS.

# Biographie.

---

*A Pol Demade.*

C'était un ange triste...

Comme un cierge fait chair — laissant transparer ses petits os d'ivoire tendre — maigre et maigre comme un printemps de jeune — il languissait. Et ses mains longues, mes chers paroissiens, séchées par les prières... Et sa petite frimousse, sous ses frisures dorées — amincie et peignée ainsi qu'un ancien parchemin sans enluminures. Si des enluminures — de l'or avec du bleu délayé dedans — deux yeux trop larges pour avoir trop longtemps contemplé, remplis jusqu'au bord d'un spleen comme s'en peut sentir dans les villes de province, au soleil, pendant le salut..... c'était un ange triste! ....

•••

Et cependant, mes chers paroissiens, il n'est pas amoureux — et c'est vraiment dommage... Sa tunique de lin, qui a été trempée dans une aurore de May, signifie qu'il est pur absolument... De

la terre, il ne sait que des odeurs de pharmacie, et une minuscule toux qui lui faisait faire du tapage, à l'instar de ces polichinelles raides — en bois verni — sur le ventre desquels on pousse... Il en est mort...

Ce qu'il est triste!... Au ciel, jamais il n'a chatouillé le ventre des nuages pour les faire rire — jamais il ne cassa une étoile — jamais il ne sonna de travers, en servance à la messe-grand de Jésus... Une perle, mes chers paroissiens... mais il est triste!....

\* \* \*

C'est peut-être un poète?

Mais comme il n'a jamais entreligné les minois de ses petites sœurs les anges aussi — j'ose en douter.

Adoncques, c'est grave : Il a passé des nuits à regarder les œillades mauves et orange de quelques soleils grivois — ce qui fait qu'il s'administra une fluxion de poitrine... Et depuis il chante comme un violon tendu de ficelles, de sorte que dans sa chorale, il ne peut plus que tourner les pages... Il a bien été pleurnicher Marie, qui lui a donné une image — il a bien été chez Sainte Madeleine, qui lui a mis un ruban dans les cheveux — il a bien été chez Saint Pierre, qui lui a fait une tasse de camomille.. mais toujours, toujours il est triste!...

\* \* \*

Sur un nuage couleur jonquille....

Le ciel est excentrique, ce matin — Le soleil fait une tête — il

s'est levé trop tard — Le zénith a été peinturluré avec des mauvaises couleurs à l'eau. En bas, la forêt a des tons de papier peint — Les moineaux regardent drôlement, et se demandent si on ne va rien leur flanquer à la tête, s'ils chantent... Silence de confessional — atmosphère sans nerfs... Or — sur son nuage jonquille — l'ange triste fainéante... Décidément, il est poitrine. A côté d lui, son grand chapelet, aux grains manquants (il a joué aux billes avec) — aussi sa viole, deux cordes rompues, sa viole — morte... Elle a eu le dos fendu par l'humidité, et son âme s'est envolée vers le paradis des violes — où elle épousera un violon, puisqu'elle est viole d'amour... Etendu de tout son paradisiaque long, l'ange triste regarde. Et pense :

\* \* \*

Il pense qu'il s'ennuie fermement au ciel...  
Que ce cocher de fiacre a l'air bien portant...  
Que cette petite fille à la chance d'avoir un cerceau...  
Que cet agent s'amuse à contempler les canards...  
Que ce jeune homme et cette jeune femme doivent songer à tout autre chose qu'au paradis...  
Et — franchement — qu'il a plutôt envie de se flanquer au bas de son nuage...

\* \* \*

C'était un ange triste, mes chers paroissiens... Il y en a pour tous les goûts... Et ce matin, il est mort, pendant que d'autres anges chantaient en si bémol mineur...

Il fut dit une messe, où tous les petits anges reçurent un sucre d'orge pour sucer à sa mémoire — puis il fut enseveli dans un jeune nuage, qui alla se promener à l'autre bout de l'infini....  
Qu'il ballade en paix !

\* \* \*

Comme quoi, il arrive qu'on n'est pas toujours heureux en paradis... Il a des natures.....  
C'est pourquoi, étant de celles-là, je ne me rendrai probablement jamais dans le séjour des élus...  
C'est ainsi ! — mes chers paroissiens !..

Michel de Ghelderode.



Jamais j'ai réussi de me hisser au niveau de la joie.  
 Toujours la tristesse m'enfonçait  
 au moment de pousser la tête au-dessus de son eau.  
 J'ai prié Dieu — fait violence au Christ sur sa croix,  
 j'ai follement aimé tous les êtres et les choses  
     — même les filles de la joie...  
 Mais chaque fois — j'enfonçais  
     — plus douloureusement que jamais —  
     dans la vase de mon amertume  
     que mon sang jurait de rancune !  
 Dés lors —  
     ne vaudrait-il pas mieux pour toi  
         — mon frère —  
         de rester dans le chaos,  
 que d'attendre le jour qu'on te découpe de son cordon  
 et d'avoir un inapte à vivre  
     et à te montrer la vie  
         comme père.....  
 Je suis fou de remuer le champ de mon cerveau  
     — et la vie—  
 pour te découvrir la route sûre du bonheur...  
 Les idées galopent  
     comme des troupes de chevaux sauvages.  
 Ma perspicacité se perd dans la poussière  
                                     qui tourbillonne  
 et ma tristesse claironne.

Reste là

Si tu dois être le triste

— pareil à ton père —

Le lugubre s'est fait chair

— miaule comme l'hyène.

—La chouette sanglote —

Je crains la bave de l'apoplectique...

J'entends des cloches affreusement funèbres

devant le visage de la tristesse...

Un rire sardonique décompose ma face

devant les lugubres par système fanatique.

Devant le bonheur, je pleure des larmes de joie.

Les mots ont des sens tellement multiples

que je crains la confusion dans mon langage.

Toujours à l'affût

—Comme un éclaireur au champ de bataille —

je rôde

— Saoul de désir —

par la forêt et la campagne —

croyant rencontrer le Printemps

que le Soleil annonce —

découvrir en son regard.

la vraie doctrine inébranlable

d'une joie plénière certaine et sûre...

—ce serait le présent que te ferait ton père.

à ta venue —

Et je ne rencontre que vieillesse...

Mais — fils —

Arrêtons-nous et réfléchissons...  
Plutôt que de t'inquiéter  
de la sagesse sublimée humaine  
et tous ses succédanés  
périmés d'un jour à l'autre —  
Ne vaudrait-il pas mieux d'être pareil  
à un bon vieillard solitaire  
— vieilli dans l'ignorance —  
qui n'a jamais rien su,  
rien pensé  
que ce que savent et pensent  
sa chèvre            son âne            ses poules  
l'herbe de son talus  
l'avoine de son champ  
le raisin de sa vigne  
et les oiseaux dans ses arbres...  
Si là cependant fut caché  
le grand secret de la joie  
   du bonheur  
   de la vie..

Placenta indésirable !...

.....

Le jour de ta naissance  
je presserais mes lèvres sur ton nombril  
— le stigmaté du néant.

Tu n'as pas encore une âme

— Inanimé —

Veux-tu que je te passe la mienne?

Je sais qu'elle est pareille

à une absurdité crasseuse

usée comme une sandale

au pied d'un moine saltimbanque

qui erre de Jérusalem à la Mecque.

Mais la donner

comme on donne du linge sale

à une lessiveuse consciencieuse...

Remise à neuf

elle pourrait encore éblouir

comme un habit usagé retourné...

S'il s'agissait — comme du temps d'Eve — d'une côte,

Je la déposerais — en polissage — en une fourmilière

C'est le secret de cette république laborieuse

de fabriquer d'un os une gemme précieuse.

Quant à moi —

j'ai suffisamment joué

— par hausses et par baisses —

à la bourse du bonheur.

Encore que je suis pareil au spéculateur qui risque —

quitte ou double — toute sa fortune... —

moi — la définition vivante du mauvais entrepreneur.

Mais tu monteras ton existence

sur ma triste expérience.

Ne fut-ce que pour reconnaître  
en chacun de tes semblables  
ce qui les rend pareils au patron de l'auberge  
— sur la grand'route —  
qui, aussitôt retire son enseigne  
que le passant — sans arrogance —  
paie en pastèques sa pitance.

Orgueilleux et hautain  
promène ton identité avec prestance —  
comme un poisson dans l'eau  
le cygne sur l'étang  
au verger — le pommier parmi les poiriers —  
— Il n'y a que l'humanité  
qui est bielle et engrenage  
— cinématographe et gramophone.

Mais je me perds dans l'hyperbole  
de la grandiloquence.  
Je deviens loquace sentimental  
comme une midinette devant l'étalage  
d'un magasin de modes.  
A mon tour —  
je suis atteint de la maladie cynique  
qu'on dénomme décadence. —  
Je le sens à mon raffinement mélodramatique.

Aie le systole noble et le diastole vulgaire !  
pour être de ce temps — il faut  
que le cœur bat vrai et faux !

Clément PANSAERS.

## LES PORTES DU CAUCASE.

---

### *Elevation*

En janvier 1883, une jeune femme vint de Constantinople à Paris. Elle descendait d'une ancienne famille arménienne et s'appelait Astiné Aravian (*d'Arav*, qui veut dire soleil, et *d'Ari-tha*, la déesse, la Vénus à qui ses pères, dans le pays du lac de Van, consacraient les sommets des monts).

Chez nous, l'opportunisme était roi. Jules Ferry arrêtait les trois grands principes de l'enseignement primaire public : gratuité, laïcité, obligation. Gambetta venait de mourir, mais Burdeau allait naître, Cornélius Herz n'était encore, je crois, que chevalier de la Légion d'Honneur, mais Rouvier était déjà avantageusement connu. Portalis régentait le journalisme. En littérature, Zola était en train d'asseoir les pierres maîtresses du plus beau Panthéon de scatologie qui se fût vu depuis Restif de la Bretonne.

C'est dire que cette jeune Arménienne dut être suffisamment dépaysée.

Les influences occidentales paraissent avoir été assez piètres sur elle. J'ai recueilli avec bonheur le détail suivant : elle repous-

sa un exemplaire de *la Nouvelle Héloïse*, parce que la couverture de cette prédication genevoise lui sembla défraîchie.

Nous n'aurions gardé de cette attachante barbare aucun souvenir, si notre bonne fortune n'avait voulu qu'elle descendit dans la même maison de famille qu'un jeune homme, François Sturel, qui a depuis laissé un certain nom dans les lettres et la politique. Il la connut. Elle lui révéla les mondes admirables : le Caucase, où l'on pénètre par la route militaire de Géorgie, l'Ararat, berceau de sa race, le mont Kasbeck, les eaux de Piatigorsk, où fut tué le poète Lermontof, Tiflis, plantée de peupliers, la vicille ville qui sent la mort et les roses... Quand elle avait fini de parler, la belle Lesghienne aux voiles noirs, aux colliers d'ambre et de turquoises, « j'avais désormais dans ma conscience, — nous confessa depuis son auditeur repent, — comme un virus dans mon sang, un principe par quoi devait être gâté mon sens naturel de la vie ».

•••

Vos remords tardifs et bien intentionnés, François Sturel, comme ils nous importent peu ! Ce que nous voulons, ce que nous exigeons, c'est notre part de la fièvre que vous éprouvâtes à ces dangereux entretiens. La cascade qui s'élançait dans nos cœurs ne nous semble pas si inépuisable que nous songions déjà à la discipliner.

« Dans ma petite enfance, nous disait l'enchanteresse, je me souviens seulement d'avoir fui de l'intérieur, à la suite de troubles, dans les bras de ma mère, sur un chameau ; et ma mère mou-

rut en touchant au rivage... Et cela aussi me revient que ma mère, qui était si belle, racontait le *Gulistan*, où l'on parle toujours des rossignols, des roses et des jasmins, tandis que je m'amusais à ses pieds avec de jolies boîtes peintes. Elles étaient étroites et longues; on y voyait des cavaliers sur des gazons d'un vert tendre, poursuivre des jeunes filles aux longs yeux noirs, qui en fuyant retournaient la tête...!

Elle vous disait encore :

« Nous partîmes pour le Caucase... J'ai beaucoup vu le monde, mais ce que vantent les hôteliers en Suisse ou ailleurs, et les côtes même de Tolède ne tiennent pas auprès des défilés de Dariel... Je vais te dire! dans l'histoire des pays d'Europe, — peut-être en avons-nous des détails trop précis, — je trouve toujours quelque chose d'un peu vulgaire. C'est de la même façon qu'auprès des histoires d'amour de la Perse, ta *Nouvelle Héloïse* me paraît bourgeoise et pédante. Et tous les jeunes gens de Balzac ont des airs de petits commis, si tu les compares aux fils du vieux *Tarass-Bulba*, par exemple... Eh bien! aux gorges de Dariel, légendes et paysages, tout a grand air. La colombe de l'arche, le drame de Prométhée, les confins de l'empire d'Alexandre, voilà des souvenirs que nous traversons ou approchions, tandis qu'une petite route nous menait au travers de ces terribles roches, et dans un paysage qui par son caractère a rendu pour moi fades à jamais ces tragédies dont l'intérêt vous resserre la bouche!

« Mais ne crois pas, ajoutait-elle, — pour calmer chez une âme qui se cabre le magnifique scrupule baudelairien, — ne crois pas que dans un tel pays de douceur et de beauté l'Action ne puisse être la sœur du Rêve. Sans doute, chez nous, il y a beau-

coup de personnes qui aiment à aller de la naissance à la mort comme un petit sterlet, ou encore à mûrir au soleil comme un raisin dans les vignes, parmi tous les raisins... Mais je pourrai te chanter les chants de la liberté, de Kamar-Katiba... Je suppose que tu aimes Byron, toutes ces choses-là. Eh bien ! qui ne veut pas suivre ses jours comme le sterlet descend son fleuve, trouverait à remplir aux pentes de l'Ararat le rôle qu'eut en Grèce cet Anglais... Si tu luttais, Arménien, pour la nation arménienne, tu intéresserais un peuple qui peut encore se flatter d'illusions, faire de la gloire et récompenser. Tu courrais des risques réels. Et ce qui t'envelopperait de toutes manières, c'est le climat, la diversité des types, la sensation de la brièveté, de l'inépuisable fécondité de la vie prodiguant des hommes braves, des belles femmes, des fleurs, des fruits, des animaux, tous d'un rapide éclat et qui ne passent pas comme ici leur temps à se disputer à la mort. »

\* \* \*

Et maintenant, les portes d'or du Daghestan nous sont ouvertes. Tu peux mourir, ta tâche est faite, Astiné Aravian !

L'ignoble Racadot, le nabot Mouchefrin peuvent bien te poursuivre sur la sinistre berge de Billancourt, et te joindre, et à coups de marteau fracasser tes tempes enfantines, dans une nuit dont l'horreur et le sadisme n'ont pas été dépassés. Tu peux, corps anonyme, vestale assassinée gésir sur le marbre infâme de la Morgue. Les criminels peuvent bien essayer de vendre aux juifs de Paris les pierres clair de lune et les émeraudes arrachées à tes bras. Vaine tentative. Les beaux bijoux du Caucase, trop reconnaissables, demeureront dans les mains sanglantes; inaliénables comme l'originalité et la beauté.

De quel bénéfice ne te suis-je pas redevable ! C'est toi — et nul autre — qui m'as d'abord mis au cœur le désir de pénétrer, par les vallées où grondent le Phase et l'Araxe, dans la région sacrée la région où les jeunes capitaines des Gardes, exilées des garnisons du Nord, venaient au siècle dernier tenter la fortune, la gloire, l'amour :

— La fortune, parmi les fleuves qui roulent les trésors de Golconde et d'Iran, les glaciers rayonnants du mystère des saphirs endormis, les ruines miraculeuses des temples de la Horde d'Or;

— La gloire « ramassée sous le drapeau des héros légendaires : Paskiévitich, Yermolof, Baratinsky (1) »;

— L'amour de tes sœurs voilées, ô Astiné; celles qui galopent à perdre haleine, dans des champs d'iris mauves, sur de petits chevaux rageurs, dont les selles de velours sont piquées de sardoines sombres et de périclès; celles qui descendent la nuit, en télègues mystérieuses, vers les sources purificatrices...

Ah ! quand je le verrai, ce pays, comme je sais que je le reconnaîtrai !

Mais à mesure que je t'aimais mieux, Astiné, que tu me devenais plus familière, je sentais que tu n'étais pas pour moi une connaissance nouvelle. Où donc, en France, t'avais-je rencontrée ? De grands peintres de chez nous n'avaient-ils pas déjà essayé de m'accoutumer à son cher visage barbare ?

A présent, je me souviens. Je sais qu'ils sont, les maîtres antérieurs, ceux qui menèrent vers nous de petites princesses de

---

(1) Vicomte E.-M. de Vogüé, le Roman russe.

Trébizonde, si semblables à toi que je m'y trompe. Sans doute, aujourd'hui, je n'ai plus que faire de ces intercesseurs. Ils disparaîtraient de ma mémoire que tu n'en demeurerais pas moins vivante dans mon âme, Astiné Aravian. Mais ce résultat, il fallait l'atteindre. Souffre donc que j'adresse ici mes remerciements à ceux qui m'ont aidé à débrouiller des sentiments confus; à ceux à qui je dois de te vouer enfin, ô ma belle Lesghienne, un amour réfléchi :

— A Jean Racine, le père de Roxane la Bessarabienne, de Monime la Kirghize, de la Sarmate Iphigénie;

— A Prosper Mérimée, qui fut l'insupportable, le sardonique auteur de la mystificatrice *Gusla*, mais qui parla ta langue, Astiné, et qui, s'il fut jamais capable d'un sentiment sincère, l'éprouva pour aimer les poètes de ton pays;

— Au vicomte E.-M. de Vogüè, ennuyeux et démodé comme à plaisir, mais qui a mis tant d'émotion à prononcer les noms des chantres des vallées sacrées : Griboïedof, Pouchkine, Lermontof, les immortels amants de tes pareilles, ô Astiné;

A Pierre Loti qui, d'Ispahan, est venu vers ces vallées, et de qui les sultanes tcherkesses — tes sœurs désenchantées, ô Astiné — lisent dans les nuits du sérail, comme la princesse Tumène, *les Fleurs du Mal* et le *Visage émerveillé*;

— A celui-là enfin, qui t'a conduite, bondissante, parmi nous; à l'ami de l'Arménien Tigrane; à celui qui a pu, depuis, te tromper par raison avec une petite bourgeoise de Metz, sans autre résultat que d'avoir rendu plus dépendantes sa pensée et la nôtre de ton prestigieux souvenir.

Pierre BENOIT

## BIBLIOGRAPHIE

---

ALEXANDRE RENOLDS — *Le mort de Venise* — Liège, Herman Wolf, 1918. Prix : 2 frs.

Un drame en deux actes, avec des fragments Symphoniques de Léon Delcroix. Œuvre de jeunesse, annonçant cependant des qualités de langue que nous trouvons en plein épanouissement en : *Six fragments de deux œuvres à paraître* : « *En attendant* » et *Livre sans titre* ». — Dechenne et Cie, éditeurs, Bruxelles, 1917. Prix : 4 frs. Etrange mélange d'un romantisme métaphorique, qui fait penser à Canudo, et d'un symbolisme délicat, genre Henri de Regnier. Ce n'est cependant rien de tout cela, car une musique d'une volubilité étincelante. Après lecture de ces fragments, où l'auteur s'affirme parfait artiste, inaugurant une prosodie bien personnelle, nous attendons avec impatience les deux œuvres à paraître.

THEODOR TAGGER. — *Sur une mort*. — Berlin, H. Hochstim, 1917. — Un essai que Søren Kierkegaard aurait pu écrire. Chaque sujet exige une prosodie spéciale. Tagger le sait. Sa langue est une musique en sourdine

qui élève les sens du lecteur dans cette atmosphère mystique, qui est entre la vie et la mort. Cette mort ici, est un peu spéciale. J'ai déjà dit dans les annotations sur l'artiste et l'œuvre d'art en général, en ce même cahier, comment il faut envisager le mystère contemporain. *Le Seigneur dans les nuages*, poèmes, du même auteur, sont des délicates transpositions descriptives. *La consommation d'un cœur* est une nouvelle où toute description cède la place à l'action, ce qui donne un mouvement de vie intense. L'expression est condensée, si possible en un mot qui, alors, devient comme une fenêtre ouverte à travers laquelle on perçoit l'âme. *La nouvelle génération* est un manifeste pour l'acte contre la parole. C'est, à peu près, le programme que nous avons développé aux premiers cahiers de « Résurrection » en l'étude : Autour de la jeune littérature allemande ».

*Alfred Wolfenstein. L'amitié, nouveaux poèmes. S Fischer, 1917.* Aussi ce poète atteint de-ci, de-là ce que je viens de dire en ma « Brève incursion dans le Blockhaus de l'artiste, » — en parlant de Mallarmé, du mouvement perpétuel et de son intensité. On peut s'en rendre compte en relisant le poème de Wolfenstein au cinquième cahier. Le poète, cependant, ne s'arrête pas à la littérature en tant que distraction, jeu de luxe. Il s'est placé au-dessus de l'horizon ordinaire, mais au centre de la vie, et delà il s'adresse aux frères, aux camarades du monde.

*Lothar Schreyer — Mer — Névrose — homme. Berlin, Le Sturm, 1918.* — L'art de cet artiste comme celui d'August Stramm (+ 1917) est tout suggestion. Le plus souvent la phrase est synthéti-

sée en un seul substantif. Deci, delà, un jeu de mots, qui forme cadence ou point d'orgue dans cette musique verticale. C'est l'art expressionniste d'Archipenko, de Kandinsky, aux formes allusives, transposé en vocables.

*Mon Dieu passera... la mousse tremblera... et... je l'entendrai.* — *Psaumes de Clément Pansaers*; musique de P.-A. Van Winckel. — Une petite pièce de théâtre. Le titre original porte : Le psautier de Mélisande, dont le personnage, est le double de la Mélisande de Maeterlinck, qui récite ses plaintes dans « le Jardin de l'Illusion ».

#### TABLETTES.

— Une demi-douzaine de jeunes talents, en des missives enthousiastes — hier — se joignaient à nous. Aujourd'hui, l'un après l'autre, nous écrivent à peu près la même chose : « une question de relations avec un vilain bourgeois m'oblige de me cacher derrière l'anonymat « ou » de remettre ma collaboration à une date ultérieure ». — Camarades ! Nous regrettons ne pouvoir admettre la duplicité. Vous montrez, d'ailleurs, par le fait même un tempérament très peu intéressant, et votre acte prouve que déjà vous retournez à la nullité, dont, à peine, vous êtes sortis !

## Bulletin Politique.

---

— « Personnellement — dit M Wilson, dans son discours, à Baltimore — je suis prêt à entamer des négociations s'il s'agit de conclure une paix honorable et juste, *une paix qui assure aux faibles et aux forts les mêmes droits*. Ce dernier bout de phrase est à ajouter à celui de « *la liberté des petites nationalités de décider de leur sort* ».

Comprise à la lettre, l'idée est parfaite. Par le fait même, les épithètes *faible* et *fort* tombent et sont, tout au plus, remplacées par *petit* et *grand*, c'est-à-dire qu'une valeur relative remplace la valeur absolue et l'abolition du droit du fort en découle.

C'est la pierre angulaire de ce qu'on appelle la société des nations. L'individu d'une grande nation, en effet, ne vaut pas plus que celui d'une petite, ce que jusqu'ici on a perdu de vue et qu'on oublie encore quotidiennement. Mais M. Wilson est un habile dialecticien et sait que la masse se contente bien vite de paroles comme de chimères. Le droit de la force étant seul capable de réaliser les intérêts du Président des Etats Unis, celui-ci ajouta aussitôt : — « Puisque nous ne pouvons répondre à la force que par la force, opposons la violence à la violence

sans limite ni mesure, la violence jusqu'au bout, la force triomphante qui devra ramener le vieux monde dans la voie du Droit et rendre vaine à jamais toute tentative d'hégémonie » — A cette phrase, il faudrait refaire l'histoire et démasquer l'hypocrisie et le mensonge qui se répercutent comme un écho à travers des milliers de journaux et de revues par le monde. Qu'il nous suffise de dire qu'à l'encontre de tout droit et de toute justice, M. Wilson vient de se comporter vis-à-vis de la Hollande, pas plus tard qu'hier, en vrai vandale prémoyennageux. Mais l'orateur envisageait en droite ligne le succès de l'emprunt américain. La guerre serait fort probablement finie depuis longtemps, n'entraîne en première ligne de compte l'intérêt matériel des forts. Les affreux massacres quotidiens font parties et dépendent des affaires boursières. M. Wilson a été à même de faire marcher les peuples américains à l'abattoir pour garantir les capitaux des Morgan et Cie engagés dans les forces militaires interalliées. M. Clemenceau, dans le même engrenage capitaliste est prêt, tout en y étant obligé, à sacrifier tant le peuple français que la France même.

Il est un fait que comme la fortune de maints individus, ainsi la force de maintes puissances mondiales est fortement ébranlée. Lloyd George serre la corde au cou de ses alliés précisément parce que l'hégémonie de l'Angleterre est en danger.

Nous devons, par conséquent, profiter opportunément et aider de toutes nos forces à l'abolition du droit des plus forts et à l'égalité devant le Droit et la Justice des faibles.

A ceux qui parlent de l'Internationalisation des problèmes Flamando-Wallons, je dis que ce n'est pas plus à l'Amérique,

qu'à l'Angleterre ni à la France pas plus qu'à l'Allemagne de décider de notre sort. Cependant que l'Angleterre d'abord et l'Amérique ensuite ont parlé en ce sens. Les Puissances ont l'habitude d'arranger les affaires du monde à leur plus grand profit personnel sans s'inquiéter de l'intérêt des faibles.

L'attitude de notre propre Gouvernement, d'autre part, soit par la force des ambiances soit par conviction, subordonne également notre cause au profit des grands, des forts, ce qui est toutefois diamétralement contraire à nos aspirations. C'est pourquoi l'heure a sonné que tout citoyen est entraîné, bon gré mal gré à prendre une attitude, dut-elle aller droit à l'encontre du programme ou de son propre Gouvernement, ou de celui des Alliés. Encore s'agit-il de définir, de délimiter à leur juste valeur les droits et les devoirs de ce Gouvernement belge que l'état et les événements de cette guerre prolongée ont étrangement renversés. Aucun article de la Constitution n'a prévu un état de choses pareil au présent et le mandat de tous les membres de nos institutions législatives a expiré légalement. Juridiquement comme d'après toute saine logique seul, l'élément de la population resté dans le territoire — la forte majorité d'ailleurs — qui représente et constitue le peuple a, en toute éventualité, à se prononcer et à prendre des décisions.

L'œuvre de la diplomatie d'hier fut l'œuvre des forts — c'est-à-dire le droit du plus fort qui jusqu'ici, n'a employé vis-à-vis des petits, les faibles — que des prétextes et des artifices. C'est encore à la suite de cette ingérence étrangère que la Belgique fut un état artificiel funeste aux deux peuples qui le composaient.

Les nationalistes de l'Est de l'Europe nous ont donné le bon exemple. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'attendre la décision de l'Europe d'autant moins que les étrangers ignorent notre identité et nos aspirations. Et puis. N'y-a-t-il pas des mobiles d'ordre éminement supérieur, souverainement humains qui nous exhortent à agir de façon décisive. A tout homme probe, à tout humain il sied mal de rester dans l'expectative. La conscience humaine l'oblige à se lever et à agir s'il le faut malgré tout est contre tous. Toute attitude expectante donne tacitement son approbation à la continuation des horribles boucheries humaines. Toute attitude franchement agissante entrave pour le moins, car aide à précipiter la fin de la destruction inhumaine. Comment regarder et suivre avec sang-froid la ruine des pays et des peuples? Il est facile d'être stoïque quand on a la peau en toute sécurité. Piètre héroïsme! Fameuse lâcheté! Eh Oui. Je crie cela d'abord comme belge à tous mes concitoyens mais autant en homme à l'humanité entière!

Mais l'humanité s'adapte aux calamités comme au bien-être! Aux esprits d'élite clair-voyants d'initier et de diriger la masse. Ce qui précède m'amène à trouver la proclamation du « Comité de défense de la Wallonie plutôt floue, vague et passive, Le commentaire du journal « L'avenir Wallon (N° 72, du 21/27 — 3 — 18) — n'est pas plus clair quand il dit: « Nous ne demandons rien à l'occupant et nous n'avons rien à lui demander. A plus forte raison, ne pouvons-nous entrer en collaboration avec lui, soit directement, soit par l'intermédiaire du Conseil de Flandre »... « Les flamands sont demandeurs en séparation; nous ne sommes pas défendeurs; nous laissons ce rôle au gouvernement belge et à ses aco-

lytes. Nous intervenons au procès pour sauvegarder les intérêts de tiers. »

Le manifeste du Comité de défense wallonne considère à ce sujet au paragraphe 4° » — Qu'en outre la Wallonie doit s'opposer à toute prétention éventuelle de l'un ou l'autre belligérant à régler à son avantage les destinées de la patrie. » —

Que reste-t-il donc à faire sinon que la Wallonie se décide et se prononce. Le comité précité veut se « défendre contre la prédominance flamande » et il prétend imposer aux flamands une attitude que ceux-ci n'acceptent pas, puisqu'il ne s'agit plus chez eux de simple séparation administrative, mais aussi de séparation politique.

Conscient de son entière responsabilité, il est du devoir du Comité de consulter le peuple Wallon et de lui demander à envoyer des délégués à une assemblée qui étudiera le problème nouveau créé par la guerre et l'attitude des Flamands.

A cette condition, nous et bien d'autres, nous joignons nos efforts à ceux du Comité précité afin de résoudre définitivement la question telle qu'elle se pose aujourd'hui à l'intérieur du pays même.

C. P.

TABLE DES SIX CAHIERS

*Critique, Essais*

CL. PANSAERS.

Autour de la littérature jeune allemande, I, p. 3 ; II, p. 41.

Epilogue, III, p. 104.

In memoriam, V, p. 193.

Brève incursion dans le Blockhaus de l'Artiste, VI, p. 201.

IWAN GOLL.

Appel à l'Art, IV, p. 121.

*Poèmes*

RAOUL RAVACHE.

Défi I, I, p. 17.

Janvier, III, p. 81.

RENE VERBOOM.

Pluie, I, p. 18.

Poésie, I, p. 19.

Nocturnes, II, p. 59.

Pochade, II, p. 60.

Captivité, III, p. 83.

Automne, III, p. 83.

Prière, IV, p. 155.

Les plus doux, IV, p. 154.

ENST STADLER. Le Départ, I, p. 21.

FRANZ WERFEL. Au Lecteur, I, p. 22.

CHARLES VILDRAC. Les Deux Buveurs, I, p. 23.

CL. PANSAERS.

Méditations de Carême : L'Interrègne, I, p. 25 ; Amnistie, III, p. 97.

Novénaire de l'Attente, IV, p. 136, V, p. 181, VI, p. 219.

P.-J. JOUVE.

Tristesse, I, p. 32.

Voix dans le temps terrible, III, p. 118.

Juste vent d'Automne, I, p. 33.

LUCIEN MARIÉ. Pluie, I, p. 35.

JEAN DE SAINT-PRIX. Veillée, II, p. 61.

WALTER HASENCLEVER. Jaurès, II, p. 65.

PAUL WINDFOHR.

Trilogie : Force, II, p. 68 ; Culte, II, p. 69 ; Apogée, II, p. 70.

MARCEL MARTINET. Tu vas te battre, III, p. 112.

GASTON DEHOY.

La Barque, IV, p. 123.

Chant barbare, IV, p. 124.

Paroles pour Maman, V, p. 173.  
Paroles pour le Lion captif, V, p. 173.  
    IWAN GOLL. J'étais assis auprès de vous en un cabaret d'absinthe..., IV, p. 130.  
    ALFRED WOLFENSTEIN. Bonheur de l'extériorisation, V, p. 192.  
    LOIS CENDRÉ. Poèmes en prose, V, p. 161.  
    EMILE DESPAX.  
Les Soirs, V, p. 164.  
Stances, V, p. 164.  
    LEON DEUBEL.  
Armée, V, p. 178.  
A la Foule, V, p. 178.  
Aux Navires, V, p. 179.  
Demain, V, p. 180.  
    XAVIER DE CARVALHO. Rousse, VI, p. 211.  
    ALEXANDRE RENOLDS. Stamboul, VI, p. 213.

*Romans et Contes*

    MICHEL DE GHELDERODE.  
Légende du Lierre, II, p. 71.  
Le Baiser sur l'eau, IV, p. 147.  
Biographie, VI, p. 215.  
    CARL EINSTEIN.  
Béduquin, IV, p. 132, p. 156 ; V, p. 176.  
    PIERRE BENOIT. Les Portes du Caucase, VI, p. 226.

*Théâtre*

HERWARD WALDEN. Femme, III, p. 86.  
CLEMENTS PANSAERS. La Comédie du Polyèdre, V, p. 165.  
FRANK WEDEKIND. Françoise, V, p. 186.

*Bulletins politiques*

CL. PANSAERS. I, p. 37 ; II, p. 76 ; III, p. 119 ; IV, p. 159 ; V, p. 195 ; VI, p. 235.

*Tablettes*

I, p. 40 ; II, p. 80 ; III, p. 120 ; IV, p. 160 ; V, p. 197 ; VI, p. 232.

*Illustrations*

JOSEPH ALBERT. Christ, planche hors texte au premier cahier, p. 40 bis,  
GUY BOSCARTE.  
Bois, couvertures des n° I, II, IV et VI.

La Maison de la Drève, bois, I, p. 1.  
Bois, II, p. 51 ; III, p. 85 et p. 96.  
PAUL KRASNOBAIEFF. Ruines du château féodal de Beersel, couverture n° III.  
ROGER PARENT. Tentation, bois, I, p. 2.  
MAX MICHEL. Bois, II, p. 45.  
FERNAND WESLY.  
Le Fardeau, bois, IV, p. 131.  
Les Corbeaux, bois, V, p. 163.  
MARIA UHDEN. Bois, IV, p. 137.  
R. BAUER. Dessin, V, p. 172.  
ALBERIC THEVENET. Couverture, bois, du n° V.  
MAX BICHEL. Paysage, bois, VI, p. 210.









